

ERNEST CHOQUETTE
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE.

MADELEINE

Pièce en cinq actes

(*Episode de 1837*)



LA BOUÉE

Pièce en quatre actes
et un prologue



L'Imprimerie Yamaska
SAINT-HYACINTHE

QUIR

ERNEST CHOQUETTE
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE.

THÉÂTRE



MADELEINE

Pièce en cinq actes

(Épisode de 1832).

DEUXIÈME
PARTIE

LA BOUÉE

Pièce en quatre actes
et un prologue.

DU MEME AUTEUR :

LES RIBAUD - roman du Canada Français.

CLAUDE PAYSAN - roman (prix "Robidoux" - premier concours littéraire provincial.)

LA TERRE - roman.

CARABINADES - nouvelles.

(Tous droits réservés, Ottawa 1927)

MADELEINE

TIRÉ DE LES RIBAUD, AVEC LA COLLABORATION
DE ABDER HALDEN.

LIBRAIRIE DÉOM,
Montréal.



Imprimé au "Clairon",
Saint-Hyacinthe.

PERSONNAGES

MADELEINE — fille du docteur RIBAUD,

JOSETTE — femme de Baptiste,

L'abbé MICHAUDIN,

Le docteur RIBAUD,

Le Capitaine PERCIVAL SMITH,

GABRIEL RIBAUD — fils du docteur,

FRANCOIS — domestique du docteur,

PITRE LAJOIE,

Soldats anglais :

Le porte-drapeau ARCHIE LOVELL

Le caporal TOM

Le lieutenant HENSHAW

Soldat McOLAY

Une sentinelle.

GASTON de GROSBOIS,

de MARTIGNY,

BAPTISTE LAROSE,

Le père LATREILLE, aubergiste,

LOUISON,

Le père BRINDAMOUR,

Patriotes :

MARCHESSAULT,

VIGER,

LEDUC,

FRANCHÈRE,

LAMBERT.

Garçon d'auberge — Figurants.

Pour représentations d'amateurs, la distribution est susceptible d'être fort simplifiée — C'est ainsi que les Soldats peuvent "jouer" plus tard les Patriotes et que divers rôles secondaires peuvent aussi à volonté être tenus par le même acteur.

MADELEINE

ACTE PREMIER

L'Auberge de la "Huronne"

La cour d'une auberge de village, à l'entrée de Chambly. — A gauche du spectateur, premier plan, un grand arbre qui ombrage les tables rustiques ; second plan, l'auberge avec l'enseigne de la "Huronne" qui représente une sauvagesse grossièrement peinte. — A droite, une sorte de galerie ouverte, où l'on accède par une marche. — Au fond, une clôture en haie vive, avec une large entrée au milieu. — Par dessus cette haie, on aperçoit la campagne que domine le Fort où flotte l'Union Jack. — Quatre heures du soir en septembre 1835.

SCENE I

En scène, BAPTISTE LAROSE, LOUISON, le père BRINDAMOUR et deux vieux paysans.

Le père LATREILLE, sur le pas de sa porte ; JOSETTE enfin, à la main une cruche de cidre.

BAPTISTE. — Ont-ils peur qu'on me les voie pas, leurs habits rouges ? Ils les promènent dans toute la contrée, de Chambly à Sorel, et de Sorel à Chambly.

LOUISON. — Tiens, Baptiste, voilà long-

temps que le Canada demande des réformes, et qu'il n'obtient pas même des promesses. Alors, ils nous montrent leurs soldats pour nous faire peur. (*Josette a versé du cidre dans les verres à droite*).

JOSETTE. — Et vous, père Brindamour, vous ne dites rien ? Vous avez pourtant connu le temps de nos gens, vous ?

Le père BRINDAMOUR. — Oui, ma Josette. J'ai vu le drapeau blanc du roi Louis flotter sur le fort. J'étais ben p'tiot, dame ; c'était en l'an soixante, et nous voilà en mil huit cent trente-cinq, à c't'heure. Tu vois que ça ne date pas d'hier. Mais j'espère ben ne pas mourir avant que nos bonnes gens soyent rev'nus.

BAPTISTE. — (*rancunier*). Tout de même, c'est le roi Louis qui nous a cédés aux Anglais.

Le père BRINDAMOUR. — (*vivement*). Le roi Louis ? Non, fils, c'est pas le roi Louis. (*convaincu*). C'est la Pompadour !

LOUISON. — Enfin, il n'est pas content le Canada ; et avec des hommes comme Papineau et Viger à la Chambre d'Assemblée, on pourra p't-être ben obtenir quelque'chose. Ou alors, il restera un moyen. Pas vrai, père Latreille ? (*Le père Latreille hésite à répondre*).

BAPTISTE. — Le père Latreille n'est pas un patriote comme sa fille Josette, lui.

Le père LATREILLE. — Ecoutez, Louison, chez moi, c'est comme qui dirait un pays neutre. Vous buvez à gauche, les Anglais boivent à droite

LOUISON. — Et tout le monde paie.

Le père LATREILLE. — Voilà. C'est l'important.

LOUISON. — Enfin, qu'est-ce que vous pensez, père Latreille, quand les Anglais du Fort

Chambly passent comme ce soir, avec leurs fusils sur l'épaule ?

Le père LATREILLE. — Je me dis : “Bon ! leur marche leur a donné soif, et ils viendront tout à l'heure se rafraîchir à l'auberge de la Huronne. (*Baptiste hausse les épaules et vide son verre. Josette va le lui remplir*).

BAPTISTE. — Merci ben, mam'zelle Josette. Vous êtes la plus fine créature de la paroisse.

JOSETTE. — Voulez-vous vous taire, Monsieur Baptiste !

BAPTISTE. — Me taire ? Hé, hé, pourquoi ?

JOSETTE. — Si monsieur le Curé vous entendait ?

BAPTISTE. — Alors, M. le Curé Michaudin, qui est un brave homme, dirait pour sûr : “La Josette au père Latreille, de la Huronne, te plaît, mon gars, Baptiste ? Tu as raison. Épouse-là.”

JOSETTE. — (*riant*) Et à moi, il me dirait : “Baptiste Larose ne te plaît point, ma fille ? Tu n'as pas tort. Ne l'épouse pas.”

BAPTISTE. — Est-elle mauvaise aujourd'hui ! (*plus bas*) Hier, vous étiez plus gentille, près les pommiers doux Mais je comprends, vous aimez mieux les sergents anglais, qui sont tant farauds avec leurs beaux habits de militaires !

JOSETTE. — (*offensée*) Les Anglais ! Ah ! ouïche, qu'il en vienne un me conter fleurette. Vous verrez comme je le recevrai !

BAPTISTE. — Euh ! ils sont tellement carnassiers pour la créature (*Ils continuent à causer, à gauche premier plan, Baptiste lui dit évidemment des choses graves, car elle tortille avec embarras son tablier entre ses doigts, et baisse les yeux*).

LOUISON. — (*au groupe de droite*) Si le pays se fâche, en tous cas, nous n'aurons pas be-

soin, nous autres de Chambly, d'aller bien loin pour trouver un chef.

Le père BRINDAMOUR. — Non, maintenant que m'sieur Gabriel Ribaud est revenu

BAPTISTE. — Et avec lui, on sera sûr de faire de la bonne besogne. Son père est devenu un vrai Canadien, depuis le temps qu'il habite le pays, et le fils est aussi bon comme le père, aussi fin tireur comme lui, et patriote itou. Et avec ça, bouillant ! Faudrait pas qu'un Habit-rouge lui chante pouille à c'ti-là.

Le père BRINDAMOUR. — Le grand-père de sa mère fut à Carillon. Il servit sous les ordres du marquis.

LOUISON. — Et son père le général Ribaud a été tué par les Anglais, à Waterloo, du temps de l'Empereur.

BAPTISTE. — (*qui s'est rapproché*) Oui, ce sont de francs Canadiens, nos messieurs Ribaud.

Le père BRINDAMOUR. — Et mam'zelle Madeleine ! c'est déjà une vraie femme. Polie envers tout le monde

JOSETTE. — Elle va voir les pauvres gens avec M. le Curé Michaudin.

BAPTISTE. — Les soldats anglais peuvent montrer tant qu'ils voudront leurs vestes rouges et leurs baïonnettes le long du Richelieu. Quand on les aura assez reluqués, un gars derrière chaque arbre, un à la tête de chaque pont (*Il fait le geste de mettre en joue*) et ni vu ni connu !

Le père LATREILLE. — (*effaré*) Chut, vous autres.

BAPTISTE. — V'là-t-il pas de ces butors de soldats d'Anglais !

LOUISON. — (*l'entraînant*) Viens, mon Baptiste. Et vous aussi, père Brindamour. Nous allons vous remettre chez nous.

BAPTISTE. — (*regardant Josette*) Mais

JOSETTE. — N'ayez crainte, Monsieur Baptiste, je saurai bien me garder toute seule si c'est la peine. (*Les Canadiens sortent par la droite, sauf Latreille, Josette et le garçon.*)

SCENE II

Le caporal TOM et deux amis. JOSETTE, le père LATREILLE, le garçon.

TOM. — Bonsoir, père Latreille.

Le père LATREILLE. — (*empressé*) Enchanté de vous voir, caporal.

TOM. — En revenant de corvée, nous en-trons ici boire un coup. (*à Josette très galant.*) Bonsoir, Mademoiselle Josette. (*Josette répond par un signe de tête.*)

Le père LATREILLE. — Vous n'étiez pas à la manoeuvre, Monsieur Tom ?

TOM. — Non, quand il y a des marches, j'ai-me mieux aller aux provisions.

Le père LATREILLE. — De la bière ?

TOM. — Non, du whisky.

Le père LATREILLE. — (*à son garçon*) Eh bien, grand hébété, faut-il que je te fasse mou-voir les jiges ? (*Le garçon se précipite.*)

TOM. — (*à Josette*) Je n'aurai pas le plai-sir d'être servi par Mademoiselle Josette ?

JOSETTE. — Qu'est-ce que ça vous chaud, pourvu que vous ayez votre whisky.

TOM. — (*galant*) Il n'a pas aussi bon goût. (*Le garçon verse. Josette s'éloigne vers la droite. Tom la suit.*)

TOM. — Pourquoi vous sauver ? (*A demi-voix*) Vous n'êtes pas si farouche avec tout le monde, ma belle, et je vous ai rencontrée hier, de-vant l'église, avec un certain lourdaud qui vous jasait .. oh ! .. peut-être qu'il demandait .. vo-tre main, Josette.. ?

JOSETTE. — (*esquissant une gifle*) Si c'est ma main qu'il vous faut, M. Tom, je puis vous contenter.

(*Paraissent au fond François et Gabriel en costume de chasse. Ils suivent la scène sans mot dire.*)

TOM. — (*à ses amis, buvant*) Pas aimable, aujourd'hui, la petite canadienne. Quelle vie, d'être en garnison chez ces gens-là ! A la Jamaïque, les femmes étaient peut-être plus sauvagesses, mais elles n'étaient pas si sauvages. (*Il rit, jette une pièce de monnaie sur la table.*) Ces Français, quels Hurons !

GABRIEL. — (*en scène*) Quels hurons, vous voulez dire !

(*Tom cherche une réponse qui ne vient pas. Sortant*)

Le fils du Docteur ! Encore un loyal sujet du roi Georges, celui-là !

SCENE III

GABRIEL et FRANÇOIS, en costume de chasse.

JOSETTE. *Le garçon.*

FRANÇOIS. — Bravo, Josette ! Bien répondu, petite. Tu lui a rivé son clou, à ce goddam.

JOSETTE. — Vous êtes bien aimable, père François ! (*à Gabriel*) La chasse est bonne, monsieur Gabriel ?

GABRIEL. — Pas mauvaise, Josette. Du perdreau seulement. Mais j'espère une fois chasser du renard au poil rouge. (*au garçon*) Vite, deux verres. (*Le garçon va pour les servir à gauche*) Non ! par là ! De ce côté. Là-bas, c'est le coin des Anglais, et les Anglais, rien avec eux ! (*Il s'assied à droite*) Ah ! mon François, comme je souffre de voir ces gens installés en maîtres chez nous, et nous traiter en vaincus. (*Josette et le gar-*

con se retirent) Quand je parcours, comme aujourd'hui, nos bois et nos champs, quand je vois nos forêts, le Richelieu, nos habitants qui cultivent la terre, j'ai peur que la politique infâme du jour ne finisse par nous enlever tout ça.

FRANCOIS. — Courage, monsieur Gabriel, courage et patience.

GABRIEL. — Patience ! c'est bientôt dit. Voilà vingt années que nous attendons.

FRANCOIS. — Et moi, en voilà soixante, et j'espère encore. Monsieur Gabriel, c'est moi qui vous ai élevé, après M. le Curé et M. le Docteur. C'est moi qui vous ai appris à tenir un fusil, à monter à cheval, à marcher sans fatigue, et à chanter nos vieilles chansons qui donnent du cœur à l'ouvrage. Vous savez donc si je vous aime, non pas comme mon maître, mais presque comme mon petit-fils. Eh bien, je ne veux pas que vous perdiez courage. Jamais nous n'avons été plus près de la liberté qu'aujourd'hui.

GABRIEL. — Bien, mon François. merci. Mais tu dois aussi veiller sur la petite. Notre père est si souvent absent, que j'ai besoin de savoir ton dévouement, autour de Madeleine.

FRANCOIS. — La chère enfant si bonne et si gaie ! Une fauvette !

GABRIEL. — Elle ne se doute pas du drame qui se prépare. Aussi quand je la vois suivre des yeux une troupe anglaise qui défile, j'ai envie de lui crier : "Toi qui ne sais pas la haine, apprendslà, pour haïr les oppresseurs de ta race et trouver la force de les dompter."

FRANCOIS. — Laissez, Gabriel, ces choses-là sont bonnes pour les hommes. Aux femmes, ne demandons que la pitié pour les vaincus. Rentrons-nous ?

GABRIEL. — Pas encore. Il n'est pas cinq heures. J'attends ici quelques amis, mon cousin

Gaston de Grosbois, Martigny. Nous avons à causer.

FRANCOIS. — Permettez-moi un conseil. Ne prenez pas l'allure d'un mécontent. Songez que les soldats anglais fréquentent ici. Soyez prudent. Faites-leur bon visage. Il ne faut pas qu'on vous soupçonne, si vous voulez être un jour utile au pays.

GABRIEL. — Tu as raison. Je tâcherai de me maîtriser. Tiens, rapporte chez nous le gibier, et dis que je rentre dans une heure. Va, mon François, va.

FRANCOIS. — A bientôt, Monsieur Gabriel.
(*Il prend son fusil et sort.*)

SCENE IV.

(*GABRIEL, seul, puis PITRE LAJOIE, GASTON, MARTIGNY, LAROCQUE, enfin, le père LATREILLE, JOSETTE, BAPTISTE, le garçon et quelques habitants.*)

GABRIEL. — Le jour viendra-t-il enfin, où nous pourrons nous rencontrer, homme contre homme, fusil à la main ? . . . (*Au loin, une rumeur joyeuse. Des cris d'enfants. Ah ! Ah ! Pitre Lajoie ! Puis une voix suraiguë, qui chante lamentablement.*)

PITRE LAJOIE. — (*dehors*)

Les Anglais ont de la poudre,
L'Canayen n'a pas d'fusil,
Et s'il fallait en découdre,
L'Canayen s'rait écrasi.

Hi ! Hi ! Hi !

Hi ! Hi ! Hi !

(*Le bruit augmente. Entre Pitre Lajoie chantant et dansant suivi par une demi-douzaine de garnements qui rient et le poursuivent.*)

PITRE LAJOIE. — (*chantant*)

L'Anglais a d'lor plein ses poches,
L'Canayen n'a pas un ch'lin
Les Français sont des fantoches
Qu'on prend au bout d'un filin,
Hein ! Hein ! Hein !
Hein ! Hein ! Hein !

(*Rire des enfants*)

GABRIEL. — Ah ! c'est Pitre Lajoie, le mendiant.

PITRE. — (*continuant*) Les Anglais ont de grands sabres

GABRIEL. — (*débout*) Tais-toi Pitre ! ou je te fais rentrer ta chanson dans la gorge.

PITRE. — Hi ! Hi ! c'est m'sieur Gabriel ! Fâchez pas, m'sieur Gabriel, j'chante comm'ça pour me distraire, des chansons que je compose. Les Anglais du Fort Chambly me donnent de l'argent quand je les chante hi ! hi ! hi !

GABRIEL. — (*lui jetant des sous*) Va mendier aux Anglais. Mais ne t'avise plus de me corner aux oreilles ces infâmies-là, ou je te jure que tu feras connaissance avec ma botte.

PITRE. — Là, là, tout doux, m'sieur Gabriel ! C'est une jalousie de confrère qui vous fait parler comme ça, car vous en faites, vous aussi, des poésies et des chansons. (*A Martigny et Gaston qui sont entrés*) Pas vrai, Messieurs ?

GABRIEL. — (*leur serrant la main*) Bonsoir, amis, Bonsoir, cousin.

MARTIGNY. — Tu sais donc que M. Gabriel fait des chansons ?

PITRE. — Oui, oui, oui ! Ce sont de belles chansons, mais j'aime mieux les miennes. Au moins les Anglais les paient. Oh ! m'sieur Ga-

briel vous chantera ben quelque chose, pour comparer.

GASTON. — (*riant*) C'est un tournoi, cousin, tu ne peux te dérober.

GABRIEL. — Soit. Pour purifier l'air.

MARTIGNY. — Nous t'écoutons. Père La-
treille, pendant ce temps, prépare du vin et des
cartes. Gaston me donnera tout à l'heure ma re-
vanche d'hier. Je me sens une veine !

(*Pendant que le garçon exécute cet ordre,
tous, y compris Baptiste et Josette qui sont entrés
durant la scène précédente, ainsi que des paysans,
se groupent pour écouter.*)

GASTON. — Commence Gabriel.

GABRIEL. —

Allons, enfants de la patrie
Le jour de gloire est arrivé
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé !
Entendez-vous, dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats
Qui viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, nos compagnes ?
Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons !

(*Largo*)

Amour sacré de la patrie
Conduis, soutiens nos pas vengeurs
Liberté, liberté chérie
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons !

(A "liberté, liberté chérie", tous se sont religieusement découverts, et quand Gabriel lance, d'enthousiasme, le refrain, tous reprennent en chœur.)

TOUS. —

Aux armes, Canadiens, formez vos bataillons,
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Vive la liberté !

PITRE. — (ricanant) Les soldats anglais.
eh ! eh ! eh !

BAPTISTE. — On ne les craint pas !

TOUS. — Non, non !

GABRIEL. — Silence, pas aujourd'hui ! Il sera toujours temps de faire appel à la force. Du calme, mes amis.

TOUS. — Vive Monsieur Gabriel !

GASTON. — Tu les soulèves et tu les apaises à ton gré. Tu es un chef.

GABRIEL. — Puissent-ils un jour avoir besoin de moi !

Le père LATREILLE. — (aux gamins) Voulez-vous vous sauver, tas de vermine.

(Les gamins se sauvent. Les jeunes gens s'assoient sur la galerie. Gaston et Larocque jouent. Martigny et Gabriel causent. Quelques canadiens, dont Baptiste, restent groupés à droite.)

SCENE V.

Les mêmes, HENSHAW, Mac-CLAY, PRINCE
et TOM. — Soldats.

HENSHAW. — (voyant le groupe hostile des Canadiens) Cela sent la poudre, ici.

Mac-CLAY. — Bast ! ne pensons qu'à jouir de notre courte liberté. Le capitaine Percival Smith nous fait travailler comme des forçats. Nous repartons demain pour trois jours.

HENSHAW. — Oui, il exige beaucoup, le nouveau commandant, mais il donne l'exemple.

Toujours le premier à la peine. (L'autre jour, n'a-t-il pas mis pied à terre, et fait charger sur son cheval les sacs des traînarde ?)

Mac-CLAY. — He is a jolly good fellow !

Le père LATREILLE. — (à Henshaw) Que désirez-vous mon lieutenant ?

HENSHAW. — Scotch whisky.

(Latreille les sert avec empressement. Ils causent en riant, allument des cigares. Ils sont assis un peu à l'écart).

TOM. — Les Canadiens croient-ils nous faire peur ?

Mac-CLAY. — (riant) Ah ! ah ! ah !

TOM. — Mais ils sont tous comme Pitre Lajoie, prêts à se prosterner, devant quelques *pence*.

UN SOLDAT. — Hé ! le voilà, Pitre Lajoie ! Chante une chanson Pitre.

PITRE.—(embarrassé, regarde Gabriel) Une chanson ! hé ! hé ! je n'ose pas mes officiers !

TOM. — Un verre de Molson, pour lui donner du courage ! Allons ! ta dernière ! Nous reprendrons en chœur

“Les Anglais ont de la poudre”

LES SOLDATS. — C'est cela ! en chœur !

PITRE. — Mais, mes officiers

BAPTISTE. — (venant à son secours) Pitre, si tu chantes, j'assomme le caporal !

TOM. — Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Ah ! le Canayen du sentier aux pommes, l'amoureux de la petite Josette.

BAPTISTE. — (en colère) Il en faudrait d'autre que vous, pour nous empêcher d'aimer nos blondes.

TOM. — Pitre chantera.

BAPTISTE. — Je ne dis pas non, mais je vous assommerai !

JOSETTE. — (suppliante) Baptiste !

BAPTISTE. — Ne dites rien, mam'zelle Josette. (*A Tom*) Vous avez compris, Master Tom ?

Tom. — On dirait que ces petits Canayens montrent les dents ! Apprenez que nous sommes les maîtres ici.

BAPTISTE. — Les Maîtres ?

HENSHAW. — Je crois que nous aurons une séance de boxe très intéressante.

TOM. — Rien ne bougera dans Chambly que si nous voulons le permettre.

BAPTISTE. — Vous, mêlez-vous de vos affaires. Venez donc le dire ici.

Le père LATREILLE. — Tiens-toi donc tranquille, Baptiste !

TOM. — On parle de révolte, de soulèvement. Mais vous n'avez seulement pas une tête ! Quand nous aurons besoin de bourres, pour nos fusils, nous nous battons avec les Canayens, et nous en ferons du papier mâché.

BAPTISTE. — Essayez donc tout de suite !

(*Le père Latreille et Josette le contiennent*)

JOSETTE. — Voyons, Baptiste, voyons . . .

TOM. — Qu'est-ce que votre Chénier, votre Papineau ? des gueulards, des farceurs ! Un petit coup de canon et tout ça rentrerait sous terre comme des mulots. Non, pas une tête, pas une cervelle, pas ça ! (*Il fait claquer son ongle*) A la santé de leur grand Papineau !

GABRIEL. — (*vite, à Gaston*) L'as de cocur. (*Il prend la carte et y écrit son nom*)

TOUS LES SOLDATS. — (*riant*) A la santé de Papineau !

BAPTISTE. — (*fonçant*) Ah ! sacrédié !

(*Commencement de bagarre*)

GABRIEL. — (*dominant le bruit*) Halte ! (*Tous s'arrêtent*) Quel est le plus ancien en grade ?

HENSHAW. — (*debout*) C'est moi.

GABRIEL. — Voulez-vous faire taire vos hommes à l'instant, Monsieur Henshaw ?

HENSHAW. — Vous êtes un peu jeune pour commander, Monsieur. Je n'ai d'ordres à recevoir que du capitaine Smith.

GABRIEL. — Il ne tolérerait pas cette scène scandaleuse. Retournez au fort, ou sinon . . .

HENSHAW. — Je crois, ma parole, qu'un Canadien menace un officier anglais !

GABRIEL. — Menace ? Vous croyez ? (*Très calme, il s'approche de Henshaw, prend un verre sur la table, et lui en jette le contenu à la figure ; lui tendant l'as de coeur*) Voici ma carte, lieutenant. Et maintenant, dehors, filez !

HENSHAW. — (*la main à l'épée*) Tonnerre ! (*Les amis le retiennent, les anglais sont entourés par les canadiens, plus nombreux, qui vont leur faire un mauvais parti.*)

GABRIEL. — (*aux siens*) Permettez, messieurs, ceci me regarde. Retirez-vous, et laissez les Anglais rentrer au fort. Je n'en ai qu'à M. le lieutenant Henshaw. Il est responsable de ses hommes.

HENSHAW. — C'est une rencontre que vous voulez, monsieur ?

GABRIEL. — Oui, monsieur, ou des excuses complètes.

HENSHAW. — Les Français ont toujours le mot pour rire.

GABRIEL. — (*montrant Martigny et Gaston*) Ces messieurs seront mes témoins. Désignez, je vous prie, les vôtres.

HENSHAW. — Voici les miens, le lieutenant Mac-Clay et le caporal Tom.

(*Les témoins se saluent et se retirent au fond, Henshaw debout, à gauche, Gabriel debout, à droite. La foule se disperse.*)

BAPTISTE. — Ah ! monsieur Gabriel !

GABRIEL. — Tu t'es bien conduit Baptiste.

BAPTISTE. — Ca n'est rien, monsieur. Mais ils vont peut-être vous tuer ? Ah ! si j'avais su

GABRIEL. — Qu'aurais-tu fait ?

BAPTISTE. — Au lieu de menacer le caporal, j'aurais étranglé le lieutenant.

GABRIEL. — Et on t'aurait pendu ! Allons, mon ami, retire-toi. Au revoir. (*Il lui donne la main.*)

BAPTISTE. — Quand est-ce que je le reverrai, à c't'heure.

SCENE VI

GABRIEL, HENSHAW, Mac-CLAY, GASTON
TOM, MARTIGNY.

Mac-CLAY. — Messieurs, le lieutenant Henshaw part demain pour les manoeuvres, au lever du soleil. Il y a donc lieu de vider tout de suite cette affaire. M. Henshaw qui est l'offensé choisit le pistolet.

GABRIEL. — A vos ordres messieurs. (*Tom et Martigny sortent.*)

HENSHAW. — All right. (*à Mac-Clay*) Si je suis tué, vous voudrez bien garder mon épée, en souvenir de moi, et renvoyer à qui vous savez, là-bas en Ecosse, la miniature qui est accrochée devant ma table de travail.

Mac-OLAY. — Entendu, cher ; je vous souhaite bonne chance.

HENSHAW. — Au pistolet, on ne sait jamais, ce garçon est brave.

GABRIEL. — (*à Gaston*) Cousin, s'il m'arrive quelque chose, tu diras à mon père que je tombe pour l'honneur du pays. Tu seras pour lui un fils, un vrai fils quand tu auras épousé Madeleine.

GASTON. — Ah ! mon ami !

MARTIGNY. — Mes préparatifs sont faits.

TOM. — (*rentrant avec Martigny*) Là, derrière la salle de bal, il y a une pelouse très confortable. Allons, messieurs, il ne faut pas faire attendre ces gentlemen. (*Henshaw, au moment de sortir s'effaçant devant Gabriel.*) Passez monsieur.

GABRIEL. — (*souriant*) Je crois, Monsieur que vous êtes le plus âgé. (*Henshaw passe en saluant.*)

MARTIGNY. — Très crâne.

(*Ils sortent tous par la droite. Josette qui est cachée derrière l'arbre depuis un moment dit son chapelet. Courte attente.*)

SCENE VII

JOSETTE — Le docteur RIBAUD.

LE DOCTEUR. — (*entrant gaiement*) Ed bien, Josette, tout le monde est en bonne santé céans ?

JOSETTE. — Oui, monsieur le Docteur, merci

LE DOCTEUR. — Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Faut-il que je te tâte le pouls ? Amourettes de jeune fille, Josette ? A quand la noce ? J'y danserai, oui ma foi, j'y danserai.

JOSETTE. — (*à part*) Sainte Vierge, protégez Monsieur Gabriel ! (*elle essaie de sourire*) Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR. — La mère Lecoœur, ici près, est malade, et il n'y a pas grand chose dans sa chaumière. Veux-tu lui faire porter de la viande et du bouillon pour les petits, et une bouteille de vin pour elle ? Tu diras à ton père que c'est à mon compte.

JOSETTE. — (*à part*) Dois-je parler, mon Dieu, dois-je parler ? (*haut*) Ah ! quel brave

homme vous faites, Monsieur le Docteur !

LE DOCTEUR. — (*souriant*) Bah ! bah ! je suis un vieux bougon, je le sais bien. Mais je ne crois pas que le fond soit très mauvais.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, l'abbé MICHAUDIN, BAPTISTE, puis MARTIGNY.

BAPTISTE. — (*entrant avec le curé*) Oui, Monsieur le curé, avec un lieutenant du fort. J'ai pensé que s'il arrivait malheur

LE CURE. — Tu as bien bien fait, mon ami. — Le docteur !

LE DOCTEUR. — Heureux de te voir, mon cher ami. C'est toujours convenu, tu dînes ce soir à la maison, avec Madeleine, Gabriel et moi.

LE CURE. — (*à part*) Gabriel (*haut*) Tu as du courage, docteur ?

LE DOCTEUR. — Tu m'effraies ! Qu'y a-t-il, Michaudin ?

LE CURE. — Gabriel se bat avec un officier anglais !

LE DOCTEUR. — Ah ! mon Dieu ! Où est-il ?

JOSETTE. — Ici près, Monsieur le Docteur.

LE CURE. — Que veux-tu faire ? L'empêcher de se battre ?

LE DOCTEUR. — Lui conseiller une lâcheté ? Non, mais le bénir, avant qu'il expose sa vie.

LE CURE. — Viens.

(*Deux coups de pistolet simultanés*)

LE DOCTEUR. — Mon Dieu ! faites que ce soit l'autre !

(*Martigny paraît très pâle*)

LE DOCTEUR. — Martigny, mon fils ?

MARTIGNY. — Le docteur !

LE DOCTEUR. — Eh bien ?

MARTIGNY. — Monsieur le curé, Gabriel a besoin de votre ministère.

SCENE IX

Les mêmes, GABRIEL, porté sur un matelas par LAROCQUE et GASTON.

(Crépuscule sanglant)

LE DOCTEUR. — Mon fils ! *(il se penche sur Gabriel. Après un instant)* A toi, Michaudin ! Sauve-le !

GABRIEL. — *(râlant)* Mon père Madeleine Liberté !

(Il meurt)

LE DOCTEUR. — Ah ! les misérables ! les misérables ! les misérables !

GASTON. — C'est fini !

LE CURE. — Monte au ciel, pauvre âme vaillante, et que Dieu te reçoive en sa miséricorde.

(Il s'agenouille. Josette aussi. Les assistants se découvrent).

SCENE X.

Les mêmes, le capitaine PERCIVAL SMITH.

PERCIVAL. — *(en uniforme, entre rapidement)*. Trop tard pour empêcher ce duel *(voyant Gabriel étendu)* Gabriel Ribaud !

(Il salue militairement et se découvre.)

MARTIGNY. — Le capitaine Smith !

LE DOCTEUR. — *(farouche)* Les vôtres ont tué mon père ! ils viennent de tuer mon fils !

PERCIVAL. — Hélas !

LE DOCTEUR. — Non ! pas de pitié, je vous prie ! J'ai assez de larmes pour pleurer seul la mort de mon fils, assez de coeur pour le venger :

RIDEAU.

MADELEINE

ACTE II

Chez le Docteur RIBAUD.

....Au premier plan, à gauche, une table de jeu, deux grands fauteuils. A droite, canapé rustique. Des sièges épars. Partout des fleurs. A gauche, porte donnant sur le cabinet du Docteur, à droite, sur la chambre de Madeleine. Dans un encadrement de vigne vierge, on aperçoit à l'horizon, derrière les arbres du jardin, les murs crénelés du fort, et le fleuve où des goélettes immobiles dorment dans la paix d'un soir d'été.

(Fin août 1837)

SCENE PREMIERE.

Le Docteur, à droite de la table, le Curé, à gauche, Madeleine face au public, jouent au whist. Gaston, de dos. Silence. Les cartes s'abattent ; les levées s'amoncellent devant le docteur et surtout devant le curé dont le visage s'épanouit progressivement.

MADELEINE. — *(chantonnant)* "A la claire fontaine".....

GASTON. — Chut !

LE DOCTEUR. — Chut !

LE CURE. — Chut !

(Nouveau silence. L'abbé fait encore une levée)

MADELEINE. — Ce que je me suis amusée au bal des de Rouville !

LE DOCTEUR. — Chut !

GASTON. — Chut !

LE CURE. — Chut ! (Silence. Une dernière levée du curé.) Encore une de gagnée, docteur. Les enfants ne sont pas de force.

GASTON. — (déconfit) Battus ! (Il se lève et va s'accouder à la chaise de Madeleine.)

MADELEINE. — Ah ! tant mieux ! On va pouvoir bavarder !

LE CURE. — (prisant) Péché véniel, Madeleine, ailleurs qu'au whist !

GASTON. — Tu n'avais donc pas l'as d'atout, cousine ?

MADELEINE. — Mais non, cousin, je n'avais pas l'as d'atout !

GASTON. — Je croyais. . . . Tu me regardais dans les yeux. . . . Tu aurais dû lire.

MADELEINE. — Je ne suis pas devineresse.

GASTON. — Tu parles trop pour cela !

MADELEINE. — (se levant) Que veux-tu ? C'est plus fort que moi. Songe, cousin, que c'est aujourd'hui mon jour de naissance ! J'ai dix-huit ans !

GASTON. — Une grave personne de dix-huit ans devrait être plus sérieuse au jeu. Nous ne gagnons jamais.

MADELEINE. — Qu'est-ce que ça fait ! Monsieur le Curé est si content de gagner, et moi, ça m'est égal de perdre.

LE DOCTEUR. — Bats les cartes, Michaudin. A toi de donner.

LE CURE. — Trouves-tu bien chrétien d'en-

nuyer cette enfant, le jour de sa fête, avec nos jeux de vieux garçon ? Si nous lui donnions congé pour ce soir ?

MADELEINE. — (*se rassoyant*) Non, Monsieur le Curé, je suis tout disposée à continuer, cela m'amuse.

LE CURE. — Vertueux petit mensonge, Madeleine, mais petit mensonge tout de même. Non, assez pour aujourd'hui. Ne pense plus qu'au bal du seigneur de Rouville.

MADELEINE. — C'était si beau ! Il y avait tous les officiers en garnison ou à Sorel ou à Chambly ! Quel dommage que vous n'y ayiez pas assisté, mon curé ! Vous vous seriez tant amusé !

LE CURE. — (*souriant*) Petite folle.

LE DOCTEUR. — Tu es contente de ta fête, Madeleine ?

MADELEINE. — Oui, père. Vous avez tous été bien bons pour moi. Quels beaux bouquets !

LE DOCTEUR. — Il en manque un, à présent, et c'est la deuxième année.

MADELEINE. — C'est vrai, Mais puisque Gabriel ne peut plus, hélas me donner de fleurs, je lui porterai demain toutes les miennes. Ah ! pourquoi, ce soir-là n'est-il pas entré en même temps que François. Il ne se serait pas blessé avec son fusil. Quand mon père y pense, il devient tout triste.

LE DOCTEUR. — Crois-tu que je puisse l'oublier un seul instant, ma fille, et que la blessure que je porte au cœur ne se cicatrice jamais ?

LE CURE. — Hum !

LE DOCTEUR. — Qu'y a-t-il, Michaudin ?

LE CURE. — Rien.... rien.... quelque chose dans l'œil....

LE DOCTEUR. — Oui — une larme. (*il lui serre la main*).

LE CURE. — (*rompant les chiens*) Nous sommes lugubres ce soir. Nous allons mettre Gas-

ton en fuite. Docteur, montre-moi le nouvel appareil que tu as reçu de Paris. Toutes ces nouveautés m'intéressent.

LE DOCTEUR. — Volontiers. Passons dans mon laboratoire.

LE CURE. — Et toi, Madeleine, ma bonne petite fille, songe que l'on dansera de nouveau chez les Rouville, pour la Sainte-Catherine.

GASTON. — Pour ta fête.

MADELEINE. — Ma fête, ! La Sainte-Catherine ! Mais j'ai dix-huit ans Monsieur, je ne suis pas une vieille fille !

GASTON. — (*tranquillement*) Ca viendra !

LE CURE. — (*indigné*) Vieille fille ! Madelon ! Mais tous les petits canayens s'raient donc frappés de cécité, comme le père Tobie ? C'est bon pour vous, parce que Madeleine est votre cousine, et que la dispense coûte si cher. (*Il prise*).

GASTON. — Les Canayens ne sont pas aveugles, monsieur le curé, mais ma cousine est sourde.

MADELEINE. — Ah ! si je voulais des Canadiens, j'en aurais une douzaine à mes pieds. Oui, une douzaine !

LE CURE. — Douze, c'est beaucoup, Madelon. Contente-toi d'un seul, et (*à demi-voix*), ne le laisse pas trop longtemps dans cette posture, (*au docteur*). Allons, viens, ces enfants ont à causer, et nous les ennuyons.

(*Exeunt le docteur et le curé*)

SCENE II.

MADELEINE — GASTON

MADELEINE. — Pourquoi es-tu si mordant, aujourd'hui, cousin ?

GASTON. — Mordant, moi ?

MADELEINE. — Parce que tu as perdu ?

GASTON. — Ah ! Dieu, non. Je m'en réjouirais, si le proverbe ne mentait pas.

MADELEINE. — Oui, je sais. Malheureux au jeu, heureux.....

GASTON.—Moi, je n'ai pas de compensation.

MADELEINE.—Tes études finies, quand tu aideras mon père avant de lui succéder, nous te chercherons une gentille petite femme, Louise de Rouville, tiens ! Elle dansait volontiers avec toi.

GASTON. — Tu remarques ces choses-là, mademoiselle ?

MADELEINE. — C'est bien difficile ! Elle s'ennuyait, elle attendait quelque chose, les yeux ailleurs, distraite, nerveuse. Tu lui demandes une contre-danse : elle s'épanouit aussitôt.

GASTON. — Comme toi, quand le capitaine Smith t'a offert le bras !

MADELEINE. — Le capitaine Smith ? tu crois ?

GASTON. — Je ne suis pas aveugle. Vous avez dansé six fois ensemble, le capitaine et toi, sans compter les causeries. Une paire de vieux amis, ma parole !

MADELEINE. — J'avais rencontré le capitaine chez les Montangeot, puis, en visite chez les de Rouville.

GASTON. — (*les yeux dans les siens*) C'est tout ?

MADELEINE. — (*gênée*) Qu'est-ce que cela te fait ? Le capitaine traverse souvent Chambiy, avec ses soldats. Un jour, par exemple, le 17 mai....

GASTON. — Le 17 mai ? Tu as la mémoire des dates !

MADELEINE. — (*pour se justifier*) Ah ! j'ai noté celle-là dans mon journal.

GASTON. — Dans ton journal ! De mieux en mieux ! Va toujours.

MADELEINE. — Le 17 mai donc, les soldats paradaient sur la place ; le capitaine Percival Smith se tenait à quatre pas de moi, près du grand orme, tandis qu'il faisait manoeuvrer sa compagnie. Et je m'amusais à voir pivoter les habits rouges, sous son commandement : "Shoulder . . . arms ! Forward ! Righth about !.. turn !"

GASTON. — C'est toi, Madeleine Ribaud, qui as ces commandements anglais à la bouche ?

MADELEINE. — Oui. . . . Qu'est-ce que ça fait ?

GASTON. — Et tu aimes à regarder ces soldats ?

MADELEINE. — De loin, ils font peur, avec leurs baïonnettes, leurs sabres ! De près, ils sont gentils, jolis garçons, les uns blonds, les autres bruns, et habillés comme ça en costumes rouges, ils vous ont un petit air pimpant tout à fait agréable.

GASTON. — Des Anglais !

MADELEINE. — Les Anglais ne m'ont rien fait, à moi !

GASTON. — Ton père ne les aime point.

MADELEINE. — Pourquoi ?

GASTON. — Ils ont tué ton grand-père à Waterloo.

MADELEINE. — C'est bien loin Waterloo. Et puis je ne suis pas forte en histoire. Faut-il toujours se haïr, parce qu'on s'est battu autrefois.

GASTON. — Non, mais il ne faut point aimer nos ennemis.

MADELEINE. — Tu ne parles point comme notre curé.

GASTON. — Je parle comme parlerait Gabriel, s'il vivait.

MADELEINE. — Gabriel me voudrait heureuse.

GASTON. — Qu'est-ce que ton bonheur a de commun avec le capitaine Smith ? Tu ne prétends pas l'épouser, je suppose !

MADELEINE. — (*énervée*) On croirait, mon cher cousin, que vous me faites une scène de jalousie. Jaloux ! du capitaine Smith ? Mais, est-ce que je l'aime, le capitaine Smith ? Je ne l'aime . . . je ne le connais pas . . . Presque pas. Méchant, qui me tourmentes ainsi le soir de ma fête. J'étais si heureuse ! Pourquoi m'en veux-tu ? C'est à cause de ma plaisanterie sur Louise ? Mais, Gaston, je ne pensais pas te faire de la peine. Pardonne-moi, et ne sois pas si dur envers ta vieille Madelon.

GASTON. — Dur envers toi ! Je désire ton bonheur, au contraire. Allons, essuie tes yeux, oublie ces vilains anglais qui te font pleurer ; ne parlons que de ta fête, et regardons ce doux crépuscule, avec les goëlettes qui dorment sur l'eau calme.

MADELEINE. — Et le fort, dans le lointain

GASTON. — Ah ! ce fort qui m'opprime et qui nous opprime, il projette son ombre sur mon pays et sur mon bonheur ! N'y pensons plus. Viens. Assieds-toi.

MADELEINE. — Non, tu m'as fait pleurer ! Papa s'en apercevrait tout de suite. Je vais dans ma chambre Je reviens. (*essayant de sourire*) Je reviens.

(*Elle sort*)

GASTON. — (*seul*) J'avais vu clair, trop clair, dans le coeur de cette petite fille ! Elle aime le capitaine Smith, ou va l'aimer. On les a rencontrés, dans la campagne, causant ensemble. Gabriel n'est pas encore vengé, qu'il est oublié déjà, et mes rêves d'amour, comme ses rêves de liberté,

s'évanouissent devant l'indifférence des uns et le prestige des autres !

SCENE III.

LE CURE — LE DOCTEUR — GASTON

LE DOCTEUR. — Madeleine t'abandonne ?

GASTON. — Elle vient de me quitter.

LE DOCTEUR. — Tu n'as pas l'air satisfait. Parions que tu l'as encore taquinée.

GASTON. — Non, du tout.

LE CURE. — D'ailleurs, brouille de jeunes gens, giboulée d'avril.

LE DOCTEUR. — Tu te sauves ?

GASTON. — Excusez-moi. Rendez-vous avec Martigny

LE DOCTEUR. — A ta guise, mon neveu. Tu es libre.

GASTON. — Bonsoir, monsieur le Curé.

LE CURE. — N'oubliez pas de prendre demain votre revanche. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Je suis sûr que la veine aura tourné. (*Gaston sort*).

LE DOCTEUR. — Gaston était visiblement mécontent. Que s'est-il passé ?

LE CURE. — Quelque caprice de Madeleine, qui pourtant n'est pas capricieuse !

LE DOCTEUR. — Depuis quelques semaines, je ne la reconnais plus. Elle reste des heures entières à sa fenêtre, ou bien griffonne sur un vieux registre à moi qu'elle s'est annexé et qu'elle dissimule dans son secrétaire. Mais laissons ces fantaisies de fillette, et parlons un peu du pays.

LE CURE. — Alors la révolte gronde ?

LE DOCTEUR. — Oui. Peut-être nos fusils, réveillant les échos du Saint-Laurent, réveilleront-ils aussi le gouvernement de Londres. Nous demandons qu'on nous traite en citoyens, et qu'on nous accorde les franchises auxquelles a droit

tout sujet britannique, à l'ombre du drapeau anglais.

LE CURE. — Penses-tu qu'on vous suivra ?

LE DOCTEUR. — Tout le pays va se lever comme un seul homme, à la voix de Papineau. Mais dans ton sermon d'hier, tu m'as effrayé un peu. Crois-tu vraiment que la condamnation viendra de ceux-là même qui devraient, comme les prêtres espagnols à Saragosse, nous absoudre et nous bénir.

LE CURE. — J'en ai peur.

LE DOCTEUR. — Et toi, que dis-tu ? que penses-tu ?

LE CURE. — Comme prêtre ?

LE DOCTEUR. — Comme prêtre.

LE CURE. — En cette qualité, je prêche l'évangile de paix. Mais prêcher la paix, ce n'est point prêcher la lâcheté.

LE DOCTEUR. — Et comme citoyen patriote ?

LE CURE. — (*prisant*) Comme citoyen et patriote ? Tu connais la légende du Curé de Chemillé ?

LE DOCTEUR. — Non.

LE CURE. — Tu ne connais pas la légende du Curé de Chemillé ? Il allait porter le viatique à un malade. Un mécréant lui barre la route. Le Curé de Chemillé pose son bon Dieu bien douillettement sur une touffe de fougère, et retrousse sa soutane. "Bon Dieu de Chemillé, dit-il, tu vois ce que ce païen m'oblige à faire ! Sois sans crainte, j'ai les bras solides, reste bien tranquille à regarder, et ne sois ni pour ni contre." Le Curé de Chemillé flanque une râclée au mécréant et passe.

LE DOCTEUR. — Il me plaît, ce curé-là. Ce devait être un patriote.

LE CURE. — Oui. Mais il avait de beaux biceps. Aussi pouvait-il demander à son bon

Dieu de Chemillé, de n'être ni pour, ni contre
Hélas ! vous me paraissez si faibles à côté des
soldats anglais, que je demande, moi, à mon bon
Dieu de Chambly, qu'Il soit plutôt pour vous et
qu'Il vous protège !

LE DOCTEUR. — A la bonne heure, Mi-
chaudin. Mais on peut toujours se faire tuer, n'est-
ce-pas ? Les hommes, on les remplace. La liberté,
l'honneur, une fois morts, ne renaissent plus,
Quand on façonne à une race une âme servile,
cette race est avilie pour des siècles. Nous sommes
responsables de notre Canada bien-aimé devant
la postérité, devant nos fils !... Nos fils !...
(*Sourdement*) Et puis moi, j'ai quelqu'un à ven-
ger.

LE CURE. — Ne parle pas de vengeance,
Pardonne, comme pardonna ton Dieu.

LE DOCTEUR. — Pardonner, quand ma
haine de patriote se double de ma haine de père
Pardonner, quand je trouve à chaque tournant
du chemin, un soldat anglais pour raviver ma dou-
leur ? Pardonner ! Pourquoi, sont-ils ici, eux,
s'habituant à marcher longtemps, à viser juste ?
Pour tuer les nôtres ? Et l'on est témoin de ce
spectacle, toi, moi, nos enfants, et l'on vou-
drait... Tiens, il y a dix jours au bal des Rou-
ville, Madeleine, notre Madeleine, la soeur de
Gabriel, dansait avec un officier anglais. Elle
dansait avec ce Percival Smith que je vis, un soir
inouvable de deuil, tandis que mon fils expirait,
et qui se donnait des airs de gentilhomme, avec
ses honneurs militaires ! Et voilà trois fois que je
le rencontre, rôdant autour de nous, chez tous
ceux de nos amis dont les maisons lui sont ouver-
tes. Ah ! celui-là, qu'il prenne garde et qu'il s'é-
carte de mon chemin.

LE CURE. — Calme toi, Ribaud. La discus-
sion t'échauffe. Je vais te laisser seul, et demain.

comme de coutume, je te trouverai content dans ton laboratoire que je fréquente depuis vingt ans.

LE DOCTEUR. — Au revoir, mon vieux, mon seul ami, presque mon frère. (*lui donnant un journal*) Tiens ! tu oublies le "Libéral."

LE CURE. — Il y a quelque chose ?

LE DOCTEUR. — Oui, le dernier discours de Papineau. Ah ! le grand patriote et le fier orateur !

LE CURE. — C'est beau ?

LE DOCTEUR. — Tu en jugeras. Du Danton.

LE CURE. — Hum.... Tu sais, le citoyen Danton et moi.... Enfin, donne ta feuille incendiaire, vieil insurgé. Moi je vais prier mon bon Dieu de Chambly. A demain Ribaud.

LE DOCTEUR. — A demain, Michaudin.

SCENE V.

Le DOCTEUR, puis MADELEINE.

(*Le Docteur rêve un moment, assis dans son fauteuil. Madeleine entre sur la pointe des pieds. Le jour baisse.*)

MADELEINE. — Vous êtes seul, mon père ?

LE DOCTEUR. — Oui, mignonne, tout seul, tout seul avec toi, pour terminer ce soir de fête. Viens t'asseoir près de moi, comme quand tu étais toute petite. (*Elle s'assied sur un siège bas, aux pieds du docteur*). Te souvient-il de ton enfance ? Vous étiez là tous deux, sur mes genoux, avec les mêmes cheveux fins et les mêmes yeux bleus. Je vous disais de belles histoires, les légendes du pays natal, de la vieille et de la nouvelle-France, puisque ce sont les mêmes, et que, si nous avons changé de drapeau, nous n'avons pas changé de patrie.

MADELEINE. — Oui.... je me souviens.

LE DOCTEUR. — A présent, nous restons

seuls serrés, l'un contre l'autre, et tu mêles ta chevelure blonde à mes cheveux gris. Dix-huit ans, mignonne ! Que te conseillent-ils, tes dix-huit ans ?

MADELEINE. — De vous aimer toujours.

LE DOCTEUR. — Oui, toujours par-dessus tout, n'est-ce-pas ?

MADELEINE. — Par-dessus tout, oui. A moins qu'un jour, le chevalier des contes de fées....

LE DOCTEUR. — Oui, le Prince Charmant, à qui rêvent les jeunes filles ! Il se lèvera ce jour redoutable et béni, où je te conduirai dans notre vieille église moussue, pour en sortir sans ma fille à mon bras. Mais peut-être ton Prince Charmant ne t'emmènera-t-il pas bien loin d'ici ?

MADELEINE. — Ah ! non papa. J'espère qu'il demeurera tout près.

LE DOCTEUR. — Et je pourrai chanter alors à côté du berceau de tes enfants les chansons que je chantais à côté de ton berceau. C'est tout, mignonne, ils ne te disent rien de plus clair, tes beaux dix-huit ans, tout parfumés de roses fraîches cueillies ?

MADELEINE. — Que me diraient-ils, père ?

LE DOCTEUR. — Je ne sais ! La tête d'une petite fille est si fantasque. Tu me racontes toujours tout, n'est-ce-pas ?

MADELEINE. — Oui, papa.

LE DOCTEUR. — Tout, comme à ton gros cahier ?

MADELEINE. — Mon gros cahier ?

LE DOCTEUR. — Oui, le gros cahier jaune qui renferme tes pensées jeunes et tes rêves.

MADELEINE. — Je lui confie, comme à vous, ce qui me traverse la cervelle. Des folies ... des souvenirs de bal

LE DOCTEUR. — Le nom de tes danseurs,

peut-être ? (*Madeleine fait signe que oui*) Le mien, alors, puisque tu m'as fait le plaisir de danser avec moi, chez les Rouville. Celui de Gaston, de ses amis ?

MADELEINE. — Oui, papa.

LE DOCTEUR. — (*la voix insensiblement altéré*) Celui du capitaine Smith ?

MADELEINE. — (*ferme*) Oui, papa.

LE DOCTEUR. — (*debout*) Ah ! celui-là, ne l'écris plus jamais. C'est un ennemi.

MADELEINE. — Un ennemi.

LE DOCTEUR. — Oui. Je t'expliquerai plus tard. Pas ce soir, le soir de ta fête... N'y a-t-il pas assez de bons Français, autour de toi, qui parlent la douce langue de ta mère. Ne sache jamais que cette langue-là, ma fille, et le jour où tu me quitteras, prononce en français les paroles qui engagent à toujours la vie.

MADELEINE. — Je vous le promets, mon père ! (*Elle sort*)

SCÈNE VI

Les mêmes — BAPTISTE.

BAPTISTE. — Monsieur le docteur, bon l'bonsoir.

LE DOCTEUR. — Tu viens me chercher Baptiste ?

BAPTISTE. — Oui, Monsieur le Docteur, rapport à ma femme, qui aura besoin de vous, vous savez . . . comme l'an passé.

LE DOCTEUR. — Cette Josette ! Dis à François d'atteler Carillon.

BAPTISTE. — Il l'attelle, monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR. — Je te suis. Le temps de prendre mes instruments, pour faire peur aux sauvages. (*Baptiste sort*) (*à Madeleine à travers la porte*) Au revoir, chérie. Je rentrerai tard, peut-

être demain matin seulement. Ne m'attends pas.

MADELEINE. — (*rentrant*) Ne vous fatiguez pas trop, mon père.

LE DOCTEUR. — Dors bien, mon enfant. (*Il la baise au front en sortant, elle lui rend son baiser.*)

MADELEINE. — (*seule*) Pauvre père ! Encore une nuit sans sommeil, avec ses malades. Ah ! le voilà qui monte en voiture. Bonsoir, papa !

(*La voix du docteur*) Bonsoir, Madelon.

MADELEINE. — Bonsoir ! Elle agite son mouchoir. (*Bruits de grelots s'éloignant. Elle s'assied, rêve un instant*) Percival !

SCENE VII.

MADELEINE, seule.

Percival ! Pourquoi tout le monde m'en parle-t-il ? Je n'y pensais pas. . . . Eh bien, non, Madeleine, ce n'est pas joli de mentir ! Tu y pensais au beau capitaine dont tu ne disais pas le nom à ton père. Tu y penses, maintenant, par cette belle soirée d'août. (*Au loin, la retraite sonne*) La retraite ! Pense-t-il à moi comme je pense à lui ? (*La retraite va diminuendo, très douce, très lointaine*) Quelle divine soirée ! comme on aurait besoin d'avoir autour de soi quelqu'un qui vous aimât. Percival ! Je suis triste et joyeuse à la fois, et je voudrais pleurer et chanter tout ensemble. (*La retraite s'éteint*) Chante plutôt Madeleine, Chante ! Il me souvient d'une vieille mélodie triste et naïve que mon vieux François jadis chantonnait pour m'endormir.

(*chanté presque murmuré d'abord*)

Derrière chez nous y a champ de pois (*bis*)

J'en cueillis deux j'en mangis trois.

Fendez le bois, chauffez le four.

Dormez la belle il n'est point jour !
 Tous mes parents venaient m'y voir (*bis*)
 Celui que j'aime ne vint pas,
 Fendez le bois, chauffez le four
 (*Une voix d'homme se joignant à la sienne*)
 Dormez la belle, il n'est point jour !

SCENE VIII.

MADELEINE -PERCIVAL en civil.

MADELEINE. — (*poussant un cri*) Ah !

PERCIVAL. — Bonsoir, Made...moiselle
 Je vous souhaite, moi aussi, une bonne fête, et je
 vous prie d'accepter ces quelques fleurs.

MADELEINE. — Comment avez-vous su ?

PERCIVAL. — Par vous-même, le jour où
 j'ai eu le bonheur de vous rencontrer sur la route
 du fort et de vous accompagner jusqu'aux premiè-
 res maisons du village.

MADELEINE. — C'est vrai. J'oubliais. Oh
 plutôt, je n'oubliais pas, mais je pensais que vous
 oublieriez.

PERCIVAL. — Oublier ! Voilà deux heures
 que j'erre autour de votre maison, cherchant un
 moyen de vous les offrir, je me suis glissé dans le
 jardin, et me voici. Je vous souhaite une bonne et
 heureuse fête.

MADELEINE. — Plus rien ne manque à
 mon bonheur. Si ! Gabriel.

PERCIVAL. — Ce frère que vous aimiez
 tant ?

MADELEINE. — Oui. Voilà deux ans qu'il
 est mort. Un accident de chasse....

PERCIVAL. — Je me souviens. On en a par-
 lé dans le pays.

MADELEINE. — A vingt ans. C'est af-
 freux, n'est-ce pas ? Mais depuis que je vous con-
 nais, je ne sais pourquoi, la tristesse me visite
 moins souvent. Au bal, quand vous m'avez ren-

contrée, au lieu de me répéter des fadeurs, vous m'avez tout de suite parlé à cœur ouvert, et je me suis sentie à l'aise avec vous.

PERCIVAL. — Le bal me semblait pareillement morose avant votre arrivée, mais tout de suite.....

MADELEINE. — Vous devez bien vous ennuyer au fort.

PERCIVAL. — Non, J'aime mon métier et mes soldats. Et puis, comment pourrais-je m'ennuyer, avec le joli souvenir qui me tient compagnie aux heures de solitude ?

MADELEINE. — Un souvenir ?

PERCIVAL. — Un souvenir blond, en robe de bal.

MADELEINE. — Moi non plus, je ne m'ennuie jamais. Seulement, c'est un souvenir rouge qui me tient compagnie.

PERCIVAL. — Vous avez beaucoup d'amies ?

MADELEINE. — Quelques-unes. Peu de très intimes. Louise de Rouville, peut-être. J'ai aussi quelques amis. Gaston de Grosbois, par exemple, mon cousin, qui succèdera sans doute à mon père, On veut me le faire épouser. C'est une coalition.

PERCIVAL. — Ah !

MADELEINE. — (*vivement*) Mais je ne veux pas.

PERCIVAL. — Qui sait si vous n'avez pas tort ?

MADELEINE. — Oh ! je l'ai connu trop petit, je ne pourrai jamais le prendre au sérieux, Et vous, avez-vous quelques amis, au fort, parmi les officiers ?

PERCIVAL. — Un seul de mes camarades mérite le titre d'ami. C'est le capitaine Archie Lovell. Vous le connaissez, n'est-ce-pas ?

MADELEINE. — Je ne le connais que de vue. Une belle figure de vieux soldat, avec une balafre terrible, et des yeux noirs très doux et très tristes.

PERCIVAL. — Lui-même. Nous passons ensemble des heures à parler de vous.

MADELEINE. — De moi ?

PERCIVAL. — De vous et des vôtres. Voilà vingt ans que le capitaine Lowell habite le pays.

MADELEINE. — Il ne vous a rien dit, je pense, qui ne soit à notre louange ?

PERCIVAL. — Non certes ! D'ailleurs, je ne l'aurais pas permis. Vous n'avez pas peur de moi, vous, parce que je suis anglais ?

MADELEINE. — Les Anglais sont donc des ogres ?

PERCIVAL. — Non, mais beaucoup de vos compatriotes nous haïssent comme des oppresseurs.

MADELEINE. — Je n'entends rien à la politique. Je sais seulement que vous, qui semblez si terrible, en haut de votre grand cheval noir, quand vous commandez vos soldats, vous me parlez toujours très doucement, comme à une soeur. Avez-vous encore vos parents ?

PERCIVAL. — Mon père est mort aux Indes. Ma mère vit encore.

MADELEINE. — Loin d'ici ?

PERCIVAL. — Loin d'ici, enfermée avec ma jeune soeur dans notre vieux manoir du pays de Galles, un vieux manoir qui ressemble de loin à celui de votre Belle au Bois dormant.

MADELEINE. — Il s'éveille quand vous en franchissez le seuil.

PERCIVAL. — N'est-on pas toujours un Prince Charmant pour sa mère ?

MADELEINE. — Vous l'aimez bien ?

PERCIVAL. — Naturellement, comme vous aimez votre mère sans doute.

MADELEINE. — Ou comme j'aurais aimé ma pauvre maman. Vous êtes heureux d'avoir conservé la vôtre. Papa est très bon, mais il y a des choses qu'une mère seule sait deviner.

(Dix heures sonnent)

PERCIVAL. — Dix heures ? déjà ?

MADELEINE. — Vous avez dit : déjà ?

PERCIVAL. — Oui, déjà dix heures : je dois rentrer au fort.

MADELEINE. — La lune éclaire comme en plein jour. Vous n'avez pas peur, je suppose, un soldat ?

(Le couvre-feu sonne au fort)

PERCIVAL. — Un soldat n'a pas peur, mais il obéit. Entendez-vous le couvre-feu qui sonne ?

MADELEINE. — Puisque vous êtes le chef !

PERCIVAL. — Raison de plus.

MADELEINE. — Ah ! comme vous devez bien savoir commander, pour obéir de la sorte ! On voudrait servir sous vos ordres. Quand une place de cantinière sera vacante à votre compagnie ? Il est très coquet le costume des cantinières.

PERCIVAL. — Bénissez Dieu de n'être pas cantinière à la deuxième Compagnie du troisième bataillon.

MADELEINE. — Pourquoi ?

PERCIVAL. — Parce que la vie du fort est si monotone ! Allons, je dois partir. Adieu les rêves. — Un mot encore. Quel est donc le dernier vers de la chanson que vous chantiez tout à l'heure ?

MADELEINE. — "Celui que j'aime ne vint pas".

PERCIVAL. — La chanson a-t-elle dit vrai Madeleine ?

MADELEINE. — Vous m'avez interrompu, il y a encore un couplet.

PERCIVAL. — Peut-on le connaître ce couplet final ?

MADELEINE. — Le voici :

(Elle chante doucement)

“Celui que j'aime ne vint pas !

Je l'aperçois venir là-bas !”

Et vous êtes entré. Sauvez-vous. Adieu !

(Elle rentre vivement dans sa chambre).

PERCIVAL. — *(seul)* Adieu.... pour longtemps, peut-être. Qui sait ? Pour toujours ?

RIDEAU.

MADELEINE

ACTE III

Chez le Docteur RIBAUD.

Pièce en pans coupés. Feu de cheminée. Un fusil modèle 1777 de l'armée française accroché au mur. Sur les rayons des livres de toutes sortes. Bancs, chaises. Par la fenêtre et quand la porte s'ouvre, on aperçoit les arbres dénudés.

24 novembre 1837, une heure p.m.

SCENE PREMIERE.

LE DOCTEUR. — (regardant une fiole, à part) Dire qu'il suffirait de cela pour le tuer !

LE CURE — (gaîment, entrant) Bonjour, docteur.

LE DOCTEUR — Bonjour, Michaudin, Quel bon vent t'amène ?

LE CURE — Je passais, je me suis dit : entrons chez Ribaud, avant qu'il parte pour ses visites ; j'en profiterai pour me chauffer un brin ; car on sent l'automne. Brrr ! Dis donc, Madeleine était un peu nerveuse, hier soir.

LE DOCTEUR — Voilà quelques semaines que je ne la reconnais plus. Elle n'est pas malade, mais elle me fuit, elle reste des heures sans me parler. Tout cela est très pénible.

LE CURE — Du moment que tu ne crains pas pour sa santé....

LE DOCTEUR — Mieux vaudrait qu'elle

fut malade de corps. Ils m'ont pris mon père et mon fils; ils les ont pris morts: c'est bon. Je les donne à ma race et à mon pays. Il me reste encore une fille, et, celle-là, j'ai peur qu'ils me la prennent vivante. (*Silence*). C'est vrai, tu ne sais pas, toi, c'est la seule chose que je t'aie cachée ! Ça me faisait horreur, surtout maintenant que le sang a recommencé de couler. Figure-toi ça, moi Ribaud, moi Français, avoir des petits-fils anglais !... Ma fille aime....

LE CURE — Le capitaine Smith.

LE DOCTEUR — Tu le savais ?

LE CURE — Je le savais.

LE DOCTEUR — Et tu ne m'en as point parlé ?

LE CURE — Non. M'en as-tu parlé, toi ?

LE DOCTEUR — Moi, j'étais son père, et je n'osais.

LE CURE. — Ne suis-je pas son père aussi ?

LE DOCTEUR — Ah ! j'ai vingt fois essayé de me leurrer, depuis trois mois que j'ai soupçonné cet amour; tiens, le jour où Madeleine eut ses dix-huit ans, je me disais, c'est impossible, Dieu ne le permettra pas ; et Dieu l'a permis. Je songeais à quelque passionnette, qu'emporte le vent. Mais à son attitude, je comprends que c'est vraiment de l'amour.

LE CURE — Oui, elle est de la race de celles qui n'aiment qu'une fois.

LE DOCTEUR — Ecoute, Michaudin, je vais te dire quelque chose d'affreux. Je vais te le dire comme en confession, et tu seras obligé de me pardonner. Il me vient parfois des idées de crime pour arracher du cœur de ma fille jusqu'à son nom. Sais-tu ce que je faisais quand tu es entré ? Je regardais mes poisons, je les mesurais de l'oeil. Il en faudrait si peu, si peu, et ce serait si facile !

LE CURE — (*violemment*) Es-tu fou, Ri-
baud ! Réveille-toi !

LE DOCTEUR — En effet, je suis fou.

LE CURE — Voyons, mon ami, bannis ces
pensées criminelles ! Je ne crains pas que tu les
mettes à exécution, mais c'est déjà trop de conce-
voir. . . .

LE DOCTEUR — Pardonne-moi, Michau-
din, Je te l'ai dit, c'est affreux !

LE CURE — Tu as plus besoin de pitié que
de pardon. Quand je vois une conscience si droite
envahie par de telles pensées, je ne lui pardonne
pas, je la plains.

LE DOCTEUR — Qui donc est plus à plain-
dre que moi ?

LE CURE — Plus ? Madeleine. Autant ? Je
le sais bien, c'est moi.

LE DOCTEUR — Peut-elle même penser à
cet homme, à l'heure où se moulent les balles, où
le sang de nos compatriotes menace d'arroser la
terre natale ? Ce n'est pas une Canadienne, ce
n'est pas une Française.

LE CURE — C'est donc vrai ? L'heure a son-
né ?

LE DOCTEUR — Je reçois un mot de Mar-
chessault. Les patriotes sont prévenus ; ils se ré-
uniront chez moi dans le cours de l'après-midi, et
nous arrêterons de concert les dispositions à pren-
dre. Je n'ai pas besoin de te recommander le se-
cret.

LE CURE — Evidemment.

LE DOCTEUR — (*ôtant son tablier*) Je
sors. Mes dernières visites peut-être ; mais il ne
faut pas que mes clients pâtissent de tout cela.
J'ai des médicaments à porter chez notre ami
Louison. Un des petits est malade.

LE CURE — Lequel ?

LE DOCTEUR — L'avant-dernier, celui de quatre ans.

LE CURE — Je t'accompagne, Ribaud.

LE DOCTEUR — Merci, mon vieil ami.

LE CURE — Couvre-toi bien, tu sais. Le vingt-quatre novembre, la canicule est loin.

(Le docteur se jette une houppelande sur les épaules, et prend des flacons.)

LE DOCTEUR — *(appelant)* François !

FRANCOIS — *(paraissant)* Monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR — Si les personnes que tu sais arrivent avant mon retour, tu les feras entrer ici.

FRANCOIS — Oui, monsieur le docteur. *(Le Docteur et le Curé sortant)* Srait-ce pour demain ?

SCENE II

FRANCOIS.—*(seul)*. Je vais toujours, ce soir mettre mon fusil en état, et fondre quatre ou cinq douzaines de balles. On ne sait pas ce qui peut arriver. Le docteur a-t-il préparé les siennes ? *(Il regarde dans une boîte)* Oui, sa provision est faite. J'ai dans l'idée que c'est pour demain. Tant mieux. A mon âge, n'avoir jamais vu de bataille ! Je me sens envieux de descendre quelques habits rouges. Pauvre Gabriel ! S'il était là

(La voix de Pitre éclate au dehors, suraiguë et lamentable)

Ces p'tits Canayens, pas plus gros qu'ça,
Parce que leur Papineau les embête,
S'méilent de parler d'liberté déjà,
Cré tas d'fous avez-vous perdu la tête !
Vous devez bien savoir pourtant,
Que rien d'un coup d'canon, bernique,
Vous auriez peur, c'est effrayant,
D'vant l's Anglais qui vous fr'aient la nique.

Ah ! by goch Papineau !

Ah ! Papineau d'gogo.

FRANCOIS. — (*pendant que Pitre chante*)
Encore cet animal de Pitre, le chien hurleur ! On l'entend chaque fois qu'il doit arriver malheur à la famille ! Il paraît, m'a dit Josette Larose, qu'il chantait, à la Huronne, le soir où monsieur Gabriel....

(*La voix de Pitre, plus proche*)

Quand on pense qu'on en voit, songent-ils

Ces excités qui s'appellent patriotes,

Pas d'chiens seulement sur leurs fusils,

Aussi bien de s'battre à coups d'bottes

Qui veulent tuer les Anglais ?

Ils en ont, eux, des carabines,

Avec des baïonnett's après,

S'ils leur flanquaient ça dans l's échine !

Ah ! by goch Papineau !

Ah ! Papineau d'gogo !

FRANCOIS --- (*ouvrant la porte*) Caribou de malheur, tais-toi !

PITRE LAJOIE — (*au dehors*) Hi ! hi ! le vieux François au docteur Ribaud !

FRANCOIS — Tâche de t'éloigner des maisons honnêtes ! Va chanter ces chansons chez ceux qui les paient !

PITRE. — (*au dehors*) Hou ! hou ! hou !

SCENE III.

MADELEINE — FRANCOIS — PITRE.

MADELEINE — (*entrant à gauche*) Qu'y a-t-il, François ? Pourquoi ce bruit ?

FRANCOIS — C'est Pitre Lajoie, Mademoiselle, Pitre Lajoie qui chante des horreurs. Je lui dis de se taire, crainte qu'il vous dérange

MADELEINE — C'est pour cela que tu cries plus fort que lui ?

— FRANCOIS — Faites excuse, Mademoiselle !

PITRE — (*dehors*) Hou ! hou !

FRANCOIS — Allons, va-t'en, démon ! - - Sous votre respect, Mademoiselle.

MADELEINE — Non, Pitre, viens ici, viens.

PITRE — (*entrant*) Ah ! il fait bon chez vous, mademoiselle Ribaud !

MADELEINE — Qu'est-ce que c'est que cette chanson où tu parles des Anglais ?

PITRE — Une chanson que je chantais au fort tout à l'heure, mam'zelle Ribaud. Hi ! hi ! J'vas vous dire la fin, si vous voulez

FRANCOIS — Mademoiselle, permettez-moi de le jeter dehors.

PITRE — Vous, vous êtes un brutal. C'est pas à vous que je veux dire ma chanson, c'est à Mam'zelle Ribaud. Elle l'aimera bien, elle, mam'zelle Ribaud.

FRANCOIS. — Pitre Lajoie, Pitre Lajoie, tu veux donc te faire tuer ?

PITRE. — M'sieur Gabriel aussi, voulait me tuer, et ça n'est pas moi qui suis mort.

FRANCOIS — Ah ! sacrédié ! - - Sous votre respect, mademoiselle.

MADELEINE — Calme-toi, mon François. Laisse ce pauvre garçon. Eloigne-toi un instant, il ne me fera pas de mal et je veux causer avec lui. Tu l'effraies, il ne me répondrait pas. Va, mon bon François, va, mon vieil ami, fais comme autrefois ce que te demande ta petite Madeleine.

FRANCOIS — C'est bon. J'obéis. Mais vous feriez mieux de me laisser faire. Enfin, si vous avez besoin que je le flanque à la porte, vous n'avez qu'à dire : François ! et j'arrive.

(*Il sort par la gauche*)

SCÈNE IV.

MADELEINE — PITRE

MADELEINE — Pourquoi dis-tu que ta chanson doit me faire plaisir ?

PITRE — Hi ! hi ! vous savez ben, mam'zelle ?

MADELEINE — Mais non ! Dis-le moi, Pitre.

PITRE — A cause du capitaine Smith, vous savez ben, qu'est Anglais.

MADELEINE — Mais ils sont bons, les Anglais.

PITRE. — Cui, mais les patriotes les détestent.

MADELEINE — L'aimes-tu, toi, le capitaine Smith ?

PITRE — Hi ! hi pas autant que vous toujours, mam'zelle Ribaud ! Hi ! hi !

MADELEINE. — Tu crois ? Qui est-ce qui dit cela ?

PITRE. — Tout le monde. Il vous aime ben aussi, allez, à ce qu'il paraît.

MADELEINE — C'est à lui que tu as chanté ta chanson ?

PITRE — Ah ! non, pas de danger qu'il laisse dire quelque chose contre les Canayens, l'capitaine.

MADELEINE — Tu vas souvent au fort, Pitre ?

PITRE. — Oui, oui, oui, j'y travaille.

MADELEINE — A quoi travailles-tu ?

PITRE — Je chante mes chansons aux soldats. Et puis, je balaie, je frotte les baïonnettes, les sabres, les fusils. Il faut qu'ils soient luisants ces jours-ci les fusils ! Ca ne sera pas drôle pour les patriotes, comme dit ma chanson.

MADELEINE — Pourquoi, pas drôle ?

PITRE — Savez pas, mam'zelle ? Mais ils

vont se battre! Si vous voyiez ça, de la poudre... des balles...

MARIE — Mon Dieu !

PITRE — Votre capitaine va leur en faire danser un rigodon, aux patriotes, avec leurs "fusils pas d'chien". C'est-i-bête, hein ! ces gens-là ?

MARIE — Tais-toi.... assez....

PITRE — Ah ! ça s'ra bien fait. C'est dit dans ma chanson. J'vas vous chanter le couplet, si vous voulez bien me permettre ?

MARIE — Non, va-t-en, Pitre, je t'en supplie ! va-t-en !

PITRE — Je m'en vas ! Mais vous l'entendrez tout de même. (*Il sort. Sa voix éclate au dehors*).

Ah ! s'ils continuent à crier trop fort
Il pourrait arriver qu'ça ne s'rait pas drôle
J'm'en suis aperçu, les soldats du fort
Sont décidés à leur fair'changer d'rôle.

MARIE — (*se bouchant les oreilles*)
Mon Dieu ! mon Dieu !

PITRE — (*d'une voix perçante*)
Hein ! ça s'rait-il ben fait pour eux
De s'fair' fricasser par douzaine,
A moins qu'ils n'soient assez peureux
Pour demander : Pardon, capitaine !

Ah ! by goch Papineau,

Ah ! gogo d'Papineau !

(*Madeleine pleure, la tête dans ses mains*)

SCENE V.

MARIE sanglote — FRANCOIS entre
...doucement.

FRANCOIS — Mademoiselle !....(*elle ne bouge pas*) Vous pleurez, Mademoiselle ?

MARIE — Ah ! c'est toi, François ?

FRANCOIS — Vous pleurez, Madeleine ?

Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que je puis l'apprendre ?

MADELEINE — Non, François, tu ne peux pas l'apprendre. Tu le sais.

FRANÇOIS — C'est vrai ! Je le sais. Je vous avais bien dit de ne pas écouter ce fou.

MADELEINE — C'est affreux n'est-ce pas ? Est-ce que je me doutais ? Oh comme vous devez tous me haïr. . . . Mais tu pleures toi aussi, mon François ?

FRANÇOIS — Te haïr, Madeleine ! Est-ce que c'est possible ?

MADELEINE — Je comprends, maintenant, le regard froid et triste de mon père ! J'aimais celui qui pouvait le tuer. Que c'est donc épouvantable, la guerre ! Se battre ! . . . Et moi qui m'imaginai que c'est gai le métier de soldat ! Il les connaissait lui, lui, Percival, les jours lugubres qui pouvaient venir, les jours de combat où il remettrait au fourreau son épée teinte peut-être de sang français. . . . Se battre ? tuer des pères. . . . des fils. . . . Se battre !

FRANÇOIS — Mais tu rêves, Madeleine !

MADELEINE — Je ne rêve pas, mon pauvre François ! Pitre me l'a dit. Ils vont se battre, les soldats anglais contre les patriotes.

FRANÇOIS — Allons donc !

MADELEINE — Tout est prêt au fort. Peux-tu bien t'imaginer mon supplice ? Mon père d'un côté, Percival de l'autre. . . . Car c'est un "patriote", mon père ?

FRANÇOIS — Votre père ? Ah ! je . . . (*il va dire : "je crois bien", mais s'arrête*) Mais non, Madeleine !

MADELEINE — Vrai ? ce n'est pas un "patriote" ?

FRANÇOIS — Qu'entends-tu par un patriote, Madeleine ? Oh ! si tu veux dire celui qui

aime sa patrie pardessus tout et veille, couché en travers de son seuil ; si tu veux dire celui qui exige sa race fière, son pays grand et libre ; celui qui garde l'honneur du drapeau, ou se rue pour en venger de son sang les injures ; si tu veux dire celui qui serre en sa poitrine l'espoir et le serment qu'il ne cessera jamais d'être beau de porter ce nom "d'homme"... oh, alors....

MADELEINE — Est-ce que mon père n'est pas tout cela, François ?

FRANÇOIS — Certes oui, il est tout cela ! moi aussi, je suis tout ça ! Mais ce n'est pas ces patriotes-là que tu veux dire, Madeleine, n'est-ce pas ?

MADELEINE — Non.... oui.... je ne sais pas ! Est-ce que les autres "patriotes", les patriotes de Papineau, les patriotes qui vont se battre, les patriotes qui vont se faire tuer, "pas d'chiens sur leurs fusils", comme dit Pitre, n'aiment pas aussi leur pays et ne veulent pas aussi défendre leur race et leur drapeau ?

FRANÇOIS — Ah ! sapristi, oui, Madeleine, je crois bien. C'est-à-dire.... ils veulent.... ils pensent que.... Enfin, ce n'est pas la même chose, tu comprends ? C'est ceux-là qui vont se battre contre les Anglais.

(Madeleine reste un moment silencieuse)

MADELEINE. — Alors, c'est moi qui ne suis point patriote, en aimant celui qui va combattre les miens ? (*François se tait*). Tu ne réponds pas, mon François ? Ah ! je comprends tout maintenant. Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous mis cet amour au coeur. Non François, Percival n'est pas un bourreau. Il ne peut pas commander : "Feu !" contre mon père. Il ne se battra point, je ne veux pas ! J'irai le trouver, et je le lui demanderai.... Oh ! d'une manière si suppliante, qu'il ne pourra pas me repousser.

FRANCOIS. — Madeleine, Madeleine, ne fais pas cela ! Je te le défends ! — mes cheveux blancs me permettent de parler ainsi — Je te le défends, au nom de ta race qui est aussi la mienne, au nom de ton père, au nom de Gabriel, dont tu déshonorerais le souvenir. C'est l'honneur aussi qui te le défend.

MADELEINE. — L'honneur ? mais, tu veux donc que j'aime mon ennemi ?

FRANCOIS. — S'il faut que tu l'aimes, aime-le brave, aime-le loyal, et n'abuse pas de son amour pour lui faire commettre une félonie. Crois-moi, ce serait un malheur qui écraserait bientôt vos consciences, la sienne, parce qu'il aurait manqué à son devoir de soldat, la tienne, parce qu'il est dur de porter le nom d'un traître !

MADELEINE. — Ah ! comme je t'aime, toi aussi, mon François ! Mais qui me donnera des forces dans cette épreuve ? Tu as raison. Je vais prier. (*Elle sort*).

SCENE VI.

FRANCOIS — MARCHESSAULT — VIGER —
JACQUES LAMBERT.

FRANCOIS. — Le malheur est sur la maison ! Heureusement Madeleine va chez le bon Dieu. (*On frappe*) Ce doit être un des patriotes. (*Il va ouvrir*).

VIGER. — Le docteur est là ?

FRANCOIS. — Il va rentrer, Monsieur Viger. Si vous voulez vous chauffer en attendant.

VIGER. — (*faisant signe à ses compagnons*) Venez Marchessault, viens Jacques !

FRANCOIS. — Voulez-vous attendre un moment ici, messieurs, dans le laboratoire ? Le docteur n'est pas loin. Vous êtes seuls ?

MARCHESSAULT. — (*botté et crotté*) Franchère et Leduc sont avertis ; ils vont nous re-

joindre, je pense. Nous devons d'abord nous retrouver à la Huronne, mais on risque de s'y faire cueillir par une patrouille du fort Chambly.

FRANCOIS. — (*se retirant*) Vous êtes chez vous, messieurs.

MARCHESSAULT. — (*s'asseyant*) Bien, merci (*Il se chauffe au poêle. Viger ôte son manteau*).

VIGER. — Vous avez ces précieuses dépêches ?

MARCHESSAULT. — Les dépêches du colonel Gore au colonel Wetterall ? Les voici.

VIGER. — C'est un bonheur de les posséder !

MARCHESSAULT. — J'espère qu'elles nous vaudront la victoire.

FRANCOIS.—(*rentrant*) Voici M. Franchère et M. Leduc. Il ne manque plus que le docteur.

VIGER. — Il ne tardera plus guère, maintenant, je pense.

FRANCOIS. — Je vous laisse, messieurs. (*Il sort*).

FRANCHÈRE — Nous avons reçu votre billet : "Rendez-vous chez Ribaud à deux heures", et nous voici. Qu'y a-t-il ?

MARCHESSAULT — Tous les patriotes sont avertis, c'est-à-dire les chefs : Marchand, Drolet, Lacoste, Durocher, Authier, et nous quatre.

LEDUC. — Vous les avez vus ?

MARCHESSAULT — Pas tous. Mais en passant, à la course de mon cheval, je leur ai laissé des cartes comme à vous autres : "Tenez-vous prêts". Je n'avais pas le temps d'en dire plus long, vous comprenez.

LEDUC — Et vous repartez ?

MARCHESSAULT — Cette nuit. A moins que vous n'ayez des renseignements certains sur la mise en route des habits rouges.

VIGER.—Il y aura une forte besogne à faire.

MARCHESSAULT. — Je sais.

LAMBERT — Combien de ponts ?

MARCHESSAULT — Neuf. Je les ai comptés. Si j'apprends que l'ennemi se met en route demain, je les fais tous démolir cette nuit. Avec un peu de courage, ce sera bien le diable si nous ne leur cassons pas le nez, à Wetterall et à sa bande.

VIGER. — Et vous disiez, Marchessault, que la correspondance que vous teniez à la main a été saisie sur le capitaine Weir ?

MARCHESSAULT — Certainement. C'est moi-même qui la lui ai enlevée. Je l'ai montré à Desrivières: "Ca regarde le colonel Wetterall," m'a-t-il dit. "Ventre à terre à Chambly ; cours avertir les patriotes, le long du Richelieu. Tu as un bon cheval ? — Dans trois heures tu peux atteindre Viger, Jacques Lambert, Leduc, Franchère, le docteur Ribaud...." Mais où est-il, le docteur Ribaud ? Il devrait être ici.

LE DOCTEUR — (*entrant*) Et il y est, messieurs. Bonsoir, Leduc, bonsoir, Franchère ; bonsoir, messieurs.

Tous — Bonsoir, docteur. (*On se serre la main*)

MARCHESSAULT — Voici l'instant de bien ajuster la mire de nos fusils, docteur.

LE DOCTEUR — Je le sais.

MARCHESSAULT — Il faudra se battre.

LE DOCTEUR — Je le sais.

MARCHESSAULT. — Vos soldats anglais du fort se préparent depuis huit jours, et demain.... le capitaine Smith....

LE DOCTEUR — Je le sais.

MARCHESSAULT. — Comment le savez-vous ?

LE DOCTEUR — La nuit, d'habitude, on dort. Moi, je veille. La nuit, on entend un son, un

chant, le moindre bruit à deux milles de distance. Pendant ce temps-là, il y en a qui ont les oreilles enfoncées dans leurs oreillers. Mais moi je cours aux malades, à Beloeil, à la Pointe, à Saint-Hilaire, à Boucherville et j'écoute. Affaire de métier.

VIGER — Affaire de patriote aussi.

MARCHESSAULT — En effet. Mais vous ne savez pas que j'arrive de Saint-Denis, que nous tenons bloqué le colonel Gore. J'ai sa correspondance entre les mains. La voici.

LE DOCTEUR — Vraiment ?

MARCHESSAULT — Nous nous sommes battus comme des diables. Les habits rouges ont reculé. On les tire comme à la cible. Notre étoffe du pays, impossible de la distinguer d'une clôture, d'un mur, d'un tronc d'arbre. Il faut maintenant des tirailleurs le long des chemins, au coin des bois, derrière les haies. Une fois les ponts coupés, mettez-vous quatre ou cinq dans chaque ravin, avec de bons fusils, pour guetter les ennemis et tuer leurs chevaux sous eux, ou bien eux sur leurs chevaux.

LAMBERT. — Avec de bons fusils, cinq hommes, c'est trop. Il faut être cent, ou il faut être deux. L'un charge, l'autre tire. Tu connais ça, Viger ?

VIGER. — A Longueuil, l'autre jour, à deux, nous prenions les chevaux, nous prenions la voiture, nous prenions les armes, nous prenions tout. Mais Sicotte était incapable de courir, Malo ne voyait pas clair, Bédard s'était donné une entorse, pas moyen de les laisser derrière, Leduc et moi, et au lieu de nous aider, ils nous ont nui.

MARCHESSAULT. — C'est bien. Mettez-vous deux. Il y a neuf ponts. Comptons les bois maintenant. Le bois de la Pointe, celui du domaine de Saint-Hilaire, du Brûlé, de la côte Saint-Charles, vis-à-vis l'île aux Cerfs. Mettez-

vous là, Viger. Seul, à plat ventre, vous tenez le détachement pendant une heure, et vous démontez qui vous voulez.

VIGER. — Je ne connais pas assez la côte. Et puis, nous avons mieux que ça. Hein Leduc ?

LEDUC. — C'est comme du dis.

LE DOCTEUR. — Ne vous occupez pas de la Côte Saint-Charles, j'y serai.

MARCHESSAULT — Nous disions donc : Neuf ponts, quatre bois. Neuf et quatre, treize. Treize fois deux, vingt-six. Il faut vingt-six hommes.

LEDUC — Nous les avons.

MARCHESSAULT — Bien armés ?

LE DOCTEUR — Bien armés.

MARCHESSAULT — Cette nuit ?

FRANCHÈRE — Cette nuit même.

(*Air de "Claire Fontaine"*)

(*La voix de Pitre, au dehors*)

Quand tout's les baïonnettes

R'luiront demain matin,

Le capitaine Smith en tête,

Son grand sable à la main,

Lui y a longtemps que je t'aime,

Jamais je ne t'oublierai.

LE DOCTEUR — Pitre Lajoie.

MARCHESSAULT — Qu'est-ce que c'est ?

LE DOCTEUR. — Un toqué, mais qui sait tout ce qui se passe au fort.

LAMBERT — C'est bien : "*Demain matin*", qu'il a gueulé, cet animal-là !

LE DOCTEUR ET VIGER — Oui.

VIGER — Docteur, pour la Côte Saint-Charles, vous y serez ?

LE DOCTEUR — J'y serai.

MARCHESSAULT — Ainsi c'est entendu. Vingt-six hommes, vingt-six fusils, de la poudre,

des balles plein vos poches, de la chance. Du courage, je n'en parle pas. Allons, bonsoir messieurs et Vive la Liberté !

TOUS. — Vive la liberté ! (*Ils sortent*).

SCENE VII.

BAPTISTE — (*entrant en tapinois*) Tous partis ? Personne ? (*appelant*) Docteur ?.... Docteur ?..... Diable, j'aurais pourtant bien voulu savoir..... (*appelant de nouveau*) Docteur ?

LE CURE — (*entrant à son tour par la même porte*) Que fais-tu, seul ici ? Le docteur n'y est-il pas ?

BAPTISTE. — J'arrive en retard.... C'est à cause de Josette aussi.... Il faut toujours que je me cache d'elle ces jours-ci, tant elle s'alarme à propos de rien.... Mais je ne vivais plus.... Je ne vivais plus....

LE CURE — Il me tardait aussi, mon Baptiste, de venir m'informer....

BAPTISTE — Ah ! les nouvelles sont bonnes, Monsieur le Curé.

LE CURE. — Quoi donc, mon garçon ?

BAPTISTE — Les patriotes ont battu le colonel Gore à Saint-Denis. Les habits rouges furent devant nos vestes brunes.

LE CURE — Tant mieux, Baptiste, tant mieux ! Pourvu que cela continue.

BAPTISTE — Ca continuera, Monsieur le Curé. Tout le pays est en mouvement. Demain, j'ai bonne envie d'aller me tapir au pont du domaine. Y passera peut-être du gibier.

LE CURE — Que de misères, mon Dieu !

BAPTISTE — Oui, à cause des femmes et des p'tits, si les hommes sont tués. Mais, ma fine, Monsieur le Curé, le pays d'abord, n'est-ce-pas ?

LE CURE — Oui Baptiste, le pays d'abord.

BAPTISTE — Et puis, si je viens à marquer, Josette et les p'tiots ne rogeront point la part de vos pauvres. J'suis dans l'miton, ni misèreux, ni riche. Et Josette aura du bien, à cause de l'auberge. Si on délivre le pays, m'sieur l'curé, vos paroissiens feront rebâtir l'église.

LE CURE — (*souriant*) Merci Baptiste. Mais que veux-tu ? Mon église et moi, nous vieillissons ensemble. Vois-tu, les éraillures de ma soutane vont avec les fissures de son toit, et je suis mieux dans ma vieille église pour prier.

BAPTISTE — Priez-y pour nous, Monsieur le Curé, pour nous et pour la patrie.

LE CURE. — Tous les jours, Baptiste.

BAPTISTE. — Au revoir, Monsieur le Curé. Au revoir, et peut-être adieu !

LE CURE — Non, non, aurevoir, mon ami. (*Baptiste sort*) Pauvres braves gens ! Puisse votre dévouement ne pas être inutile et votre sang nous gagner la liberté. (*Madeleine entrant*) D'où viens-tu, ma fille ?... Partie depuis longtemps ?

MADELEINE — (*douloureusement*) Je ne sais pas, Monsieur le Curé

LE CURE — Tu as du chagrin ? Dis à ton vieux curé, à ton vieil ami, ce qui cause ta tristesse.

MADELEINE. — Je viens de l'église demander à Dieu un miracle.

LE CURE. — Un miracle, Madeleine !

MADELEINE. — Est-ce qu'il ne s'en fait pas ?

LE CURE. — Mon Dieu ... oui. .. oui ... quelquefois. Encore faut-il que ceux qui les demandent soient de grands saints.

MADELEINE. — Et je ne suis pas une grande sainte, n'est-ce pas ?

LE CURE. — Je ne dis pas non, Madeleine, mais enfin, ne compte pas trop sur ton miracle.

MADELEINE. — Que je suis contente ! J'aurais presque peur de l'obtenir maintenant.

LE CURE — Mais quel est donc ce miracle qu'on demande, et qu'on est heureux ensuite de ne pas obtenir ? Je me doute bien de quelque chose. Les jeunes filles ne demandent ainsi des miracles que quand elles aiment. N'aimes-tu pas un peu, Madeleine, n'aimes-tu pas un peu ?

MADELEINE — Si, j'aime ? non seulement un peu, mais beaucoup, mais trop, et c'est cet amour que je voulais m'arracher du coeur et que je suis allée demander à Dieu de briser au moyen d'un miracle.

LE CURE. — Et tu crois qu'il faille un miracle pour cela, mon enfant ?

MADELEINE — Il en faut un.

LE CURE — Et d'abord, pourquoi veux-tu le briser, cet amour ? Est-il donc indigne de toi ?

MADELEINE — Ah ! monsieur le Curé, c'est déjà un miracle que je vous rencontre ici, seul. Vous allez me tracer ma route. Je me sens si faible, si perdue, si bouleversée !

LE CURE — Qui aimes-tu donc, Madeleine ?

MADELEINE — (*simplement*) J'aime le capitaine Percival Smith, monsieur. (*Silence*) Le connaissez-vous ?

LE CURE — Je l'ai déjà rencontré, il y a deux ans.

MADELEINE — C'est mal de l'aimer, n'est-ce pas ? Je sens qu'avec votre coeur de patriote et de Français, vous allez me condamner, vous aussi.

LE CURE — Te condamner ? Peut-être. Mais auparavant, écoute-moi bien. Tu veux que je te trace la route à suivre, quelle qu'elle soit, la suivras-tu ?

MADELEINE. — Grand Dieu ! La suivre ?

la suivre si elle devait me séparer à jamais de lui ?... En aurais-je la force ?

LE CURE — Tu en auras la force, Madeleine, si tu es bonne.

MADELEINE — C'est bien. Je vous le promets. C'est que je m'étais tracé un plan bien différent. Je voulais aller trouver Percival, au fort, lui demander au nom de notre mutuel amour de ne pas conduire ses soldats, demain, contre mes compatriotes. Car ils vont se battre, monsieur le Curé !

LE CURE Oui, Madeleine, je le sais.

MADELEINE — Mais François, - au nom de l'orgueil national, au nom de l'orgueil de mon père, - me l'a défendu, et c'est pourquoi je suis allée demander à Dieu de briser par un miracle cet amour. Mais, mon bon curé, quand j'ai voulu ouvrir la bouche, je ne me suis plus senti la force de dire une parole.

LE CURE Tu es une noble jeune fille, Madeleine. Mais il ne faut pas que ton cœur s'abuse sur les sentiments de ton père. Son orgueil, distu ? T'a-t-il jamais rien reproché ?

MADELEINE — Non, jamais. Aujourd'hui seulement, je me représente tout ce qu'il y avait de reproches muets sur sa figure.

LE CURE — Ah ! ces reproches muets, - si tendres et si doux que c'étaient encore des caresses - ces reproches muets si longtemps refoulés au fond du cœur... Sois forte, ma fille, je vais t'en apprendre la véritable raison.

MADELEINE — Vous me faites trembler.

LE CURE — Je dois te convaincre que ton père ne te sacrifie pas à un excès d'orgueil ni à une vaine antipathie de race. Tu sais, n'est-ce pas, que son père à lui, ton grand-père à toi, est mort en défendant son pays contre les Anglais. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que ton frère, ce

Gabriel que tu admirais tant, est mort, non pas dans un accident de chasse, mais sous une balle anglaise, dans un duel contre un des officiers du capitaine Smith. Juge maintenant, si tu l'oses, l'orgueil de ton père.

MADÉLEINE. — Gabriel tué.... Ah ! mon pauvre curé, si vous saviez combien je suis malheureuse !

LE CURE — Jamais je ne t'aurais appris ces choses. Mais ma chère enfant, c'était mon devoir. Il vaut peut-être mieux que tu souffres. La souffrance aussi grandit l'amour.

MADÉLEINE — Grandir mon amour ? Mais c'est le briser, l'anéantir, qu'il faut. Mais quand je m'y essaie, mes lèvres se nouent sur un seul nom, et je me sens vaincue, impuissante ! Ah ! si vous compreniez, mon bon curé, ce que c'est que d'aimer !

LE CURE — Je comprends, va , Madeleine. N'as-tu jamais songé que j'ai été jeune comme toi, que je n'ai pas toujours porté cette soutane de deuil ! Mes cheveux n'ont pas toujours été blancs. J'ai eu vingt ans. Ah ! oui, je comprends bien.

MADÉLEINE — Mais alors, si vous comprenez, comment pourrai-je briser mon amour ?

LE CURE. — Tu ne le briseras pas, Madeleine.

MADÉLEINE — Que me dites-vous ?

LE CURE — Ça ne se brise pas, mon enfant.

MADÉLEINE — Alors que faire ?

LE CURE — Tu m'as promis de suivre la route que je te tracerais quelle qu'elle fût ? Eh bien, Percival est bon, il est généreux, il n'a jamais rien fait contre ta race et ta famille qui ne lui ait été commandé par son devoir de soldat, il t'aime autant que tu l'aimes....

MADELEINE. — Mais, mon père ?.... Gabriel ?....

LE CURE — Qu'importe ! Aime-le !....
(pointant en haut) Il y a là quelqu'un à qui il faut toujours obéir.

RIDEAU.

MADELAINE

ACTE IV

LE FORT CHAMBLY.

Au fond la poterne du fort ; à droite, le corps de garde. A gauche, le talus d'un bastion vient jusqu'au premier plan. Sur le bastion, entre des fascines, un canon allonge son cou noir vers la campagne. Près du canon, un banc.

24 novembre, 1837. 3 heures 1/2

La sentinelle, l'arme au bras, arpente en cadence son domaine et on la voit passer et repasser, par la poterne. (Percival va s'asseoir sur le banc).

SCENE I.

ARCHIE LOVELL — Tu me fais peine vraiment.... Allons, remonte-toi....

PERCIVAL — Comprends donc !.... Trois mois sans lui parler, mon cher Lovell !

ARCHIE LOVELL — Tu l'as aperçue, cependant ?

PERCIVAL — Quelquefois, au hasard d'une marche, je devine sur la terrasse sa fine silhouette, j'incline mon sabre devant elle, et déjà nous sommes loin l'un de l'autre.

ARCHIE LOVELL — Pauvre ami !

PERCIVAL — J'ai peur parfois qu'elle se prenne à me haïr et que je lui paraisse, comme à son père, le tyran de sa race ; car il est l'un des chefs des "patriotes", le docteur, et je devrai peut-être demain commander le feu contre ses compatriotes !

ARCHIE LOVELL — Vous croyez que le docteur Ribaud ?....

PERCIVAL — Je suis sûr que nous le rencontrerons au premier rang. A la façon dont il nous regarde manoeuvrer, le docteur Ribaud ne pardonnera jamais !

ARCHIE LOVELL — Tout cela, mon cher, ne comptera point aux yeux de votre Madeleine, si elle vous aime vraiment d'amour. Il n'y aura pas d'obstacle plus fort que lui.

PERCIVAL — Il me reste une ressource. La mort ne m'effraie pas, mais la victoire. Je me ferai casser la tête au premier combat.

ARCHIE LOVELL. — Excellent expédient, c'est nouveau et ingénieux. Voilà une solution élégante, comme nous disions à l'école militaire. Mais, Percival, le premier imbécile venu peut se faire tuer. Et encore, car il y a des gens dont les balles ne veulent point, et d'autres qu'elles estropient. A Châteauguay, où j'avais l'honneur de commander une compagnie de voltigeurs, je me suis fait sottement fracasser le bras gauche par un biscaien ! Eh bien, croyez-vous que je n'aurais pas préféré m'en aller tout entier en une fois que de rester dépareillé comme un vieux meuble hors d'usage ? Vous voyez bien qu'on ne se fait pas tuer comme on veut !

PERCIVAL — Nous en reparlerons après la bataille, si j'en reviens. Elle comprendra que je me suis immolé à mon amour. Vous le lui direz, n'est-ce pas ? *(Il sort)*

ARCHIE LOVELL — Quel entêté ! Pauvre Percival ! Comment le tirer de cette situation ? Si je trouvais un moyen ?....

LA SENTINELLE — Halte-là ! On ne passe pas, ma petite ! (*Madeleine paraît*)

SCENE II.

ARCHIE LOVELL — MADELEINE.

MADELEINE. — (*timidement*) Je désire parler à Monsieur le capitaine Smith, monsieur le soldat.

ARCHIE LOVELL. — (*intervenant*) Elle ! (*à Madeleine*) Il vient justement de me quitter, mademoiselle, et si vous voulez attendre un instant, je vais le faire prévenir.....

MADELEINE. — Merci, monsieur.... Vous êtes le capitaine Lowell, je suis sûre ?

ARCHIE LOVELL. — Oui, Mademoiselle. (*à la sentinelle*) Priez le capitaine Smith de venir. Vous direz au capitaine que c'est moi qui le demande. J'attends ici. (*Archie Lovell conduit Madeleine au banc et la fait assoir*). Daignez vous reposer un instant, mademoiselle. Mon ami le capitaine Smith ne tardera point.

MADELEINE. — Merci, monsieur.

ARCHIE LOVELL. — (*à part*) Pauvre petite ! Elle me plaît cette petite Juliette ! On ne lui tuera pas son Roméo demain, ou on me tuera aussi. (*Apercevant Percival*) Voici celui que vous attendez, mademoiselle.

PERCIVAL. — (*entrant*) Vous m'appellez, Archie ?

ARCHIE LOVELL. — Regardez !

(*Il lui montre Madeleine et sort*)

SCENE III.

MADELEINE — PERCIVAL.

PERCIVAL. — Vous, ici ? Vous, ici, mademoiselle ? Que venez-vous faire, Madeleine ?

MADELEINE. — Je ne sais plus si c'est pour vous donner un ordre ou vous demander une grâce, je ne sais plus.... Vous devez vous battre demain ?

PERCIVAL. — (*hésitant*) Pourquoi cette question, Madeleine ?

MADELEINE. — N'importe. Regardez-moi, je vous prie. Vous devez vous battre demain ?

PERCIVAL. — C'est possible ; j'en ai peur. Les Canadiens sont en révolte ouverte à Saint-Charles, et

MADELEINE. — Ecoutez-moi, Percival ! Est-ce que j'occupe assez de place dans votre coeur pour que je me permette d'exprimer un désir ?

PERCIVAL. — En doutez-vous ? Ne vous ai-je pas prouvé ma sympathie, mon dévouement, mon amour ?

MADELEINE. — (*balbutiant*) Eh bien.... si tout cela est vrai est vrai vous vous ne vous battrez pas. (*ferme*) Vous ne vous battrez pas.....

PERCIVAL. — Que dites-vous ?

MADELEINE. — Vous ne vous battrez pas, Percival ! Quand je vous ai donné mon amour, j'ignorais alors ce qu'il y avait entre vous et moi, entre votre race et la mienne. Je le sais maintenant, et j'ai demandé à Dieu le courage de vous oublier

PERCIVAL. — M'oublier, Madeleine ?

MADELEINE. — Oui. J'ai voulu vous oublier, vous arracher de ma pensée, mais j'en ai été impuissante et c'est pourquoi je viens sans honte vous dire mon amour, et vous supplier en son nom de ne point vous battre demain.

PERCIVAL. — Que me demandez-vous, Ma-

deleine ! Ne savez-vous pas que mon devoir m'empêche de vous obéir, même de vous entendre ?

MADELEINE. — Ah ! je ne viens pas vous dire de vous dérober au danger ; ce que je demande, ce que je réclame à genoux, c'est que vous ne tiriez pas l'épée contre les miens.

PERCIVAL. — Mon Dieu, que me proposez-vous ? J'en ai le vertige.

MADELEINE. — Je ne sais pas, je suis folle, j'ai la tête perdue. . . . Percival, Percival, vous ne vous battez pas.

PERCIVAL. — Vous voulez donc que je sois un lâche, un traître ? vous m'épouvantez !

MADELEINE. — Non, je vous veux franc et loyal, je vous veux brave, mais généreux aussi.

PERCIVAL. — Brave, loyal, généreux Si je puis être tout cela en vous obéissant, je vous obéirai, Madeleine.

MADELEINE. — Oh ! que je vous bénis !..

PERCIVAL. — Mais être tout cela c'est aller en avant, donner l'exemple, obéir au devoir Peut-être, après-demain, briserai-je pour vous mon épée, mais demain, c'est jour de bataille, et je Oh ! vous m'affolez

MADELEINE. — Grand Dieu ! vous n'irez pas ! vous n'irez pas ! je vous le défends. Non, vous n'irez pas ordonner le massacre des miens.

PERCIVAL. — Ah ! Madeleine, si c'est possible si je puis trouver un moyen, je le saisirai avec joie.

MADELEINE. — Vous me le promettez ?

PERCIVAL. — Je vous le promets.

MADELEINE. — Oh ! que vous êtes bon !

(Le jour baisse)

PERCIVAL. — Ecoutez-moi, Madeleine, ces instants sont décisifs. Tout en ce moment ravive en mon âme la vision où vous m'apparûtes, un

soir de fête, une ariette aux lèvres.. Il s'inspirait, ce rêve fou que vous éveillez en moi, d'un lendemain éternel et délicieux.... Veux-tu?... veux-tu qu'il existe, ce lendemain, Madeleine. (*Elle est dans ses bras*) Dis le veux-tu ?

MADELEINE. — Oui, mon cœur et ma vie t'appartiennent. Tu n'avais pas besoin de me les demander, je te les ai donnés depuis longtemps.

PERCIVAL. — Ainsi, toujours amis, quoi qu'il advienne.

MADELEINE. — Quoi qu'il advienne.

PERCIVAL. — Malgré le sang, malgré la guerre ?

MADELEINE. — Malgré tout, à toi toujours. Moi aussi, je t'aime.

(*Il pose ses lèvres sur celles de Madeleine. Roulement de tambour*).

PERCIVAL. — C'était le rêve, et voici le réveil. Adieu, Madeleine !

MADELEINE. — Adieu, Percival. Toujours amis, quoi qu'il advienne ?

PERCIVAL. — Toujours. Et que m'ordonnes-tu pour demain ?

MADELEINE. — De vivre ! Adieu. (*Elle s'enveloppe dans sa mante, et disparaît rapidement*.)

PERCIVAL. — (*longue songerie*) J'étais fou ! Concilier sa demande et mon devoir ? Impossible. Pauvre, pauvre Madeleine notre bonheur n'aura pas duré longtemps !

ARCHIE LOVELL. — (*entrant*) Eh bien ! vous vous êtes dit adieu ?

PERCIVAL. — Oui, adieu. Pour toujours sans doute.

ARCHIE LOVELL. — Encore ces idées sombres en tête ?

PERCIVAL. — Plus que jamais !

ARCHIE LOVELL. — Pourquoi ?

PERCIVAL. — Eh bien ! dans un moment de folie, ému par ses larmes et ses supplications, j'ai promis de chercher quelque moyen d'épargner les siens et de ne pas tirer l'épée.

ARCHIE LOVELL. — En effet — vous êtes fou Vous ne pouvez être que soldat

PERCIVAL. — Evidemment. Impossible de concilier mon amour et mon devoir ; il faut que l'un brise l'autre. Aussi n'y a-t-il qu'une façon d'en sortir : Marcher droit à l'ennemi comme à la promenade, et

ARCHIE LOVELL. — Diable ! comme vous y allez ! Pas si vite, pas si vite ! En guerre, on doit être aveugle, sourd, et quelquefois il serait bon d'être muet par dessus le marché, comme vous voyez

PERCIVAL. — Mais que dois-je faire ?

ARCHIE LOVELL. — Allez trouver Mademoiselle Ribaud, et dites-lui que vous étiez fous tous les deux.

PERCIVAL. — D'accord. Mais ce serait la perdre pour jamais, et nous qui venons de nous fiancer.

ARCHIE LOVELL. — Que le diable vous emporte, avec vos fiançailles ! En voilà, une situation Oh ! quel orgueil j'aurais à tenir votre poste, moi Attendez donc ! Si le colonel (*après un moment de réflexion, il sort*).

PERCIVAL. — (*seul*) Ne songeons plus qu'à la guerre ! Demain, mes hommes reviendront sans moi.

UN SOLDAT. — (*entrant*) Le cahier d'ordres, mon capitaine.

PERCIVAL. — (*s'approchant d'un réverbère*) *Donnez.* (*Lisant*) "Ordre du Colonel" "La Compagnie Smith prendra la tête de la colonne en formation d'avant-garde, de façon à dé-

“boucher à cinq heures sur la côte Saint-Charles.”

(Le soldat salue et sort).

PERCIVAL. — *(seul)* Mon Dieu ! mon Dieu ! Epargne ma pauvre Madeleine, et que le sang versé retombe sur moi seul !

RIDEAU.

MADELEINE

ACTE V

Lendemain du feu de Saint-Charles.

La véranda du Docteur RIBAUD.

(Même décor qu'au deuxième acte, mais effet d'automne ou même d'hiver. On aperçoit à travers les arbres, la crête d'un mur que longe la route. Le mur est assez élevé pour qu'on ne voie pas un homme debout, assez bas pour que la pointe d'une baïonnette et le buste d'un cavalier le dépassent.)

(27 novembre, 1837. 3 heures).

SCENE PREMIERE

François sur la terrasse. Le Docteur, rentrant d'une course en costume chaud.

LE DOCTEUR. — (à demi-voix) Madeleine est là ?

FRANCOIS. — (de même) Oui, monsieur.

LE DOCTEUR. — Elle ne t'a rien dit ?

FRANCOIS. — Rien d'inquiétant. Depuis deux jours, au contraire, elle me semble plus joyeuse.

LE DOCTEUR — Elle ne soupçonne rien ?

FRANCOIS. — Il s'est battu vaillamment tout de même . . . son capitaine . . .

LE DOCTEUR — Il faut l'admettre . . . Sans cesse en tête de sa compagnie comme pour concentrer sur lui tous les coups - Ça émeut toujours le courage.

FRANCOIS — Il est tombé en brave . . .

LE DOCTEUR — Et je l'aime mieux ainsi après tout . . . Mais maintenant, il faut éloigner Madeleine. Je ne veux pas qu'elle assiste au retour des soldats. Quand elle ne verra pas Percival, le coup sera terrible.

FRANCOIS — Oui, terrible . . .

LE DOCTEUR — Je n'ai fait que venger Gabriel. Je ne regrette rien. Non, rien . . . rien (*à part*) Si Michaudin savait la chose, que dirait-il ? (*Entre Madeleine par la droite*) Oh ! ma fille ! (*Il prend un visage souriant. François sort*)

MADELEINE — Bonjour, petit père !

LE DOCTEUR — Tu as passé une bonne après-midi, mignonne ?

MADELEINE — Oui, papa. Mais vous ? N'êtes-vous pas trop fatigué ? Cette longue journée aux malades . . .

LE DOCTEUR — Non, non, ma fille ! j'y suis habitué, va . . .

MADELEINE — Du reste, vous rentrez de bonne heure. J'avais beau me répéter qu'on se battait à Saint-Charles, et que vous alliez à Boucherville, je n'ai respiré qu'à votre retour.

LE DOCTEUR — Folle ! que craignais-tu ?

MADELEINE — Je ne raisonnais pas, petit père, j'avais peur, voilà tout. Combien de maïades cet après-midi ?

LE DOCTEUR — Trois. Un surtout, bien lamentable. On a trouvé Baptiste Larose, du côté

de Saint-Hilaire, râlant, près de son fusil. Je désespère de le sauver.

MADELEINE — Pauvre Josette.... Perdre ainsi celui qu'elle aime. Horrible ! Oh ! la guerre ! Est-ce un patriote, Baptiste ?

LE DOCTEUR — Mais oui.... ils le sont tous, allons.... Veux-tu des nouvelles de Gaston ? Il est sain et sauf. Des amis le cachent.

MADELEINE — Tant mieux. Je l'aime beaucoup, mon petit cousin.

LE DOCTEUR.—Allons, rentrons à présent, Madeleine. Tu te refroidirais, fillette.

MADELEINE — Je vous suis dans un instant.

(Le docteur rentre)

SCENE II.

MADELEINE puis le CURE.

MADELEINE — *(seule)* Ils vont revenir.. Je le sais. On me l'a dit dans le village. Je veux le voir passer - Mon Percival - mon fiancé - *(écoutant)* Dès que j'entendrai les tambours.... je connais son rang et je suis sûre qu'il va lui-même me chercher des yeux....

LE CURE — *(survenant)* Eh ! bien, mignonne, à quoi rêves-tu ?

MADELEINE — Vous, Monsieur le Curé ?

LE CURE — Moi-même. On attend un bel officier écarlate et c'est une pauvre vieille soutane noire qui se présente !

MADELEINE. — Vous savez que vous êtes toujours bienvenu.

LE CURE — Parce qu'on peut me parler de lui, n'est-ce-pas ?

MADELEINE — Oh ! mon curé, vous me taquinaez.

LE CURE — Tu m'as l'air plus gaie, aujourd'hui. Que s'est-il passé ?

MADELEINE — Oh ! bien des choses : tout un monde.

LE CURE — Et quoi ? si je ne suis pas indiscret ?

MADELEINE — Indiscret ? Jamais. Vous savez bien que je vous confie tout.

LE CURE — Raconte alors....

MADELEINE — (*hésitante*) Ça me coûte, cette fois.... Nous sommes fiancés....

LE CURE. — Fiancés ?

MADELEINE — Oui ! Vous m'avez dit : "Aime-le". Alors je me suis rendue au fort Chambly.

LE CURE — Au fort ? Toute seule ?

MADELEINE — Je ne pouvais pourtant pas vous demander de m'accompagner, mon bon curé.

LE CURE — Hum ! hum ! C'est un peu.... hardi, mon enfant.

MADELEINE — Bah ! quand on est sorti des conventions, un peu plus, un peu moins.... Bref, je suis allée au Fort. J'ai tout dit à Percival, je l'ai supplié de ne point se battre.

LE CURE — Qu'est-ce qu'il a répondu, Percival ?

MADELEINE — Qu'il ferait son devoir. Mais qu'il chercherait un moyen honorable de concilier son amour et ses obligations militaires.

LE CURE — Bien, cela. Mais ça m'a l'air assez difficile....

MADELEINE. — Oh ! je suis bien certaine qu'il y est arrivé.

LE CURE. — Je l'espère, Madeleine..... Mais, en guerre, les coups qu'on ne porte pas on les reçoit....

MADELEINE — (*bouleversée*) Grand Dieu ! Il se pourrait, mon curé.... il....

LE CURE. — Je te soutiendrai, Madeleine,

mais sois courageuse jusqu'au bout, quoi qu'il arrive.

MADELEINE — N'est-ce-pas, mon bon curé, qu'ils ne l'ont pas tué ?

LE DOCTEUR — (*entrant*) Eh bien, Madeleine, j'attends toujours. Ah ! tu es avec ton curé ? Ne l'oblige pas à rester dehors par ce temps froid de novembre.

LE CURE — Soit, Rentrons.

(*Roulement lointain de tambour*)

MADELEINE — Les soldats !

LE DOCTEUR — Tu ne vas pas assister à ce défilé, je pense ?

MADELEINE — Pourquoi pas, mon père ?

LE DOCTEUR — Mais il me semble qu'une Canadienne devrait comprendre....

MADELEINE — Laissez-moi regarder.... Si vous saviez, père.....

LE CURE — Pourquoi lui refuser cette distraction ?

LE DOCTEUR — Voyons, mon enfant, viens.

MADELEINE — Je suis chaudement habillée, je n'aurai pas froid, je rentrerai tout de suite après.

LE DOCTEUR — Madeleine, je t'en prie....

MADELEINE — Tout à l'heure.

LE DOCTEUR — Songe qu'ils viennent de vaincre tes compatriotes. Songe.... Rentre, Madeleine, rentre ! Je t'en supplie. Je te l'ordonne !

(*Crescendo des tambours*)

MADELEINE — Pardonnez-moi.... je veux voir.... Je reste.

LE DOCTEUR — (*à part*) Quelle torture. Est-ce le châtement déjà ?

(*Le bruit des tambours s'est rapproché. Il éclate devant la verandah. Par dessus le petit mur, le public voit le bonnet du tambour-major, le buste des officiers à cheval, et les rangées des*

baïonnettes))

MADELEINE — Ah ! le colonel et son état-major.... les Ecossais. Ils ont l'air fatigués et tristes pour des vainqueurs. (*François entre*)

(*Nouveaux tambours, qui se mêlent en augmentant au son des premiers qui s'éloignent. Madeleine saisit la main du curé*)

MADELEINE — Le bataillon du fort. Le bataillon de Percival.... (*les tambours passent. Un capitaine et sa compagnie*). Sa compagnie ne marche pas en tête. Ce sera la suivante. (*le défilé continue. Encore un officier à cheval*) Non.. pas encore. Ah ! voici la troisième. (*Nouvel officier suivi de ses hommes*). La dernière.... Mon Dieu ! la dernière.... Percival.... (*Un lieutenant commande la quatrième compagnie. Madeleine reste un instant sans comprendre*). Percival.... (*Elle s'affaisse avec un grand cri*). Ah ! (*Les derniers soldats défilent*).

(*Tous se portent vers elle - François l'emporte dans ses bras*)

LE CURE.—(*au docteur, désespéré*) Va, toi aussi.... Tu as peur peut-être ?

LE DOCTEUR — Dieu voudrait-il à son tour me l'enlever ? (*Il sort*).

LE CURE — (*seul*) Il le mériterait presque.... Mais pour elle, il ne faut pas que dure ce cauchemar.

FRANCOIS — (*revenant*) C'est comme si elle délirait....

LE CURE — Que dit-elle ?

FRANCOIS — Elle répète sans cesse le nom de Percival Smith. Vous avez vu, elle ne cherchait que lui des yeux ?

LE CURE — Pauvre enfant....

FRANCOIS — En constatant sa place vide.... elle s'est écroulée comme une masse.

LE CURE — Quel mal vous lui avez fait !..

FRANCOIS — En effet, c'est à pleurer....
(*au docteur qui revient*) Et puis ?

LE DOCTEUR — Toujours les mêmes paroles.... Retourne la surveiller ; moi, je ne puis plus l'entendre....

LE CURE — Serait-ce grave ?

Le DOCTEUR — Qui sait ? Peut-être point pour le corps, mais pour l'âme.... Cette dernière douleur devait m'être épargnée. Dieu n'est pas juste.

LE CURE — Tu parles de tes souffrances. Pense aux siennes. Tu jugeais que seule la mort pouvait les séparer, et voilà qu'elle menace plutôt de les réunir.

LE DOCTEUR — (*troublé*) Ne parle pas ainsi. Tu m'épouvantes !

LE CURE — Le pardon est plus beau que la vengeance, va....

LE DOCTEUR — La dignité est plus belle que la honte.

LE CURE — J'ai combattu, comme toi, cet amour que je sentais grandir en Madeleine. Mais quand j'ai vu combien était fier et honorable celui que Madeleine voulait arracher de son coeur, je lui ai crié : "Aime-le" (*le regardant en face*). Le patriote qui a visé le capitaine Smith a frappé Madeleine en plein coeur.

LE DOCTEUR — (*angoissé*) Tais-toi ! assez ! assez !

LE CURE — Mais qu'as-tu donc ? (*Le docteur s'affaisse en sanglot sur le canapé*) C'est toi qui l'as tué ? (*Silence*) Je comprends maintenant ta douleur.

LE DOCTEUR — Grâce, mon ami, grâce. Ah ! ne m'accuse pas.

LE CURE — De ces Anglais, un seul était sacré pour toi, et tu l'as fusillé.

LE DOCTEUR — Je t'en prie, laisse-moi !
Tu me tortures....

LE CURE — Et tu veux que Dieu te pardonne, à toi qui n'as point pardonné ?

LE DOCTEUR — Mais, cependant, Michaudin, tu comprends.... tu vois bien que....
(François, très agité, une carte à la main) Que veux-tu, François ?

FRANCOIS — On vient de me remettre cette carte.

LE DOCTEUR.—(lisant) Percival Smith...
Percival vivant ?

FRANCOIS. — Oui, monsieur.

LE DOCTEUR — Qui t'a remis cela ?

FRANCOIS — Lui, monsieur. En s'informant de la santé de Mademoiselle Ribaud.

LE DOCTEUR — Lui-même ?

FRANCOIS — Lui-même.

LE DOCTEUR — Mais alors, celui que....
là-bas....

FRANCOIS — Ah ! monsieur, je l'ai pris d'abord pour un revenant.

LE DOCTEUR. — Ce n'est pas une hallucination. "Percival Smith, Fort Chambly". Tu vois, Michaudin ?

LE CURE — (calme) Oui, je vois !

LE DOCTEUR — C'est bien, François, je te remercie.

FRANCOIS — (sortant) Madeleine sera si contente !

LE CURE — Moi aussi je suis content ; mais auparavant je voulais te faire comprendre, à même ta propre souffrance, l'horreur d'une action que je soupçonne.... Il....

LE DOCTEUR — Tu le savais ?

LE CURE — Une main invisible a dirigé les événements ; n'essaie pas de lutter avec elle.

LE DOCTEUR — Tu crois à la Fatalité ?

LE CURE — Je crois en Dieu.

LE DOCTEUR — Mais ce Smith.... c'est un autre Henshaw....

LE CURE — Assez de ces durs sentiments d'orgueil et de haine.... C'est parce qu'il fut plus généreux que toi qu'il put échapper à tes balles.

LE DOCTEUR — C'est donc bien vrai qu'il vit ?

LE CURE — Car tu avais visé juste.... Il n'est pas revenu, lui, le capitaine de là-bas.

LE DOCTEUR — Explique....dis....

LE CURE — Pendant que tu ourdissais tes plans pour l'atteindre, lui pleurait de n'en pas trouver pour sauver les tiens.... C'est alors que son ami Lovell, le porte-drapeau, eut une idée. Fier de sauver son ami et de reprendre sa vieille épée, il raconta tout au colonel : — "Qu'il me donne sa compagnie et qu'il prenne mon drapeau".

LE DOCTEUR — Celui que....

LE CURE — Celui que tu as frappé, Ribaud, c'est son ami Lovell.... Madeleine a sauvé Percival malgré toi....

LE DOCTEUR — Mais Gabriel, Michaudin,.... Gabriel ! Tu veux donc....

LE CURE — Je veux que Madeleine soit heureuse.... Cours à elle.... (*Il sort*) (*Madeleine entre en même temps par une autre porte, appuyée par François*)

MADELEINE — (*très pâle*) Que m'apprend François ?

LE CURE — Debout, Madeleine,.... Quelle imprudence ! Retourne....

MADELEINE — Non, vous parlez de Percival, je veux savoir.

LE CURE — De Percival ? oui, Madeleine.... Il

MADÉLEINE. — (*tremblante d'agitation*)
Vivant ?.... Il est vivant ?.... Où est-il ? Je
veux le sauver....

LE CURE — Oh ! il est plus solide que toi.

MADÉLEINE — J'y vais.... je suis gué-
rie.... J'y vais.

LE CURE En te voyant crouler tout-à-coup
sur toi-même, il a soupçonné que tu n'avais rien
vu que sa place vide.... et il s'est empressé d'ac-
courir....

LE DOCTEUR — (*entrant avec Percival*)
Tiens.... le voilà.... je te le donne....

MADÉLEINE — Percival !

PERCIVAL — Madeleine !

MADÉLEINE — Vivant ?.... toi.... j'ai
cru.... (*elle se jette entre ses bras en sanglotant*)

LE DOCTEUR — Tu trembles, Madeleine..

LE CURE — C'est la joie.... On en meurt
pas.

MADÉLEINE — Oh ! vivant.... j'ai....
oui, j'ai cru....

PERCIVAL — Reste là.... dans mes
bras.... Ne crains plus, nous te guérirons....

LE CURE. — Exercice illégal de la médecine,
n'est-ce pas docteur ?

LE DOCTEUR. — Eh ! .. Bénis-les donc,
Michaudin.

MADÉLEINE. — Mais par quel miracle ?...
Percival ! Mon père !

LE CURE. — Un miracle, en effet .. Tu
avais raison d'y compter.... Le voilà bien : Le
miracle de Sainte Madeleine.

RIDEAU.

FIN



LA BOUÉE

PROLOGUE

Chez le docteur Duvert.

Salle, mi-officine mi-cabinet de travail. Portes à gauche et à droite ; baie au fond.

Bureau, cheminée, divan, fauteuils, objets d'art, peintures. Manteaux et chapeaux suspendus à une patère ; parapluies, cannes, Livres, brochures, journaux, etc....

Au fond, large meuble vitré contenant boîtes, flacons, trousse, balance, etc....

(Au lever du rideau, Marianne range les choses)

SCENE I

LUCAS. — *(entrant)* Bien le bonjour, mam'zelle Marianne.

MARIANNE. — Bien le bonjour, monsieur.. Ah ! je vous remets maintenant... Lucas de Beaumont.. Ce que vous avez grandi depuis le temps..

LUCAS. — Oui, absent pendant plusieurs années. Ça vieillit.

MARIANNE. — Vous n'étiez qu'un jeune homme alors.. Et votre petit Gérard ? Comment se porte-t-il ?

LUCAS. — Il est mieux.. Mais vous savez, les femmes.. Sa mère est encore inquiète.. et si le docteur..

MARIANNE. — Je vais l'appeler si vous le désirez..

LUCAS. — Non, non.. je ne veux pas l'ennuyer.. (*gêné*) je le paie si mal.. Mais c'est sa faute aussi.. il ne devrait pas avoir d'égards pour les mécréants comme moi.

MARIANNE. — Oh ! il y est bien habitué, allez.. Et puis, vous vous apercevez de son bon coeur au moins.

LUCAS. — Est-il ici ?.. Non, ne le dérangez pas.. notre petit va certainement mieux.. seulement, je ne serais pas fâché, moi non plus, si le docteur.. (*Marianne faisant le geste de l'appeler*). Non, non, dites-lui simplement que.. (*il sort gêné*)

MARIANNE. — (*seule*) Ah !.. ce pauvre garçon..

SCENE II

Docteur. — (*entrant*) A qui parlais-tu donc, Marianne.

MARIANNE. — A Lucas de Beaumont.. Sa femme vous demande de nouveau pour son enfant.

DOCTEUR. — Lucas ?.. c'est celui qui a succédé au vieux de Beaumont et qui cultive aujourd'hui la terre paternelle ? Je ne l'ai pas rencontré, l'autre jour....

MARIANNE. — Il n'a pas voulu se montrer probablement... Un grand jeune homme...

DOCTEUR. — A moustache blonde, n'est-ce-pas ?

MARIANNE. — Non, il est plutôt brun, lui.. C'est Yves, le cadet, qui est blond. Ah ! l'aimable et joli garçon, celui-là. Je les revois toujours tous deux à l'église, avec leurs petites têtes

qui dépassaient à peine le rebord du banc.. dans la rangée de droite.. Vous vous souvenez ?..

DOCTEUR. — Cela l'a rudement secoué, le père de Beaumont, de quitter sa ferme, paraît-il, après la mort de sa pauvre vieille ?..

MARIANNE. — Mais il le fallait bien.. seul qu'il était.. Yves ne voulait pas, lui, s'occuper de culture.. Et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.. avec l'instruction qu'il a. Il ne semble pas taillé, lui, pour piocher la terre.. C'est pourquoi le père a rappelé Lucas.

DOCTEUR. — Tiens, Marianne, je crois qu'il t'a un peu ensorcelée, ce Yves ; car ce n'est pas la première fois que je t'entends le vanter ainsi..

MARIANNE. — Je ne le cache pas.. et je loue d'avance la jeune fille qui sera assez adroite pour se l'attirer.

DOCTEUR. — Je les confonds toujours tous les deux.. Lucas? c'est celui qui boit, en tous cas?..

MARIANNE. — Oui, beaucoup trop, par malheur. L'excellente femme qu'il a pourtant.. — Vous vous rappelez peut-être ? Marcelle ?.. la petite Marcelle Rivard ? — Et son père, si brave homme.. comme toute la lignée, d'ailleurs.. Ce qu'ils vous ont tous tour à tour cahoté, autrefois, n'est-ce-pas ?

DOCTEUR. — Oui, je me souviens encore de leurs chevaux roux, de leurs charrettes repeintes à l'ocre, à chaque printemps, de ces rudes habits d'étoffe, dont ils tiraient, quand même, une distinction pleine de charme.. Ah ! il n'y en a plus, Marianne, il n'y en a plus "d'habitants" aussi fortement rivés au sol.. C'est bon, j'irai tantôt voir l'enfant de Lucas.. (*Il appelle Jacqueline*). Jacqueline ?

SCÈNE III

JACQUELINE. — (*un livre à la main*) Vous m'appellez, père ?

DOCTEUR. — Veux-tu m'accompagner ?

JACQUELINE. — Volontiers. Où ?.. A la montagne ?

DOCTEUR. — Non, je voulais simplement te taquiner, car je me propose d'aller à pied.. à travers les champs.

JACQUELINE. — Oh ! c'est justement ce que je préfère.. Je t'accompagne alors ?

DOCTEUR. — Non, je t'amènerai plutôt une autre fois, en voiture.. Dis donc, Jacqueline, te souviens-tu de Marcelle Rivard ?

JACQUELINE. — Sans doute que je m'en souviens ; c'était ma meilleure amie de couvent. Sais-tu ce qu'elle est devenue ?

DOCTEUR. — Elle est mariée à Lucas de Beaumont.. C'est justement pour son enfant qu'on m'appelle.

JACQUELINE. — Son enfant ? Elle habite dans les environs ? Vrai ? Près d'ici ? (*joyeuse*).

DOCTEUR. — Oui, tout près, au pied de la montagne, je t'y conduirai l'un de ces jours. (*Manipulant ses bocaux*) Tiens, tu serais bien gentille si tu me préparais cette potion. — "Scille, Senéga ; deux onces... Parégorique ; une drachme..."

JACQUELINE. — Et elle a des enfants ?

DOCTEUR. — Oui, un charmant petit bonhomme.. "Sirop simple : 4 onces".

JACQUELINE. — Semble-t-elle heureuse, au moins ? Oh ! que j'ai hâte de la revoir.. Jamais je ne me serais imaginé la retrouver "habitante".

DOCTEUR. — Tu ne considères pas ça une déchéance, je suppose ?

JACQUELINE. — Si c'est amusant.. Et son mari ?.. quel air a-t-il ? Il me tarde de le rencontrer aussi lui.

DOCTEUR. — (*simple geste*) Je ne l'ai jamais vu, je crois.

JACQUELINE. — Son mari ?.. Lucas de Beaumont ? mais c'est le frère de.. Marianne ne te disait-elle pas tantôt qu'il était buveur ?

DOCTEUR. — Malheureusement, paraît-il.

JACQUELINE. — Pauvre Marcelle.. Comme cela marche curieusement dans la vie..

DOCTEUR. — La vie ?... la vie ?.. déjà tu la trouves étrange ? Qu'en diras-tu donc quand il aura un peu poudré sur ces blonds cheveux-là ? (la caressant).. Tu verras que les histoires de la vie ne s'arrangent pas comme dans tes romans.. Que lis-tu donc là, Jacqueline ?

JACQUELINE. — Le volume que tu m'as passé hier : "L'Emigré", de Bourget.

DOCTEUR. — C'est empoignant, n'est-ce pas ?.. Ah ! ces romanciers français, quel talent ils ont ; et combien j'admire aussi le genre qu'ils adoptent aujourd'hui, dans leurs oeuvres : c'est de la fiction et c'est de l'histoire.

JACQUELINE. — Il n'y a rien dans ce genre, ici ?

DOCTEUR. — Non, je ne connais rien.. Ce qui manque ici, vois-tu, ce sont les éléments, les situations, la matière première, quoi..

JACQUELINE. — Il me semble pourtant..

DOCTEUR. — Il te semble, il te semble.. (*amusé par les objections*). Tiens, tu n'as qu'à disséquer n'importe quel roman français pour te convaincre tout de suite que tout ce qui en constitue la puissance et l'intérêt manque entièrement ici..

JACQUELINE. — Mais de Gaspé.. Lajoie, Marmette, n'ont-ils pas écrit de jolies choses ?

DOCTEUR. — Oui, c'est bon.. Mais tu ne vas pas établir de parallèle entre.. Ah ! tu veux me faire gloser, ma coquine.. (*Pendant tout ce dialogue, le docteur s'occupe à recharger les bou-*

teilles de sa trousse, à manier ses bocaux, à faire l'entrée de ses comptes).

JACQUELINE. — C'est ce qui entrave, à tes yeux, nos oeuvres de fiction ?

DOCTEUR. — Certes, oui... Mais note donc, Jacqueline, que le romancier canadien — sauf pour ridiculiser ou persiffler sa race, à la manière de "Maria Chapdeleine" — ne trouve chez lui à peu près rien des sources d'inspiration où vont ailleurs spontanément puiser tous les autres écrivains... Comment tirer, par exemple, quelque émotion nouvelle de notre âme militaire, de nos guerres ? Nous n'avons point d'histoire depuis deux siècles. Rien à extraire non plus de nos opinions ou de nos luttes politiques, vu que toutes les questions s'adressent plutôt à nos poches qu'à nos cerveaux. (*S'emparant du livre et le brandissant*) Voyons, que resterait-il, en somme, de ce livre, si quelqu'un le refaisait avec les seuls éléments connus et acceptés ici ?

JACQUELINE. — Mais au moins nous avons la terre, et l'amour... Regarde donc Marcelle. N'y a-t-il pas un thème charmant à tirer de sa vie ?

DOCTEUR. — Oui, heureusement que nous avons ça... Encore faut-il que l'écrivain canadien se limite à certains clichés convenus.

JACQUELINE. — Oh ! je saurais bien, moi, en tirer un plan intéressant.

DOCTEUR. — Je le connais d'avance ton plan. Veux-tu que je te le tédaille ? : *Elle* : la beauté personnifiée ; *Lui* : la vertu faite homme. Adoration... immolation réciproque, puis le mariage et la béatitude céleste.

JACQUELINE. — Et quand cela serait ?

DOCTEUR. — Et quand cela serait ? Des chimères que tout cela ; des contes, convenables pour les enfants, mais que l'écrivain véridique ne doit pas tenter de raconter à des grandes filles

comme toi.. car il sait bien que plus tard la vie brutale viendrait démentir une à une les pages de son livre.. Tu y repenseras, ce soir, Jacqueline.. car des plans comme les tiens, vois-tu, ça ne réussit qu'en rêve.. les yeux fermés..

SCÈNE IV

MARIANNE. — (*entrant brusquement*)... Mademoiselle Jacqueline !.. Mademoiselle Jacqueline !.. Venez voir votre concurrent (*se portant à la fenêtre*). Je ne sais ce qu'il espionne par ici..

JACQUELINE. — Quel concurrent ?

DOCTEUR. — (*à la fenêtre*) Mon Dieu ! oui, le docteur Verneuil ; notre rival en médecine, puisque le voilà définitivement établi parmi nous ; toi qui maugrées parfois contre la préparation de mes ordonnances, ta collaboration va me devenir sans doute moins nécessaire..

JACQUELINE. — (*Geste ennuyé*)

DOCTEUR. — Tu ne l'aimerais pas pour concurrent ?

JACQUELINE. — Non. Sa vue me rappellera toujours la mort tragique de cette pauvre vieille de Beaumont.

DOCTEUR. — Et pour voisin ?

JACQUELINE. — Encore moins, je crois.

DOCTEUR. — Et pour.. (*la menaçant du doigt*) Tiens, je vois ça.. c'est pour amoureux que tu le voudrais déjà.. (*Comme Jacqueline veut se dérober, il la retient de ses bras tendus*) Pour amoureux, tout de suite ?.. Ce serait donc notre société, à nous, dissoute ?.. Et tu lui préparerais à son tour ses onguents, ses solutions ?..

JACQUELINE. — (*Incapable de fuir, elle se jette sur un fauteuil, indignée et blessée*).

DOCTEUR. — (*Interdit*) Mais tu es folle.. Il ne faudra plus rire à présent ?.. Trop grande, ma Jacqueline ?.. C'est bon, notre société demeu-

re intacte n'est-ce pas ?.. Tu vas voir si nous allons le rouler notre concurrent.

(Il sort en souriant).

MARIANNE. — *(Se hâtant vers elle).*

Ca ne comprend rien, les hommes.. Il ne voulait pourtant que te lutiner, pauvre Jacqueline.. Il ne soupçonne pas que les femmes sont incapables de badiner à ce sujet..

JACQUELINE. — Me croit-il prête à me jeter à la tête de cet inconnu ?

MARIANNE. — Mais, mon, petite folle de Jacqueline. C'était pour rire.. Pourquoi l'as-tu pris sur ce ton ?

JACQUELINE. — Je ne sais pourquoi.. Cela m'a blessée.

MARIANNE. — *(finement)* Tu le sais pourtant, ma coquine.. tu le sais ?.. Je le sais bien moi, Jacqueline... *(Docteur et le père Beaumont entrent).*

MARIANNE. — Viens-t'en.. Voilà quelqu'un qui arrive avec ton père. *(Elles sortent).*

SCENE V

DE BEAUMONT. — N'en dites rien à Lucas, docteur, mais c'est entendu, c'est moi qui paierai les soins que vous donnez à son enfant.

DOCTEUR. — Ah ! je reconnais bien là, la délicatesse des de Beaumont. *(Il lui offre un siège)*

DE BEAUMONT. — Lucas se tire si péniblement d'affaires, voyez-vous, que je tâche de l'aider autant que possible, sans qu'il le sache.

DOCTEUR. — C'est une bien bonne terre, cependant, qu'il a à exploiter.

DE BEAUMONT. — Oui, certes, mais vous savez bien, docteur, qu'il n'en existe pas d'assez bonne, ni ici ni ailleurs, pour permettre à la fois à l'homme de boire et à la femme de manger..

DOCTEUR. — Je comprends bien vos sou-
cis, allez, père de Beaumont.

DE BEAUMONT. — Tous les malheurs me poursuivent depuis quelques années. Et c'est presque heureux que ma pauvre vieille femme s'y soit soustraite en se réfugiant au cimetière.

DOCTEUR. — En effet, cette pauvre femme.. Quelle mort foudroyante !.. j'en ai été profondément affligé.

DE BEAUMONT. — J'ai toujours regretté que vous ayez alors été absent.. Vos remèdes la ravigotaient d'ordinaire tout de suite.. Mais, cette fois, dès la première poudre.. Oh ! l'horrible scène !

DOCTEUR. — C'étaient pourtant les mêmes poudres que j'avais ordonné à Jacqueline de préparer.. Et Verneuil ?.. Il n'a pu rien tenter ?

DE BEAUMONT. — Il était déjà trop tard lorsqu'il arriva.

DOCTEUR. — Et il ne vous reste alors que votre Yves pour consolation ?.. Un garçon rempli de toutes les qualités, paraît-il, celui-là.

DE BEAUMONT. — Oui, toutes les qualités, excepté celle que j'aurais voulue. J'aurais tant aimé l'attacher à la terre.. car c'est lui, au lieu de ce pauvre Lucas, qui aurait dû me succéder. Et comme vous le savez, c'est à l'industrie, aux affaires, qu'il a mordu.. Il s'attend à faire fortune dans la fabrication des explosifs.. Quelle chimère !

DOCTEUR. — Il parviendra peut-être à se créer une situation profitable.

DE BEAUMONT. — Contre des concurrents anglais ?.. Non, vous ne le croyez pas vous-même.. Les affaires.. ce n'est pas notre lot, à nous, vous le savez bien..

DOCTEUR. — Je m'accorde pas mal avec vous sur ce point. On dirait, en effet, que nous n'avons pas, nous, les bras qu'il faut pour les *brasser* habilement.

DE BEAUMONT. — N'en trouvons-nous pas des preuves partout ?.. Voyez donc le sort qu'ont eu la plupart de nos entreprises françaises.. Nos banques, par exemple, nos compagnies d'assurance, et nos sociétés de ci, et nos unions de ça..

DOCTEUR. — Et cinquante autres machines semblables, toutes tournées au désastre... en effet...

DE BEAUMONT. — C'est ce que je fais souvent observer à Yves.. Aussi, je ne serais pas surpris s'il commençait déjà à entrevoir que son invention de *fulminate* ne battra jamais les cent minots de grain que je tirais, moi, en moyenne, de chacune des pièces de ma terre.

DOCTEUR. — Voyez-vous père de Beaumont, on leur tend trop de gluaux, aujourd'hui, à nos jeunes paysans ; on leur fait trop d'appels avec les mots de chemins de fer, de mines, d'immeubles, d'agiotage.

DE BEAUMONT. — Avez-vous entendu notre député, l'autre jour, en pleine exposition agricole ? Emparez-vous du commerce ; emparez-vous des industries. Emparez-vous des affaires.

DOCTEUR. — C'est avec ce refrain et ces succès illusoire qu'on éblouit nos fils et qu'on leur fait renier la terre.

DE BEAUMONT. — (*se levant pour partir*) Et pourtant, n'est-ce pas, il n'y aura toujours de vrai, pour nous, que le cri de Mercier : *Emparons-nous du sol !*.. Merci, docteur, et si vous rencontrez Yves, quelque part, revenez donc là-dessus.

DOCTEUR. — Je le ferai sûrement, car il m'intéresse ce garçon-là.

DE BEAUMONT. — Oh ! ce n'est pas qu'il dédaigne les "habitants". Il pleurerait, j'en suis sûr, si notre vieille terre tombait entre des mains étrangères ; mais, comme tant d'autres, il s'ima-

gine qu'il n'y a pas de place pour son instruction et ses talents dans la culture.

DOCTEUR. — Et pourtant, quelle emprise ils exerceraient sur leurs concitoyens, n'est-ce-pas, père de Beaumont ? Quel sillon ils creuseraient, dans la vie nationale aussi bien que dans le sol même de leur province, les fiers jeunes hommes qui porteraient leurs diplômes de bacheliers, non à la médecine, ni au droit, ni à la *Hamilton Powder Company*, mais à la bonne vieille carrière agricole....

DE BEAUMONT. — En effet, voyez donc : Caron, ministre à Québec.. Fisher, également ministre à Ottawa.. De purs habitants, n'est-ce-pas ?.. (*convaincu*) Ah ! si je me nommais Yves !..

RIDEAU

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SAUVEUR

LA BOUÉE

ACTE I

Maison de ferme de Lucas de Beaumont.

A droite : grande salle meublée à la mode de "l'habitant" canadien : chaises sofa, armoire à vaisselle ; cheminée normande, tapis en "catalognes" ; calendrier et gravures fixées au mur ; habits et casquettes de travail accrochées dans un coin. Porte à droite. Baie au fond, donnant vue sur jardin potager, arbres fruitiers, etc....

A gauche : apprentis-marquise communiquant avec la salle dont elle est séparée par un mur qui ne s'étend que jusqu'au premier plan. Bancs de bois grossiers, outils de ferme, pelles, fourches, harnais, etc....

On aperçoit au fond des tas de paille, puis, en perspective, un champ d'avoine qui s'étend jusqu'au pied de la montagne.

Au lever du rideau, Lucas est debout au fond de l'appentis, aiguisant sa faux. Des javelles d'avoine gisent près de lui.

SCENE I

YVES. — *(agitant de loin son chapeau).*
Hello ! Lucas !.. bonjour..

LUCAS. — Ah ! voilà Yves !.. *(allant vers*

lui, sa faux au bras) D'où tombes-tu.. Par où es-tu passé ?

YVES. — A travers les champs.. C'est jour de chômage à la Poudrerie, une fête de je ne sais quoi que les Anglais célèbrent aujourd'hui, — et j'ai trouvé le soleil si beau que j'ai pensé à venir te dire bonjour, et à respirer l'arôme des sapins de la montagne....

LUCAS. — Quelle agréable surprise tu me fais !

YVES. — Que ça sent donc bon, ici ! (*jetant son chapeau par terre et s'asseyant sur une javelle*). Et toi, tu en profites pour abattre ton avoine ?

LUCAS. — (*suspend sa faux à une branche et s'assied pareillement sur un amas de paille à côté de Yves*). — Oui, je me hâtais, car là voilà déjà toute mûre.. à l'exception de la petite lisière que tu aperçois, là-bas, sous les pommiers.

YVES. — Comme les voilà déjà gros, ces pommiers ! C'est le vieux père, tu te souviens, qui les a plantés.. Lui aussi qui a "éroché" le lopin, sur le versant.. Je le revois encore derrière le tonnerceau que Rougeaud traînait à pas tranquilles.. Il n'y avait rien qui m'amusait comme de l'aider à cette besogne.. Ah ! le pauvre vieux, qu'il en a donc fait de travail !

LUCAS. — (*Aprement*) Bien trop, en effet, pour ce qu'il a réussi à amasser.. C'est qu'il en avait trop grand à cultiver.. S'il en avait vendu une partie..

YVES. — Vrai, tu te déciderais à ça ? Morceler la terre natale ?

LUCAS. — C'est ce que je me propose.. pourtant.

YVES. — Tu n'en as pas cependant plus grand que tes voisins ? quatre-vingt-dix arpents. Il suffirait de ne pas boire. Je suis sûr qu'ils ne se plaignent pas eux. (*S'emparant de la faux*). Je

serais curieux de savoir si je possède encore le tour. je n'étais pas maladroit autrefois, tu te rappelles ?

LUCAS. — Tiens, tu vas t'estropier (*narquois*). Si j'avais su, je ne l'aurais pas aiguillée autant, car c'est plus difficile à manier que tes petits explosifs, ces machines-là. Ne vas donc pas t'exposer pour rien, toi qui as eu le bon esprit de ficher tout ça là pour te livrer aux affaires.

YVES. — (*songeur*). Oh ! tu n'as rien à m'envier, va. "Les affaires", comme tu dis, ça ne marche pas toujours à notre gré. Il y a plus de vrai que je ne croyais dans ce que le vieux père nous répète souvent : — "Dans le commerce, l'industrie, les affaires, nous ne tiendrons toujours que la planche de derrière."

LUCAS. — Oh ! jamais je ne t'aurais cru de cet avis.

YVES. — C'est pourquoi je sens déjà que le maître d'un aussi beau domaine aurait grand tort d'envier le petit sous-ordre que je suis menacé d'être indéfiniment, (*faisant sonner les syllabes saxonnes*) à la Hamil..ton.....Pow..der..... Com..pa..ny.... Li..mi..ted....

LUCAS. — (*simple geste désapprobateur*). Tu m'étonnes....

YVES. — (*doux, avec reproche*). Pendant ce temps-là, toi, tu projettes de morceler notre vieille terre ?.. Quelle est donc la partie que tu te proposerais de détacher ?

LUCAS. — (*geste vague*). De ce côté-ci, peut-être.. Vois-tu, les taxes.. la main-d'oeuvre.. ça absorbe tout.

YVES. — Le verger, tu veux dire ?.. Ces pommiers que nos anciens ont tour à tour plantés ?.. et qu'ils ont confiés à la même terre amie à laquelle ils songeaient à confier plus tard leurs corps eux-mêmes ?.. N'éprouverais-tu pas quel-

que remords à laisser l'étranger en palper maintenant les fruits ?

LUCAS. — (*gêné*). Non.. ce n'est pas cette partie-là.. (*autre geste vague*).

YVES. — Le coteau ?.. La prairie, peut-être ?.. Mais c'est là que chantent les oiseaux et les sources.. là que souffle de la montagne cette brise aussi propice aux moissons qu'aux moissonneurs. N'en ressens-tu pas encore parfois la fraîcheur à tes pieds nus ?

LUCAS. — (*embarrassé et ému*). Je ne sais pas au juste ; la partie qui touche à Lusignan.. (*Il ébauche un simple geste dans l'espace*).

YVES. — La sucrerie, alors ? la sucrerie ?.. Mais ne serait-ce pas s'arracher un lambeau du cœur que de vendre la vieille cabane à sucre, si pleine de mystère, l'été ; si pleine de charme, l'hiver ; les grands érables, les petits sentiers que nous parcourions, enfants, pour la chasse aux glands et aux écureuils, que le vieux père a pareillement parcourus, mais que ton petit Gérard.. à toi.. ne..

LUCAS. — Pourquoi me tourmentes-tu ainsi, Yves ?.. Crois-tu que je n'ai pas de chagrin ?.. Si tu connaissais mes embarras.. (*avec découragement*) C'est pour ça que je bois.. D'ailleurs, j'ai donné ma parole..

MARCELLE. — (*qui a écouté les dernières phrases, surgit*). Est-ce vrai qu'il veut vendre une partie de sa terre ?.. Oh ! sa parole.. sa parole.. Quand il a dit ça, Yves.. Et à qui veux-tu la vendre ?..

(*Lusignan entre*).

SCENE II

LUSIGNAN. — (*un panier à la main*). Je vous rapporte votre panier, Madame Marcelle ; ma femme vous remercie beaucoup..

MARCELLE. — Ce n'est pas la peine, allez,

M. Lusignan. . Vous êtes bien trop bon. . Tant mieux si nous avons pu trouver, une bonne fois, l'occasion de vous rendre service ; car c'est toujours à notre tour, vous le savez bien, de remercier.

LUSIGNAN. — Entre voisins. . c'est naturel, voyons. . Ne parlez donc pas de ça. . Et toi, Lucas, es-tu en train d'embaucher Yves pour tes récoltes ?

YVES. — J'y prendrais encore plaisir, savez-vous ?

LUSIGNAN. — Ce serait heureux ; car tu chasserais sans doute les idées noires qu'il a. . Vous a-t-il dit, Madame Marcelle, qu'il voulait absolument me vendre la lisière qui nous sépare ? . . Il a bien tort, il me semble. .

LUCAS. — A quoi bon revenir là-dessus, Lusignan ? puisque j'ai déjà donné avis au notaire. Je t'ai tout expliqué, tu sais : j'étais disposé à vendre à Charbonneau, mais comme cette lisière te touche, il vaut mieux qu'elle te revienne.

LUSIGNAN. — Tu ne supposes pas, j'espère, que je refuserais quelque argent, si cela devait te tirer d'embarras ? Tu ne suppose pas ça, Lucas ?

LUCAS. — Non, Lusignan, et je l'accepterais avec joie si je prévoyais pouvoir te le rembourser. . Mais comment veux-tu que j'y parvienne ? . . Non, Lusignan, prends ma terre.

MARCELLE. — Après tout, cela nous sera moins dur de la savoir entre vos mains M. Lusignan. . nous croirons encore la posséder un peu. . N'est-ce-pas, Yves ? (*Ici, Lucas arpenté la pièce avec fièvre on le voit s'arrêter à une armoire où il lampe furtivement un verre d'alcool.*) Nous la conserverons au moins sous nos yeux. . Ce ne sera pas comme notre vieux *Rougeaud* qu'il a vendu, vendu, l'autre jour, à Désautels.

YVES. — Il a vendu *Rougeaud* ?

MARCELLE. — Le pauvre cheval, si tu

J'avais vu s'arc-bouter au sortir du parc.. Mais comme l'autre, l'étranger, tendait plus durement la corde, il l'a suivi sur la grande route, la tête basse..

YVES. — Un cheval qui était si doux, si comode..

MARCELLE. — Pourvu que le père de Beaumont ne le sache pas..

LUCAS. — Ce n'est pas aux femmes à se mêler de ces affaires-là..

MARCELLE. — Ah ! cela te fâche que j'en parle.. Mais tu as eu du chagrin, toi aussi.. Sans cela, tu ne serais pas demeuré aussi longtemps sans rentrer, appuyé sur la barrière.. à le suivre du regard..

LUCAS. — (*ému*) Qu'est-ce que tu entends en ces choses ?.. Laisse-nous donc débattre nos affaires. (*Revenant à Lusignan*) D'ailleurs, cela n'entamera aucune partie importante de la terre.. ni le verger, ni la prairie, ni la sucrerie.. Qu'en dis-tu, Lusignan ? N'est-ce pas ton avis Yves ? Dis donc ?.. qu'en penses-tu ? (*Apercevant le notaire*) Tiens, voilà justement le notaire et les témoins..

SCÈNE III

LE NOTAIRE. — (*entrant avec Isa et autres témoins*)

Tout le monde est en bonne santé ?

LUCAS. — Nous allons passer dans la salle, si vous voulez.

(*Yves et Marcelle se tiennent à l'écart*)

NOTAIRE. — (*Déposant ses papiers et s'installant*)

Les conditions sont arrêtées entre vous, n'est-ce pas ? Le terrain est mesuré ? Alors ça ne sera pas long..

ISA. — Tu te proposes de t'agrandir un peu, Lusignan ?

LUSIGNAN. — Dix arpents et demi environ.

ISA. — Ah ! il t'en restera bien encore assez, Lucas. Je vendrais une partie de ma terre, moi aussi, si je trouvais.. Et si ça te tente, Lusignan ?..

NOTAIRE. — (*Ecrivant*) Cinq cents piastres ?.. n'est-ce-pas ?

UN TÉMOIN. — Ca n'est pas cher.

ISA. — Non, ça n'est pas cher.. mais faites donc le calcul de ce que les terres rapportent aujourd'hui.

LUCAS. — A moins de se morfondre d'un bout de l'année à l'autre, il n'y a plus moyen de se tirer d'affaire sur nos terres du Richelieu.. C'est s'épuiser sur du sol épuisé.

(*approbation des uns, dénégation des autres*)

C'est parce que je bois, vous pensez, que je ne prospère pas ? (*s'emportant*) Voyons, les sobres, tâtez un peu vos poches pour voir ce que vous y avez entassé. J'ai fini, moi, de gâcher ma vie dans ce bête travail.. Ceux qui vont se battre, de ce temps-ci, contre les Allemands, n'ont pas tort après tout : ce n'est qu'une manière différente de se rompre les os ou de crever.

ISA. — (*ricaneur*) C'est diablement vrai, ce qu'il dit là.. Il n'y a en effet que la routine qui nous empêche de tout envoyer au diable.. T'as fichûment raison, mon Lucas.. A l'heure qu'il est, il n'y a que les arriérés ou les engourdis comme nous qui s'entêtent à s'agripper des deux mains aux manchons de la charrue et aux pis des vaches.. (*Avec un clin d'oeil aux assistants*) N'est-ce-pas votre avis, notaire ?

NOTAIRE. — Non, ce n'est pas mon avis, Isa, et je trouve que vous jugez bien mal votre rôle et votre indépendance.. C'est payable à la Toussaint ?

LUCAS. — (*âprement*) Notre rôle ?.. notre

indépendance ?.. cela est très beau dans les cahiers d'école.. mais sapristi ! que ça change appliqué au curage des rigoles ou au battage au fléau.. (*Se promène agité*).

ISA. — C'est le petit godelureau qu'on nous a envoyé pendant les élections, pour le Comité chez le père Fanfan.. Champoux, qu'ils l'appelaient.. Il en débitait, lui aussi, une ritournelle sur la noblesse et la royauté de "l'habitant".. Le grand Jérôme, lui qui avait promené son diadème toute la journée en tombereau - faillit le ruer par la fenêtre... Vous y étiez notaire ?

NOTAIRE. — Vous ne connaissez pas votre bonheur (*onctueux*).. car qui ne travaille pas aussi péniblement que vous pour gagner le pain de sa famille.. (*à Lusignan*) C'est sans intérêts, n'est-ce-pas ?

LUCAS. — (*rancunier*) Oh ! ce n'est pas la lourdeur de la tâche qui répugne, c'est le peu qu'elle rapporte (*avec dédain*). Chose curieuse, ce sont presque toujours ceux qui ont eu l'esprit de renier la terre, ou vivent grassement dans les paresses, qui feignent de lui trouver des attraits..

NOTAIRE. — C'est bien mal, ce que tu dis là.. (*à Lusignan*) Livrable à la Saint-Michel, je suppose ?

LUCAS. — Mal ? (*irrité*) Mais votre prospérité, à vous, de quoi est-elle faite, sinon des dettes de "L'habitant", de la pauvreté et du découragement des pauvres bougres comme moi que la terre a sournoisement attirés, trahis, et mis à sec ? (*Tout en arpentant la pièce, il va s'appuyer à l'épaule de Marcelle*).

LUSIGNAN. — (*grave*) Non, ce n'est pas bien parler, Lucas.. Elle n'a jamais trahi personne, la terre du Richelieu.. pas plus la pièce que tu me cèdes, que celle que tu gardes.. C'est de la bonne "terre franche".. qui porte bien son nom..

et tu n'oserais pas la dénigrer ainsi de sang-froid, devant le père de Beaumont..

YVES. — Merci, Lusignan, (*Lui serrant la main*)

LUSIGNAN. — Peut-être que ça te chagrine, au fond, de t'en séparer.

YVES. — Et que tu te montes la tête pour traduire ta peine de cette façon. Pourquoi ne la gardes-tu pas ?..

LUCAS. — Non, tu sais bien que c'est impossible, Lusignan..

LUSIGNAN. — Nous comprenons bien ça, nous autres, les anciens.

YVES. — Lorsqu'on a longtemps foulé la même terre, quand même on pense ne plus l'aimer, il faut encore un effort pour s'en arracher.

LUSIGNAN. — C'est comme si nos pieds se trouvaient invisiblement enlacés dans la glaise et les racines du sol. Tu verras, toi aussi, mon Isa, quand tu voudras quitter ta petite ferme du Brûlé. (*à Lucas qui s'est rassis sans rien dire*). Bon viens-t'en.. Tout est annulé.. Il n'y a qu'une feuille de papier à déchirer.

LUCAS. — Non, Lusignan, c'est inutile, tu le sais bien. (*au notaire*) Bon, est-ce fini votre contrat, que je le signe ?

NOTAIRE. — C'est fait, voilà.. (*Lucas le signe, reste un moment pensif, puis s'en va fouiller, parmi des habits suspendus, à la recherche de son chapeau — Pendant ce temps, Isa et les témoins sortent*).

NOTAIRE. — (*Roulant ses paperasses et s'en allant à son tour*). Je vous salue, Madame de Beaumont.. Vous savez, Lucas vient de faire un excellent marché. (*Puis à Lusignan*) Sapristi ! vous ne l'avez pas payé cher. (*il sort — Lucas sort à sa suite sans rien dire*).

MARCELLE. — (*l'appelant*). Lucas !.. Lucas.. où vas-tu ?

LUCAS. — Que t'importe .. Chez le marchand..

YVES. — Laissez, Marcelle, je comprends.. je vais l'accompagner. (*Il sort*).

LUSIGNAN. — Ne vous inquiétez pas, Madame de Beaumont.. il s'en va probablement payer sa dette, c'est ce qui le préoccupait.. il est si fier..

MARCELLE. — Ah ! vous ne connaissez pas son regard, M. Lusignan.. Il veut s'enivrer.. Dites à Yves de l'en empêcher et de le ramener à tout prix. (*Lusignan sort*).

SCENE IV

MARCELLE. — (*seule*). — C'est quand le père de Beaumont apprendra tout cela.. (*elle reste pensive*).

JACQUELINE. — (*Dans un cri joyeux*)
Marcelle !.. ma Marcelle que je retrouve.

MARCELLE. — Jacqueline !.. Ah ! c'est Jacqueline ! (*elles se sautent mutuellement au cou*).

JACQUELINE. — Comment ?.. Tu demeurais dans le voisinage et je l'ignorais ?.. Tu ne m'en disais rien ?..

MARCELLE. — Souvent j'ai été tentée d'entrer te voir en passant, mais cela me gênait, sais-tu ?.. une petite "habitante".. Bon, je t'enlève ton manteau, ton chapeau.. et je te garde, puisque tu n'as pas honte de moi.

JACQUELINE. — Folle de Marcelle, va (*la caressant*) Si tu savais au contraire, comme cela me fait plaisir de te retrouver.

MARCELLE. — Oui, me voilà revenue ici.. Tu sais, j'ai toujours rêvé ça un coin de jardin, une petite maison tranquille sous les arbres, un pan de montagne, pareil à celui que nous apercevions des fenêtres du couvent.. Aussi avec quelle joie j'acceptai la proposition que le père de

Beaumont fit à mon mari de le remplacer sur la terre paternelle..

JACQUELINE. — “Mon mari”.. “mon mari”.. Tu ne ris pas en disant ça ? Ah ! que c'est amusant, Marcelle, de t'entendre faire la petite femme sérieuse.. Et où l'as-tu pêché, ce mari ? Raconte..

MARCELLE. — Oh ! j'ai fait du chemin, va, depuis ma sortie du convent : employée dans un bureau de téléphone ; vendeuse de dentelles chez Dupuis ; institutrice à Belœil.. C'est là qu'il est venu me dénicher, mon Lucas (*riant*). Un vrai hasard, cette rencontre.. où nous nous sommes aimés tout de suite.

JACQUELINE. — Comme c'est étrange tout ça..

MARCELLE. — En effet, l'on ne s'est jamais vu, jamais rencontré.. l'on sait à peine nos noms et nos existences, et voilà que quelque chose nous donne tout-à-coup le vertige.. nous brise parfois le cœur, et l'on trouve cela doux.. La meurtrissure a la sensation d'une caresse.. Mais tu as déjà ressenti tout cela, toi-même, Jacqueline ?

JACQUELINE. — (*geste dénégateur*). Non, Marcelle.. je ne m'en tiens encore qu'aux rêves..

MARCELLE. — (*incrédule*). Rien que des rêves ?.. Bah ! on aime toujours quelqu'un à ton âge.

JACQUELINE. — C'est comme je te dis, Marcelle, (*avec embarras*).

MARCELLE. — Vrai, aucun amour encore ? pas une simple amourette ? (*avec un air narquois*) pas même une pensée pour ce cher docteur Verneuil ?

JACQUELINE. — (*ennuyée*) Pas la moindre.. Toi aussi, tu ajoutes foi à ces comméragés ?.. Si tu savais cependant..

MARCELLE. — Tu as, en effet, bien le

temps de te jeter pour de bon dans cette fournaise. . . Seulement, je pensais qu'avec ces *quenocils-là*, ma coquine, tu avais au moins plongé un regard dedans.

JACQUELINE. — Et toi, Marcelle ?

MARCELLE. — Et moi ?.. moi ?.. mais que pourrais-je donc sans amour ?.. *Longtemps pensive* Oh ! ne vas pas mal interpréter ma pensée. . . j'aime mon enfant, j'aime mon mari, et dans ces conditions, nous autres femmes, nous trouvons toujours un peu de bonheur à traîner avec nous, quoi qu'il arrive. . . Car nous ne sommes pas riches. . . Tu vois notre ameublement d'humbles. . . Nous ne sommes que des "habitants" après tout! . .

JACQUELINE. — Mais c'est gentil en plein, ta maison (*inspectant*).

MARCELLE. — C'est moi qui ai tout fait, tout arrangé. . . les rideaux, les catalogues, les coussins. . . Puis, regarde mon jardin. . . Il m'a fallu travailler dur, va. . .

JACQUELINE. — Oh ! que c'est charmant, Marcelle, cette vieille cheminée normande. . . ces chenêts. . .

MARCELLE. — Les chenêts, va Jacqueline, ce n'est pas l'endroit où je me pose le plus souvent les pieds. . .

JACQUELINE. — Il faudra que je vienne, un bon soir, y jeter moi-même une bûche ?..

MARCELLE. — Tiens, regarde, ici, quelque chose de curieux ; les entailles dont on a successivement marqué, sur la porte, les changements de taille de tous les de Beaumont. . . Voici celle du père de Beaumont lui-même, à 20 ans. . . celle de Lucas à 17 ans. . . celle de Yves, à 12 ans. . . je crois. . .

JACQUELINE. — Yves ?.. Il était déjà aussi grand que ça ?

MARCELLE. — Tu le connais celui-là, n'est-ce-pas ?

JACQUELINE. — (*après un moment d'hésitation, gênée*) Non, je ne pense pas..

MARCELLE. — Non.. tu ne le connais pas ?.. Il m'a si longuement parlé de toi, l'autre jour ; si longuement que je croyais ..Tu dois pourtant l'avoir rencontré quelque part ?..

JACQUELINE. — (*Elle nie de la tête, troublée, puis se décidant*).. Oui, je me rappelle, en effet.. lors de la mort de sa pauvre vieille mère..

MARCELLE. — Tu te trouvais là ? Mais par quelles circonstances ?

JACQUELINE. — J'étais accourue porter moi-même ses médicaments.

MARCELLE. — Quelle tragédie, n'est-ce pas ? Yves en a été longtemps bouleversé .. Et tu ne le connais pas davantage ?

JACQUELINE. — Non, Marcelle. (*avec embarras*).

MARCELLE. — Il est employé à la Poudrerie.. Un joli garçon, l'air doux, quoique un peu trop sauvage.. Je crois même qu'il t'admire en dessous.

JACQUELINE. — (*Feignant l'indifférence*) Oui.. tu penses ?

MARCELLE. — (*narquoise*). Oh ! ce n'est pas un conquérant de la force de ton Verneuil..

JACQUELINE. — (*Reste grave et mal à l'aise*). Je t'en prie, Marcelle..

MARCELLE. — Celui-là, ce n'est pas étonnant que le commérage public te l'assigne déjà pour prétendant.. Peut-être finiras-tu toi-même par l'accepter..

JACQUELINE. — (*contristée*). — Tu crois, Marcelle.. Cela peut arriver ?

MARCELLE. — Si cela peut arriver ?.. C'est fou, mais en amour, crois-moi, les jeunes filles commencent aussi souvent par détester par aimer.. Le mieux est encore de laisser la destinée démêler les événements.. (*changeant de*

ton) Bon, parlons d'autre chose (*se levant*). Je veux t'offrir maintenant une tasse de thé.. un fruit de mon jardin.. un biscuit.. quelque chose..

JACQUELINE. — (*joyeuse*). Oui, à condition que tu me laisses allumer le feu de grille dans ta cheminée..

MARCELLE. — Si tu savais Jacqueline comme cela me fait plaisir de te retrouver !.. Si j'avais su, j'aurais retenu Lucas à la maison.. cela lui aurait fourni l'occasion de te rencontrer, depuis si longtemps que je lui parle de toi.. Est-ce que cela t'aurait désappointée ? (*Tout en parlant, elle dispose les plats, gâteaux*).

JACQUELINE. — C'est vrai que je ne le connais pas encore ton Lucas.. Il me semble toutefois que je sais tout sur son compte.

MARCELLE. — Oui.. tout ? (*hésitante*) Tu sais alors qu'il boit, qu'il est hautain.. que nous sommes pauvres .. très pauvres.. Tu sais qu'il vient de vendre une partie de sa terre, qu'il est allé payer une forte dette !..

JACQUELINE. — Je soupçonnais un peu tout ça.. d'après certaines réflexions de mon père..

MARCELLE. — Oh! cela ne m'empêche pas de l'aimer.. car je lui pardonne toujours plus fort que je ne le condamne.. Et tu le vois bien, Jacqueline, puisque je pense tout de suite à lui réserver sa part de gâteau.. (*bruits de talons, accents rauques au dehors*).

JACQUELINE. — (*Se sauvant effrayée vers Marcelle*). Quelqu'un.

SCENE V

LUCAS. — (*vêtements en désordre, légèrement ivre, s'arrachant des mains de Yves*). Croistu m'empêcher d'entrer ?.. (*à Jacqueline et à Marcelle*) N'ayez point peur.. Ah ! c'est vous,

Mam'zelle Jacqueline ? (*Il essaie de sourire — regard égaré — son chapeau roule par terre, sous la table*) . . Je ne m'attendais pas à vous rencontrer. . ni Yves, non plus, j'en suis sûr. . Mam'zelle. . ni Yves. . (*Il s'efforce de se bien tenir toutefois*). Lui as-tu dit, Marcelle, combien nous devons de reconnaissance au docteur Duvert pour nous avoir sauvé notre enfant ? (*Sans répondre Marcelle cherche à l'entraîner dans une chambre voisine*) Personne ne parle ? . . Quel est donc ce silence ? (*Sentant l'embarras général*) Ce serait pourtant l'occasion, Yves, de montrer ton talent et de briller.

YVES. — Tais-toi, Lucas.

LUCAS. — Ah ! je savais bien que je réveillerais quelque écho.

MARCELLE. — Ne fais donc pas ta mauvaise tête, Lucas, viens te reposer plutôt. (*Elle s'efforce de l'attirer*).

LUCAS. — Alors pourquoi ne parlez-vous pas ? . . Célébrez-vous les 40 heures ? (*Aigri tout à coup*) Il n'y avait pas de gâteaux, là-bas, mais c'était autrement gai qu'ici. Puisque je vous embête. . j'y retourne. .

MARCELLE. — (*le calmant*). Tu n'y penses pas, Lucas ? . . Voyons nous ne t'avons rien fait, rien dit. .

LUCAS. — Comment, je vous fais honte ? Vous me pensez ivre ? . . (*Il titube légèrement, malgré ses efforts pour se raidir*).

MARCELLE. — Allons, ne fais pas ta mauvaise tête. Tu sais bien que nous t'aimons tous. . Yves. . Jacqueline. . Personne ne veut que tu t'en ailles. . Viens, reste ici. . (*elle cherche doucement à le retenir*).

LUCAS. — (*cherchant son chapeau*) — Non, c'est inutile. . je. . m'en vais. . Je retourne à l'auberge. . Où est mon chapeau ? . .

MARCELLE. — (*se cramponnant à lui*) --

Il est trop tard, Lucas, reste ici.. Ne sors pas ..
Il fait déjà noir.

LUCAS. — Je vous.. fais honte ?.. Vous me pensez ivre ?.. Oui, je m'en vais.. je vous enverrai le docteur Verneuil à ma place.. cela arrangera tout.

MARCELLE. — (*lui fermant de sa main les lèvres*) — Tu fais le méchant, Lucas.. oh ! que c'est mal.. Reste..

LUCAS. — Oui, je m'en vais.. je m'en vais (*s'emparant d'une vieille casquette de travail*) Personne ne m'en empêchera.. personne.. (*Il se dirige vers la porte de l'appentis — entraînant Marcelle*).

MARCELLE. — (*En pleurs — suppliante*). Reste donc, Lucas.. Ne t'en vas pas..

YVES. — (*irrité tout à coup et venant s'appuyer au chambranle*). Lucas, tu ne sortiras point.

LUCAS. — (*arrogant et révolté*). Oses-tu tenter de me retenir ? Ote-toi de mon chemin.. (*Leurs deux regards se heurtent longuement — puis Yves tristement se retire et va s'accouder au loin. Lucas sort lentement. Marcelle après un moment d'hésitation devant le froid et l'obscurité du dehors se précipite à son tour, tête nue. (Cette scène doit être disposée de manière à ce que le public continue à suivre les mouvements de Lucas et de Marcelle au dehors, à travers la nuit)*)

MARCELLE. — Lucas !.. Lucas !.. Où vas-tu ?.. Viens t'en, je t'en supplie..

LUCAS. — (*Immobile*). Non.. va-t'en... rentre à la maison (*Il fait quelques pas*).

MARCELLE. — Non, reviens, toi.. Ne fais pas le méchant.. je ne veux pas que tu ailles seul.. Viens-t'en. (*Elle le suit au dehors*).

LUCAS. — (*hésitant*) — Rentre.. va-t'en.. Tu vas prendre du mal.. ne reste pas tête nue..

MARCELLE. — Elle le rejoint et cherche à

l'entraîner) — Non, je te garde ici, ne t'en vas pas (Lucas immobile) Viens-t'en donc. (*Lucas enlève sa casquette et la met sur la tête de Marcelle, puis doucement se laisse ramener, rentre, et va se jeter sur un sofa de la salle, la tête enfouie— Marcelle, après une caresse enfantine, sort en amenant Jacqueline*).

SCÈNE VI

YVES. — (*va s'asseoir à côté de Lucas — lui arrange son faux-col en désordre*) Bon, tu es un peu remis ?.. Sois sage maintenant..

LUCAS. — (*Cherchant des yeux*) — Où est Marcelle ?.. Va la trouver .. Pleure-t-elle ?

YVES. — Non.. reste tranquille.. Elle est heureuse que tu sois rentré..

LUCAS. — Certain ?.. Elle ne pleure pas ? (*silence*).. Si j'avais acquitté ma dette, au moins !..

YVES. — Vrai ? malheureux ! tu ne l'as pas acquittée ?

LUCAS. — (*accablé, puis avec une rancœur subite*)... Et ils disent, les curés, que je serai encore puni, plus tard ?.. Ah ! Ah) (*ricanant avec dédain*) mais c'est toi, c'est vous, les chanceux, qui n'avez pas dans le sang ce mauvais philtre, qui donne le vertige et vous traîne au cabaret comme par une main.. C'est vous qui le serez punis..

YVES. — C'est bon.. sois calme.. repose-toi.

LUCAS. — Crois-tu que je n'essaie pas de lutter ? Et je lutte, en effet, longtemps, longtemps.. je sens même que je pourrais l'emporter... puis tout à coup — non dans un manque d'énergie, mais dans un sursaut de colère et de révolte contre vous tous que je vois injustement épagnés, — je me replonge dans ma vilaine passion...

YVES. — (*cherchant à l'amener sur un au-*

tre sujet). Combien te reste-t-il d'argent ?

LUCAS. — (*revenant à son idée*). Oui, c'est injuste à la fin.. Pourquoi suis-je, moi, ainsi torturé par cette hantise d'alcool? et de plus, honni, misérable, bon qu'à faire pleurer les miens ? Alors que les autres sont riches, heureux, considérés, sans aucune tentation pénible à combattre.

YVES. — En effet, je te plains profondément..

LUCAS. — (*Révolté*). Et tu crois que je serai encore puni plus tard ?.. Mais ne suis-je pas déjà assez chatié ici-bas ?.. Qui voudrait échanger son sort contre le mien ?.. Le voudrais-tu, toi ?.. Le voudrais-tu ?..

YVES. — (*sans répondre*) — Tu n'as pas dépensé tout ton argent ? Combien t'en reste-t-il ?

LUCAS. — (*Il vide lentement chacune de ses poches*). Je ne sais — Dix piastres.. quinze.. vingt-deux.. encore une, dans cette poche.. vingt-trois.. j'avais peur d'en avoir gaspillé davantage..

YVES. — Et combien en devais-tu ?

LUCAS. — Quarante.. quarante que j'étais parvenu à amasser péniblement avec Marcelle..

YVES. — C'est bon, remets-moi ce qui te reste.. je comblerai la différence..

LUCAS. — (*Révolté*). Non, jamais je consentirai.. jamais.. Je ne veux pas.. Je suis trop bête.. trop bête. Je tâcherai de m'arranger.. N'en dis rien à Marcelle ?.. (*Il s'abat, découragé, la tête enfouie dans un coin du sofa*).

YVES. — (*Emu, le regarde longtemps en silence — se lève, le regarde encore, puis comme en lui-même*) — Oui, c'est vrai.. je n'échangerais pas.

LA BOUÉE

ACTE II

Chez le docteur Duvert.

Même décor qu'au premier acte — mais avec, à gauche, une véranda ayant vue sur le Riche-lieu, et communiquant à droite avec officine. Chaises rustiques hamacs, arbres verdure, etc..

Au lever du rideau, Marianne répond à un coup de timbre de la porte.

SCÈNE I

VERNEUIL. — (*entrant*) Le docteur Duvert est-il chez lui ?

MARIANNE. — Il vient justement de partir pour la montagne, Monsieur.

VERNEUIL. — Sera-t-il bientôt de retour ?.. Je venais lui demander quelques onces d'éther..

MARIANNE. — Je ne suis guère au courant, vous comprenez.. Si vous vouliez alors chercher vous-même.. dans la pharmacie.. En effet, peut-être que.. (*elle va appeler, de la porte*) Mademoiselle Jacqueline !.. Mademoiselle Jacqueline !..

VERNEUIL. — Non, non.. n'appellez personne, s'il vous plaît.. je trouverai facilement moi-même..

JACQUELINE. — Qu'y a-t-il ? (*décontenancée*) Ah ! c'est le docteur Verneuil.. (*Marianne sort*)

VERNEUIL.—(*Embarrassé*) Et c'est Mademoiselle Jacqueline.... si je prends pour formule de présentation l'appel que je viens d'entendre ?.. Je n'aurais pas voulu, cependant.. et je regrette qu'on vous ait si inutilement dérangée.. pour moi..

JACQUELINE. — Pour vous ?.. Est-ce qu'on me dérange plus inutilement "pour vous".. que pour les autres ?..

VERNEUIL. — Qui sait ?.. Vous me démontrez, en tous cas, combien vous avez l'âme "médicale", puisque vous savez accueillir avec une égale bonne grâce les cas les plus ennuyeux.

JACQUELINE. — J'ignore quelle arrière-pensée vous avez....

VERNEUIL. — Vous ignorez ?.. Non, ne recourez donc pas à pareille feinte, mademoiselle.. A quoi bon ? Ne suis-je pas franc, moi ?..

JACQUELINE.—(*Embarrassée*) Mon Dieu ! je ne sais quoi vous dire..

VERNEUIL. — Et que me diriez-vous d'ailleurs ?.. Nous ne nous sommes jamais parlé, il est vrai, jamais.. mais, rien qu'en nous croisant dans les rues de notre village, ne devinons-nous pas, tous les deux, les sentiments secrets qui sourdement s'échangent entre nous, comme par une voix ?

JACQUELINE. — Oh, ne continuez pas, je vous prie.. (*simple geste comme pour le supplier de se taire.*)

VERNEUIL. — Oui, que me diriez-vous ?.. que m'apprendriez-vous ?.. Vous savez si bien

que l'attitude indéchiffrable, avec laquelle vous déroutez tout le monde, ne me trompe pas, moi.. pas plus que ne me trompe la torture intérieure que vous endurez, n'est-ce-pas, à laisser simplement le commérage public accoupler sans cesse nos deux noms..

JACQUELINE. — Je vous en supplie....

VERNEUIL. — Vous savez en même temps si bien le feu qui pareillement me torture.. si bien que, stupidement.. bêtement.. je m'acharne à vous conquérir, malgré le secret amour que vous portez à Yves de Beaumont.. et que vous n'osez pas lui avouer cependant..

JACQUELINE. — De grâce !.. Où prenez-vous cette allégresse à me tourmenter ainsi ?

VERNEUIL. — Où je la prends ?.. dans ma propre lâcheté.. car, vous avez raison, c'est vrai, qu'en faisant seulement mine de ne pas me repousser, vous me tiendrez indéfiniment à votre merci.. rampant à vos pieds.. complice de votre.. Vous voyez, je suis franc, moi.. je ne triche pas. Oh ! j'ai conscience de ma lâcheté, allez..

JACQUELINE. — (*Accablée*) Pour l'amour de Dieu.. je .. vous..

VERNEUIL. — Et pourquoi tout cela ?.. Cela aussi, vous savez bien que je le sais.. Pour que je ne dévoile rien, n'est-ce-pas, de l'erreur affreuse..

JACQUELINE. — Oh ! grâce, taisez-vous..

VERNEUIL. — Que nous sommes les seuls à connaître et qui dresse implacablement entre Yves et vous, entre son amour et le vôtre.. le fantôme constant de sa mère..

JACQUELINE. — (*se dressant affolée*) Ah ! mon Dieu !.. ne parlez plus ; vous mentez... je nie.. non.. Ne dites plus rien..

VERNEUIL. — Ah ! un médecin ne pouvait pas se méprendre, allez..

JACQUELINE. — Non, ce n'est pas vrai.. je ne veux pas que ce soit vrai.. Vous mentez, n'est-ce-pas... je ne veux pas que ce soit vrai... Vous mentez ? (*Elle s'appuie suppliante*).

VERNEUIL. — Oui, je mens.. je mens à la fierté du moins, puisque malgré votre dédain je m'entête à mendier votre affection..

JACQUELINE. — Oh ! pardon, pardon.. Ce n'est pas ce que j'entendais dire.. Pardon, je vous prie..

VERNEUIL. — Mais n'avez-vous pas aussi un peu à me pardonner vous-même ?.. Quand ça ne serait que pour avoir fait disparaître les poudres fatales..

JACQUELINE. — Ces poudres, vous les avez enlevées ?..

VERNEUIL. — Oui, j'ai fait ça, moi, alors que je vous voyais sangloter sous le regard de Yves et que cela me brûlait plutôt les lèvres de crier à tous : — Vous pensez que ce n'est chez elle qu'une explosion naturelle de pitié féminine ?.. c'est le halètement d'épouvante d'une femme qui vient d'empoisonner la mère de celui qu'elle aime..

JACQUELINE. — (*Dans un cri douloureux*) Pitié ! je vous en prie. Grâce !.. Vous me torturez.. (*Elle s'abat sur un fauteuil, suppliante*).

VERNEUIL. — Et moi !.. n'ai-je pas pareillement ma torture à endurer ? car, croyez-moi, je ne suis pas aussi méchant qu'il paraît au fond.. Parfois je voudrais, oui je voudrais chasser ce cauchemar de votre esprit.. vous crier que tout cela est faux.. je décide parfois en moi-même de venir doucement vous prendre par la main, vous conduire dans les bras de Yves en vous criant : Aime-le donc.. Puis aussitôt ma résolu-

tion s'écroule.. je me prends à avoir peur de moi.. peur que ma volonté se cabre dans un sursaut subit de jalousie et que mon geste généreux s'achève par quelque vilénie.

JACQUELINE. — C'est bon.. faites de moi ce que vous voudrez.. je ne me sens plus la force.. je n'ai qu'à obéir.. (*Elle se tient sanglotante, atterrée*)

VERNEUIL. — Oh ! je suis fou.. que fais-je ?.. c'est moi qui vous implore, cette fois.. Pardon.. (*Il s'agenouille à ses pieds*) Mais vous ne comprendrez donc jamais que je vous aime, moi aussi, et que je souffre moins de vous voir pleurer, à cause de moi, que de vous voir sourire à cause de lui..

JACQUELINE. — C'est bien, merci.. je vous remercie.. Allez-vous en.. je n'en puis plus.. Partez.. (*Elle s'effondre tout-à-fait*)

VERNEUIL. — Je vous écoute.. Adieu.. (*Il sort*)

SCÈNE II

MARIANNE. — (*Pénétrant doucement*) Il vous a fait de la peine, ce misérable, n'est-ce pas ?.. je n'aurais pas dû vous appeler..

JACQUELINE. — (*se raidissant sur elle-même*) Mais, non, mais non, Marianne.. De quel droit d'ailleurs ? Tu t'imagines toujours des choses..

MARIANNE. — Je ne sais pas.. peut-être.. Pourtant, rien que de l'avoir rencontré, l'autre jour, n'êtes-vous pas rentrée toute triste ?.. Peut-être que je me l'imagine simplement.

JACQUELINE. — Tu l'aimes si peu, toi, Verneuil.. c'est vrai que tu ne l'aimes pas, dis ?..

MARIANNE. — Ce n'est pas que je le déteste.. pensez bien.. mademoiselle.. Chacun son goût.. Je ne veux rien dire.. chacun son goût et tant mieux s'il trouve quelqu'un disposé à l'aimer. :

JACQUELINE. — Que supposes-tu encore, Marianne ?

MARIANNE. — Oh ! ne m'interroge pas.. car j'avoue que je ne puis rien démêler de ta conduite.. Seulement, je suis un peu ta mère et je ne veux pas que tu aies de la peine.. ni à cause de lui, ni à cause d'un autre..

JACQUELINE. — (*s'efforçant de sourire*) Mais ne suis-je pas gaie ? vois comme je suis gaie.. je te souris..

MARIANNE. — Oh ! j'ai été jeune moi aussi, Jacqueline.. j'ai eu vingt ans.. j'ai appris qu'à cet âge l'on pouvait sourire avec l'envie de pleurer..

JACQUELINE. — (*avec un sanglot dans la voix*) Tais-toi... Ne me parle plus ainsi..

MARIANNE. — Non, je ne veux pas que tu souffres.. Dis-moi ce qui te chagrine..

JACQUELINE. — (*se domptant de nouveau*) Mais je ris.. tu vois bien que je ris.. Tu m'interroges toujours avec un tel regard doux et inquiet, que tu m'émeus à la fin..

MARIANNE. — Oh ! si j'avais le droit de t'interroger autrement que du regard, je trouverais bien.. Il faudrait bien que tu me le dises.. (*caressant*) Tiens, voilà que ton oeil se mouille encore..

JACQUELINE. — Non, ce n'est rien.. c'est fini.. c'est passé.. (*Entrée de Marcelle*)

MARIANNE. — Ah ! vous tombez bien, Madame Marcelle.. Vous allez la consoler, cette petite.. je vous la confie avec joie.. (*elle sort*)

MARCELLE. — (*Pauvrement vêtue*) Je pense avoir déjà tout compris.. C'est à cause de Verneuil, n'est-ce-pas ?.. Je viens de le rencontrer.. Ah ! ces amoureux..

JACQUELINE. — (*avec un sourire résigné*) Oh ! que ta présence me fait plaisir en ce moment..

MARCELLE. — Je n'ai pas frappé.. je suis entrée tout droit.. j'avais peur que tu ne me reçoives pas..

JACQUELINE. — (*reproche triste*) Ne pas te recevoir ?

MARCELLE. — Oh ! pardonne-moi de t'avoir ainsi mise au rang du vilain monde d'aujourd'hui.. C'est que je craignais de te faire honte avec mes vieilles robes râpées.. Oh ! que ton accueil me soulage..

JACQUELINE. — Méchante, va !.. Que m'importe l'état de tes robes, pourvu qu'elles renferment ma toujours bonne Marcelle..

MARCELLE. — Alors, tu m'aimes toujours ? Et pourtant tu sembles m'abandonner..

JACQUELINE. — Si je t'ai un peu délaissée, c'est que, sans que j'en comprenne rien.. je ne puis plus me détacher de mon foyer.. je me sens toute de suite dépaysée, hors de chez moi.. c'est curieux. As-tu déjà traversé des périodes semblables ?

MARCELLE. — Oui.. seulement moi, j'en savais toujours la raison.. Folle de Jacqueline ! va. C'est qu'on y échafaude ainsi plus aisément ses rêves, n'est-ce-pas ? Aucun bruit, personne pour les faire écrouler.. (*narquoise riant*)

JACQUELINE. — Oh ! ne te moque pas de moi, je t'en prie..

MARCELLE. — Me moquer de toi, Jacqueline ? Tu ne veux pas ? Alors c'est donc sérieux, très sérieux, et déjà je compatissais à ta peine.. Mais ne sais-tu pas que, nous autres, femmes, c'est par le cœur que nous vivons et que c'est de sa nature que nous tirons la plus pure, la meilleure, et souvent la seule de nos joies ?..

JACQUELINE. — (*Dans une pensée subite*) Toi aussi, Marcelle, tu crois que j'aime le docteur Verneuil ? (*Elle l'interroge en même temps d'un regard navré*) Tu le crois ?..

MARCELLE. — (*moqueuse*) Ne le crois-tu pas un peu toi-même ?

JACQUELINE. — Non, Marcelle.. je ne le crois pas.

MARCELLE. — Malgré l'opinion de tout le monde ?

JACQUELINE. — Malgré l'opinion.. (*hésitante*) Vrai, est-ce tout le monde qui le croie ?

MARCELLE. — Mais oui.. jusqu'à ce bon vieux père de Beaumont.. dont tu connais l'intérêt à ton égard.

JACQUELINE. — (*De plus en plus hésitante et gênée*) Yves.. aussi ?..

MARCELLE. — Il doit être de l'avis général.. Mais il est si désorienté depuis quelque temps, si abattu et découragé.. Peut-être ne sais-tu pas que tous ses projets ont échoué.. et qu'il part pour la guerre ?

JACQUELINE. — Pour la guerre, Yves ?.. pour la guerre ?

MARCELLE. — Peut-être est-ce autre chose qui le tourmente. Avec lui, l'on ne peut rien découvrir.. il est si renfermé, si sauvage.. Lui aussi est à l'âge où l'on aime.. et peut-être .. (*elle se lève*)

JACQUELINE. — (*la retenant aussitôt*) Il croit lui aussi que j'aime Verneuil ?

MARCELLE. — (*qui s'est réassise*) Mais il n'y a que toi, je t'affirme, qui refuse de te ranger à cette opinion.. Que c'est donc amusant.. (*la caressant*) Je te l'avais pourtant bien prédit, tu te rappelles ? Vous ne vous connaissiez même pas encore, Verneuil et toi. (*Comme pour la faire rire*) C'était en mai que je te faisais cette prophétie, eh ! bien de ce train-là, ma chère, tes noces devront tomber vers 9 heures, un certain mardi de septembre prochain.. Voyons, comptons.. Je te dis que ces choses-là se calculent comme les éclipses. Il n'y a qu'à consulter l'Almanach..

(Elle se lève de nouveau en lui faisant une caresse enfantine) Et c'est ce qui n'annonce qu'un beau matin de soleil, dans l'ombre de notre petite église.. Jacqueline..

JACQUELINE. — (le regard noyé) Oh ! ne plaisante pas ainsi, Marcelle.. Veux-tu bien ?..

MARCELLE. — (plus grave) Allons, regarde-moi.. Pourquoi te refuses-tu tant à l'avouer, cet amour ?.. Parce que nous t'avons un peu lutinée à son sujet ? Mais Verneuil est un parti très convenable et dont tu n'as nullement à rougir ?.. Folle de Jacqueline ! va, tu sais bien que je serai toujours prête à t'approuver et à te défendre..

JACQUELINE. — (se cramponnant à elle) Non, je ne veux pas que tu croies ces choses.. entends-tu ?.. Les autres, le monde.. que m'importe ce qu'ils peuvent croire.. mais toi.. chez toi.. Yves.. c'est trop.. je le.. défends.. (elle reste moment écrasée, puis se dresse tout de suite sur elle-même en attendant le pas du Dr. Duvert) (Marcelle se dispose à sortir).

MARCELLE. — C'est le pas de ton père..

SCENE III

MARCELLE — JACQUELINE — puis le DOCTEUR DUVERT.

DR. DUVERT. — (une revue à la main) Ah ! c'est cette bonne Madame Marcelle .. je vous tends mes sincères hommages.. Comment, vous vous enfuyez déjà ?.. Ces petites "femmes d'habitant".. toujours aimables, toujours jolies, mais toujours pressées..

MARCELLE. — Vous voulez vous moquer, docteur ?.. mais il le faut bien se presser : les vaches, les poules, les oignons à sarcler.. le beurre à faire.. la soupe à préparer.. Chez "les habitants", voyez-vous, il y a toujours quelque chose qui gourmande, (gamine).. quand ce ne sont pas les maris.

DR. DUVERT. — Et moi qui prêche le retour à la terre..

MARCELLE. — Aussi, je vous dis tout de suite : bonjour, et je me sauve.. Je suis déjà en retard.. Bonjour à toi aussi, Jacqueline (*elle sort*).

DR. DUVERT. — Quelle femme exquise, n'est-ce-pas ?.. Je pensais qu'on n'en rencontrait plus que dans les livres, de ces petites femmes-là.. (*Il vient s'asseoir auprès de sa fille*).. Tiens, Jacqueline, je viens de trouver quelque chose qui va t'amuser : un article que tu semblerais avoir inspiré.. Oh ! mais en effet, ton plan de roman.. ce plan fameux que tu devais tirer du pur terroir québécois.. y as-tu songé au moins ?

JACQUELINE. — Oui.. un peu.

DR. DUVERT. — Un peu ?.. rien qu'un peu?

JACQUELINE. — (*se ravisant*) Beaucoup, plutôt.. bien plus que je ne l'aurais voulu même..

DR. DUVERT. — C'est vrai, qu'une fois engagé dans ces machines-là, on ne peut plus se dégager.. Viens donc me raconter ça (*l'attirant à lui*).. D'abord, "ils s'aiment" gros, je parie, tes deux héros ? Il n'y a pas à y échapper.. C'est de tous les terroirs ça ?.. (*dénégation de tête de Jacqueline*).. Non.. tu ne les façonnerais pas ainsi toi les héros ?..

JACQUELINE. — Non.. pas ainsi.. Du moins, il n'en paraîtrait rien, et personne ne le saurait... Peut-être ignoreraient-ils eux-mêmes la réciprocité de leurs amours..

DR. DUVERT. — Et cela marcherait ainsi tout le long de ton livre ?

JACQUELINE. — Pourquoi pas ?.. Le cas ne serait-il pas possible ? Ça ne pourrait pas se

présenter ? (*Elle se blottit sur l'épaule de son père pour ne pas se trahir*).

DR DUVERT. — Pourquoi pas ?.. Mais tu devais imaginer un plan vrai, un plan vécu, et tu débutes déjà par une situation et des êtres contre nature.. Tu pourrais peut-être menteusement imaginer une pareille situation dans un livre, tu ne le pourrais pas dans la vie.

JACQUELINE. — Ce serait invraisemblable, à tes yeux ?.. Même si l'on apportait un motif puissant ?..

DR DUVERT. — Il n'existe pas de motif assez puissant.

JACQUELINE. — Mettons, par exemple, que la fille d'un médecin découvre que son père a empoisonné la mère de celui qu'elle aime..

DR DUVERT. — Continue.. je t'écoute..

JACQUELINE. — ..et que par hauteur d'âme, autant que pour clore les lèvres d'un prétendant rival qui connaît également ce secret, elle décide héroïquement de broyer son cœur, en feignant de dédaigner l'amour de celui pour lequel seul elle brûle..

DR DUVERT. — Ta.. ta...ta...Tu verses dans la fable.. Il n'en existe pas d'amoureux de cette force.. Quand le cœur d'une jeune fille bat pour de bon, pas besoin de stéthoscope, les voisins mêmes en entendent les battements.. Oh ! c'est vrai, tu ne me permets plus de plaisanter maintenant.. (*La caressant*) Et moi qui avais une potion à te faire préparer avant l'arrivée du père de Beaumont.. Sais-tu que son fils, Yves, part pour la guerre ?

JACQUELINE. — (*hésitante*) — Non.. (*se reprenant avec embarras*) Oui.. Marcelle me l'apprenait tantôt.. Pauvre garçon.. Quel est donc le sort qui poursuit cette famille ?..

DR DUVERT. — Quelle succession tragique d'événements, en effet.. La mère foudroyée.. Ce fils qui part pour la guerre.. Cet autre qui gâche sa vie dans l'alcool.. Et lui-même, le pauvre vieux, qui n'a plus que les morceaux épars de sa terre à ramasser.. (*devant les yeux mouillés de Jacqueline*).. Nous ne leur avons pas marchandé nos sympathies, en tous cas.. et si nous avions pu les sauver..

JACQUELINE. — Mais au contraire, n'est-ce pas, l'on dirait que nous leur portons malheur..

DR DUVERT. — Malheur ?.. Voyons.. qu'est-ce qui..

JACQUELINE. — Mais oui.. songe donc.. si tu avais été présent, probablement que la mère.. (*Elle sent que sa voix va la trahir*)

DR DUVERT. — Non, retire-toi.. j'aperçois le père de Beaumont qui vient m'annoncer le départ de son fils. (*Jacqueline se dérobe à droite*).

SCENE IV

LE DOCTEUR DUVERT — PERE DE BEAUMONT — puis YVES

DR DUVERT. — (*Allant recevoir le père de Beaumont*)

Bonjour, père de Beaumont.. Venez prendre un siège.

DE BEAUMONT. — Je n'aurai donc jamais rien d'heureux à vous confier, docteur ? L'autre jour, je vous exprimais mes doutes sur le succès des entreprises de Yves.. ce n'était alors que des doutes au moins.. Mais aujourd'hui, il ne me reste plus rien à quoi m'accrocher..

DR DUVERT. — Vraiment, il a complètement échoué ?

DE BEAUMONT. — Oh ! s'il n'avait été atteint que dans ses châteaux en Espagne, je m'at-

tristerais peu.. A son âge, on retombe toujours sur les pieds, et peut-être serait-il venu, cette fois, les arc-bouter sur la bonne terre franche de chez nous.. Mais c'est dans son courage lui-même qu'il est atteint, puisqu'il s'en va offrir sa jeunesse aux balles allemandes.. Vous seriez-vous douté de ça, docteur ?.. Il s'est enrôlé, sans m'en rien dire..

DR DUVERT. — C'est donc bien vrai, alors?

DE BEAUMONT. — Depuis quelque temps, je sentais bien ses préoccupations, — un père, n'est-ce-pas, ça devine profondément ? — mais je n'ai compris tout son désarroi que lorsque je le vis, un soir, (*on voit à ce moment Jacqueline se dissimuler pour saisir les paroles du vieux de Beaumont*) entrer sans bruit dans ma chambre et venir, dans l'ombre, s'asseoir sur le rebord de mon lit..

DR DUVERT. — Le pauvre garçon..

DE BEAUMONT. — Et de même qu'il venait, autrefois, frôler son chagrin à mon épaule, je l'entendis, avec sa voix de petit enfant : “Son père ?.. son père ?” — “Qu'est-ce qui te contriste ?” lui dis-je. Déjà j'avais compris qu'il souffrait : — “Cela ne marche donc pas à ton gré, mon pauvre Yves ?”.. Et c'est alors qu'il m'a raconté ses déboires, ses angoises, ses démarches auprès des hommes d'argent, ses désappointements répétés... ce courage qui finalement lui échappait..

DR DUVERT. — Il lui restait tant d'autres voies à tenter, cependant, en dehors de la Poudre-rie..

DE BEAUMONT. — “Que comptes-tu faire ?” lui demandai-je.. Tout de suite je pensai : Oh ! s'il se décidait à reporter à la terre ses deux bras, son instruction, quel complet paysan il ferait, et quel exemple il fournirait aux jeunes hommes de sa race, n'est-ce-pas, docteur?.. J'y pensai

tout de suite ; mais au lieu de ça : “Partir, me répondit-il, simplement.. “Partir pour la guerre.. je viens de signer mon engagement”. (*Il raconte ces choses avec une voix brisée*) (*Jacqueline, qui a jusqu'ici écouté avec une angoisse visible, disparaît*).

DR DUVERT. — Ah ! je comprends.. Notre vieille France.. Sa cause est bien propre à donner le vertige — Quelle idée tout de même ?..

DE BEAUMONT. — Il a reçu hier l'ordre de rejoindre sa compagnie, et dès aujourd'hui, (*un silence*) .. J'ai peur parfois qu'il ne me cache quelque chose.. quelque peine secrète.. A son âge ?.. Il est si renfermé.. Il va venir vous saluer en passant.. je l'ai devancé un peu, car je ne voulais pas être témoin de ses adieux à Lucas et à Marcelle..

DR DUVERT. — Courage, père de Beaumont.. La guerre ne peut durer longtemps.. les journaux nous en prédisent déjà la fin.. Peut-être votre fils vous reviendra-t-il retrempé... transformé, reconquis à la terre..

DE BEAUMONT. — Reviendra-t-il seulement ? C'est tout ce que je demande aujourd'hui. (*Yves paraît*) Ah ! le voilà... Savez-vous, docteur, qu'il refusait de venir vous saluer avant de partir.. ce sauvage-là ?

DR DUVERT. — (*Lui tendant une main chaleureuse*). Comment donc, Yves ?.. Tu aurais eu cette dureté ?.. faire passer ces sales Boches avant tes vieux amis ?.. Est-ce parce que j'ai douté, moi aussi, du succès de tes entreprises? (*souriant*).

YVES. — Non.. je vous assure que tout cela est aujourd'hui bien loin de ma pensée..

DR DUVERT. — Oui, tu as oublié tous tes projets ?.. Alors pourquoi les fuir si loin ?.. Je m'attends toutefois, Yves, à ce que tu tires une

leçon profitable de ton aventure dans les Flandres..

DE BEAUMONT. — Vous dites, docteur ?..

DR DUVERT. — Je dis, père de Beaumont, que le poilu de là-bas va lui enseigner que, en temps de guerre comme en temps de paix, on n'arrache pas plus facilement le drapeau que le sol lui-même à sa poigne calleuse..

YVES. — Oh ! je le sais déjà par notre propre histoire, docteur.

DR DUVERT. — Justement.. celle de notre Richelieu.. Aussi ne manque pas de t'empreser de venir me raconter les incidents de ta campagne, au retour.

YVES. — Le retour ?.. Le retour ? Dois-je même y compter ? Je ne m'illusionne pas, allez.. (puis, avec un geste d'indifférence) A quoi bon, d'ailleurs ? (Il fait quelques pas pour s'en aller).

DR DUVERT. — Avec quel ton tu dis ça, Yves.. Chez les jeunes hommes comme toi pourtant, il n'existe pas de blessure, ni à l'âme ni au corps, qui résiste au temps.. N'est-ce-pas votre avis, père de Beaumont ?

YVES. — (qui jusque-là s'est contenu difficilement) Il y en a cependant, docteur.. il y en a. (Il ne peut continuer — il tend brusquement la main au docteur et sort).

DR DUVERT. — J'aurais bien aimé que Jacqueline (appelant) Jacqueline.. (Jacqueline, qui épiait le départ de Yves, jaillit, la main tendue en un geste d'adieu ; puis avec une expression de détresse, elle chancelle sur l'épaule du père de Beaumont qu'elle embrasse, comme pour lui demander pardon)

LA BOUÉE

ACTE III

PREMIER TABLEAU

*Deux ans plus tard — chez le père de Beaumont.
Même décor qu'au premier Acte.*

Retour de Yves

SCÈNE I

MARCELLE — DE BEAUMONT — puis
JACQUELINE

DE BEAUMONT. — (*Arrivant, accompagné de Marcelle, avec une fourche qu'il dépose sous l'appentis*).

— Tu ne te sens pas trop fatiguée, Marcelle ? Les mains de femme, vois-tu, ce n'est pas fait pour manier la fourche.. Jamais ma pauvre "vicille" n'a été obligée, elle, de faire pareil travail.

MARCELLE. — Mais mon Dieu ! Il n'y a rien d'amusant comme de se promener ainsi, perchée, au sommet du "voyage".. Je voyais partout dans les champs, au loin.. Ici Lusignan, Coté.. là-bàs.. le père Désautels.. Ils se hâtaient tous,

eux aussi.. Non, s'il y a quelqu'un à plaindre, c'est plutôt vous.. A votre âge..

DE BEAUMONT. — Je ne suis pas surpris, de ce qui arrive. Je prévoyais bien que Lucas, avec sa boisson, n'échapperait pas à la ruine et qu'il me faudrait, un jour, reprendre ma terre.. C'était pourtant un rude travailleur quand il le voulait.

MARCELLE. — Et si adroit, si gentil aussi.. N'avez-vous pas confiance qu'il se corrige et fasse mieux, à l'étranger, loin de ses amis ? Cela ne me coûtera pas d'aller le rejoindre, dès que je le saurai de nouveau établi et heureux.. (*Pendant tout ce dialogue, Marcelle s'occupe aux soins du ménage — range les choses ; le père de Beaumont arpente la pièce, au hasard*).

DE BEAUMONT. — C'est bien ce que tu mérites, Marcelle, vaillante comme tu es — (*long silence*) — Sais-tu que je ne me sens nullement fatigué, moi non plus.. Comme ça ravigote cette bonne odeur de foin.. Jamais je n'ai senti mes vieilles jambes aussi agiles..

MARCELLE. — (*Avec un air entendu*) Je sais bien pourquoi, moi, vieux père.

DE BEAUMONT. — (*même air*) — Penses-tu que je le sais pas, moi aussi ?

MARCELLE. — C'est la nouvelle de l'arrivée de Yves, n'est-ce pas ? Ah ! c'est cela qui ravigote davantage..

DE BEAUMONT. — (*joyeux*) — C'est vrai que je me sens tout autre, Marcelle.. Cinquante images joyeuses me trottent dans l'esprit..

MARCELLE. — Oh ! je les connais aussi, ces images-là.. C'est Yves, grimpé à ma place, sur le "voyage".. Yves fauchant le blé.. Yves portant le lait à la fromagerie..

DE BEAUMONT. — Folle de Marcelle, va !.. Ah ! il me tarde, en effet, de le revoir. De-

puis deux ans déjà qu'il est parti.. (*après un temps de songerie*) Je ne sais pas ce qu'il va être tenté d'entreprendre au retour.. S'il pouvait abandonner ses anciens projets et prendre la direction de la ferme (*silence*). Non, tu ne t'y attends pas, toi non plus ?.. As-tu remarqué cependant les réflexions qu'il faisait dans sa dernière lettre?.. Savais-tu ça, Marcelle, que les paysans de là-bas, ce sont les "habitants" d'ici ? (*Il va chercher la lettre et commence de nouveau à la lire à Marcelle qui l'écoute distraitement*).. "Vous pleureriez en somme devant le spectacle de ces vieux paysans qui, sans bruit, dans l'ombre, viennent humer en secret l'odeur de leur sol dévasté".. (*Jacqueline paraît — En la voyant*): Ah ! Mademoiselle Jacqueline, vous ne savez pas.. Yves revient.. Nous avons reçu un télégramme. Il arrive demain.. Ah ! le cher enfant, que j'ai hâte de l'embrasser..

JACQUELINE. — (*tout de suite envahie par la joie et l'émotion*)

— Est-ce bien vrai ?.. Votre Yves s'en revient ?.. Si vous saviez combien je suis heureuse.. pour vous, père de Beaumont.

DE BEAUMONT. — Saviez-vous ça, Mam'zelle, que les paysans de là-bas, ce sont les habitants d'ici ? (*se remettant à lire*) "Ce sont des croyants à votre manière.. des amoureux comme vous.. de.. la.. terre".. Mais je vous ennuie toutes les deux, avec mes histoires.. Ah ! les vieux.. c'est si peu amusant (*il se dispose à sortir*)

JACQUELINE. — (*qui n'est entrée que pour un instant, reste debout*).

Mais non.. mais non.. ils sont charmants les vieux, et je les aime beaucoup, moi (*le retenant*). Ils ont été crânes, n'est-ce-pas, nos jeunes volon-

taires de Québec, à Courcelette, à St-Julien, à Langemark.. partout..

DE BEAUMONT. — Je ne doute pas que Yves au moins ait fait son devoir.. et c'est pour cela que je voudrais bien aussi faire le mien, ici — arranger, mettre tout en ordre avant qu'il arrive (*il se dispose de nouveau à sortir*).

JACQUELINE. — (*gamine*) — Ah ! vous voudriez bien que je vous complimente sur la belle tenue de votre champ, l'abondance de vos moissons ?..

DE BEAUMONT. — (*revenant à elle*) — Vrai.. vous trouvez ?.. Il faudra alors que je vous amène avec Marcelle, un bon jour, jusqu'à l'extrémité de ma terre..

MARCELLE. — Vous savez bien, père de Beaumont que cela ne l'intéresserait pas..

JACQUELINE. — Mais oui, beaucoup.. beaucoup.. Comme vous devez être heureux qu'il vous revienne sain et sauf ?..

DE BEAUMONT. — Oui, j'en bénis la Providence.

JACQUELINE. — Vous allez tout de même le trouver changé, je suis sûre : l'air des camps — le soleil brûlant des Flandres. Ca me fait une grande joie, pour vous, une grande joie.. Il ne vous disait rien autre chose dans sa lettre ?

DE BEAUMONT. — Non.. seulement des amitiés à tout le monde, à ses amis.. au docteur Duvert.. Il y pense toujours au docteur dans ses lettres.

JACQUELINE. — Je suis bien contente pour vous, bien contente qu'il vous revienne.. Je cours l'annoncer à mon père tout de suite (*Elle se dirige vers la porte*)

MARCELLE. — Tu t'en retournes déjà, Jacqueline ?

JACQUELINE. — Je ne me doutais pas.. je n'étais entrée que pour te jeter un petit bon-

jour en passant.. Bonjour à vous aussi, père de Beaumont.. Il faudra que je guette la figure que vous ferez, demain, en traversant le village avec votre Yves (*elle sort*).

DE BEAUMONT. — Est-elle charmante un peu, cette petite demoiselle (*après un temps de réflexion*) Cela marche-t-il toujours ses amours avec Verneuil ? Je n'en entends plus parler, il me semble.

MARCELLE. — Je n'ose plus moi-même lui en parler.. On dirait parfois qu'elle le fuit..

DE BEAUMONT. — (*Il se dirige vers la porte comme pour sortir — après un moment de songerie, il s'assoit près de la porte*) — Ce pauvre Yves.. Comme il va en trouver, malgré tout, du changement en ces deux ans.. Lucas parti.. toi, te préparant à le rejoindre bientôt.. moi revenu à ma vieille terre.

MARCELLE. — Vous l'avez dit : Quel bouleversement il va constater.

DE BEAUMONT. — Pourvu que l'absence de Lucas ne le chasse pas à son tour. Ils s'entendaient si bien tous deux.

SCENE II

MARCELLE — DE BEAUMONT — ISA —
puis YVES et LUSIGNAN.

ISA. — Est-ce vrai que Yves est revenu ?

DE BEAUMONT. — Non, pas encore, mais il nous a annoncé son arrivée pour demain..

ISA. — C'est curieux, Charbonneau m'a dit qu'il l'avait vu descendre du train avec Lusignan — Tant mieux, ça nous fera un voteur de plus pour l'élection.. Ca va être chaud, paraît-il.. père de Beaumont.

DE BEAUMONT. — Tenez, vous allez me le gâter, mon Yves, avec vos élections.. le faire mordre aux blagues des journaux.

ISA. — Laissez-le donc employer ses talents

à son goût.. Vrai, vous seriez content de le voir se livrer à la culture ?.. tant d'études qu'il aurait faites pour rien.. tant d'argent et de temps perdus..

DE BEAUMONT. — Perdus ? Voyons, Isa, est-ce que cela l'empêcherait d'ambitionner n'importe quel poste ?..

MARCELLE. — (*Avec un cri de surprise*) — Mais c'est Yves !.. Yves !.. C'est Yves avec Lusignan ! (*Elle se précipite vers lui avec le père de Beaumont*).

DE BEAUMONT. — (*suffoqué*) — Mais comment donc, Yves..

YVES. — (*les entourant de ses bras*) — Marcelle.. le vieux père.. C'est vous.. Ah ! que je suis content.. Bonjour Isa..

MARCELLE. — C'est Yves.. Comment se fait-il ?.. Pourquoi ?

DE BEAUMONT. — Oui, et personne pour te recevoir à la gare.. Explique donc.. ton télégramme ne nous annonçait ton arrivée que pour demain.. Si ce n'est pas trop triste.

YVES. — Oui, je sais.. Personne ne pensait que le steamer pourrait raccorder avec l'express d'aujourd'hui, et alors.. Mais qu'importe, me voilà et je vous retrouve..

DE BEAUMONT. — (*l'examinant*) — Habillé en soldat ?.. Je n'y pensais plus.. Il a grandi, savez-vous.. Ne trouves-tu pas, Lusignan ?

LUSIGNAN. — C'est ce que je lui disais tantôt. Il a l'air d'un homme maintenant. (*souriant*)

ISA. — Sapristi ! ça ne prenait pas non plus des enfants pour les tenir, ces satanés Boches..

DE BEAUMONT. — Ca ne te coûtera pas de quitter ton uniforme au moins ?

YVES. — Oh ! pas du tout, vieux père.. Mais il y avait aussi là-bas d'autres formes de vê-

tements.. A les voir, vous auriez cru rencontrer vos propres gens d'ici.

DE BEAUMONT. — Oui, tu nous le disais dans tes lettres Oh ! j'ai hâte de t'entendre raconter tout ça.

YVES. — Mais vous aussi, n'est-ce pas, vous avez beaucoup de choses à me dire ?

DE BEAUMONT — (*d'un ton ému*) — Oui, beaucoup, en effet.. beaucoup.. (*Il s'efface derrière Marcelle pour cacher son malaise*)

YVES. — (*Emu lui-même*) — Oh ! que c'est bon de me sentir de nouveau avec vous.. (*Il promène lentement son regard sur les objets — l'atmosphère est triste*) Mais, approche donc, Marcelle, que je te voie.. (*Il l'attire à lui et simplement, longtemps, il lui retient les mains dans les siennes*).

LUSIGNAN. — Nous te quittons, Yves.. Nous reviendrons te voir.. Et si tu as un instant, tu sais, il n'y a toujours que la clôture à enjamber.. Viens, Isa..

YVES. — Bonjour, Lusignan, et grand merci pour votre bonté.. Bonjour, Isa.. (*Ils sortent*).

DE BEAUMONT. — Oh ! ce Yves que nous retrouvons enfin (*Il vient s'asseoir près de lui*) Et sain et sauf ?

à

YVES. — J'ai eu cette chance.. Rien qu'une légère écorchure ici à l'épaule.. un pruneau boche, en passant.. juste pour faire plaisir.. car à la guerre, vieux père, c'est presque gênant de s'en tirer trop bien.

MARCELLE. — Tu ne nous en as jamais parlé ?..

YVES. — A quoi bon vous alarmer pour si peu ?.. Alors que j'en voyais tant des nôtres tomber autour de moi.

MARCELLE. — N'empêche que nous en avons eu des alertes à ton sujet.. c'est à qui des

deux n'ouvrirait pas la gazette le premier.. Les timbres seuls de tes lettres nous faisaient peur.

YVES. — C'est comme pour les vôtres, je les ouvrais toujours avec angoisse..

DE BEAUMONT. — (*Revenant à Yves et l'embrassant*) — Tu ne t'informes pas de Lucas. Yves ?.. Si tu savais ? Tu le soupçonnes peut-être ?

Yves. — (*avec douleur*) — Oui, Lusignan m'a tout raconté..

DE BEAUMONT. — Vrai ?.. Tu sais tout ? : sa ruine.. son départ.. son exil à l'étranger ?.. C'est ce qui me tourmentait le plus de t'apprendre.. Vous étiez si frères tous deux..

YVES. — Pauvre Lucas.. Cela me fait en effet un gros chagrin.. un bien gros chagrin..

DE BEAUMONT. — Tu t'expliques alors pourquoi j'ai dû me remettre à la tâche.. reprendre la vieille terre natale ? Il ne fallait pas, n'est-ce-pas, que tu la trouves partie, comme lui.. sans que tu puisses lui dire adieu ?.

YVES. — Vous songez à vous en séparer ?

DE BEAUMONT. — Oh ! non.. je ne le voudrais pas.. non.. Mais je sens bien que mes vieux bras ne pourront guère résister longtemps (*silence*). Est-ce que cela te chagrinerait de la voir tomber entre des mains étrangères ?

YVES. — Certes, oui, vieux père.. Le foyer natal, quand même on l'a quitté, il garde toujours quelque lambeau de notre âme.. J'étais loin de m'attendre à un pareil bouleversement.. Lucas n'aurait pas dû vous quitter il me semble.

MARCELLE. — Il ne pouvait plus faire face à ses affaires.. et avec son caractère fier.. C'est un de Beaumont, tu sais..

DE BEAUMONT. — J'ai réussi à le maintenir quelque temps sans qu'il s'en doute, mais à la fin..

YVES. — Et où s'en est-il allé ?

DE BEAUMONT. — Loin.. bien loin.. je ne sais.. Marcelle se propose de le rejoindre elle-même, dès qu'il sera fixé..

YVES. — Et alors pour les travaux, les semailles, les récoltes, vous étiez seul ?

DE BEAUMONT. — Seul ?.. Tu n'as donc jamais vu Marcelle chavirer les veillottes ?

YVES. — Est-ce vrai, Mercelle ?.. tu as dû faire cette besogne ?.. Quelle tristesse !

MARCELLE. — Oh ! ce furent nos plus belles heures..

YVES.—Oh ! qu'elle duperie que l'existence.. (*un moment accablé*) En somme, je vois que, même au fond des tranchées, je n'étais pas encore le plus malheureux.. Et à la Poudrerie ? que s'est-il passé ? je serais bien curieux de savoir qui me remplace aujourd'hui à la direction du laboratoire..

DE BEAUMONT. — Oh ! va, je ne m'en suis guère occupé de ta Poudrerie.. Tu as bon coeur de t'y intéresser encore ..

YVES. — J'y avais alors un compagnon....

DE BEAUMONT. — Oui, le jeune Labonté.. le fils du père.. Il s'est remis à cultiver.. Il faudra que tu ailles le voir..

YVES. — Et les autres ?... Charbonneau, le docteur Duvert ?.. (*hésitant*) Et Jacqueline Marcelle, est-elle toujours ta grande amie ?

MARCELLE. — Oui, toujours..

YVES. — (*avec effort*) Et celle du docteur Verneuil aussi je suppose ?

MARCELLE. — De Verneuil ?.. Ma foi, c'est devenu une énigme pour moi.. Elle me semble maintenant plutôt le fuir.. Je t'assure qu'elle s'entend autrement mieux avec.. (*elle lui indique le père de Beaumont d'un geste moqueur*) — Il va nous falloir bientôt les chaperonner, sais-tu?..

DE BEAUMONT. — Folle de Marcelle, va !
(*Il sourit tendrement*).

MARCELLE. — Elle le complimente sur ses moissons.. Lui, lui lit tes lettres.. Il lui donnait même tantôt un rendez-vous (*avec une caresse ingénue*) Allons, n'est-ce-pas vrai que vous vous êtes entendus tantôt, pour un rendez-vous ?..

DE BEAUMONT. — (*avec un sourire triste*) Tu vois, Yves, elle trouve encore le moyen de nous faire sourire à même ses propres larmes.. C'est vrai que si je ne les avais pas eues, ces deux-là.. je crois bien que..

YVES. — (*Lui serrant tendrement les mains*) C'est bon, vieux père, cela me fait plaisir, et il faut que vous vous endormiez sur ce sourire.. Quant à moi, je dépouillerais volontiers cet uniforme qui m'enserme depuis vingt-quatre heures..

MARCELLE. — En effet, nous n'y pensions pas.. Tu dois être horriblement fatigué. Nous nous reprendrons demain.. (*Allumant une bougie*) Je vais te conduire à ta chambrette d'autrefois..

DE BEAUMONT. — Il y a longtemps, je suis sûr, que tu ne fais pas grand'prière, en te couchant.. (*un peu narquois*)..

YVES. — Ma foi, c'est passablement vrai..

DE BEAUMONT. — Veux-tu en réciter un petit bout avec nous, pour faire plaisir à Marcelle ?

YVES. — (*Avec une moue gamine*) Mais, oui.. je veux bien.. (*Ils se mettent à genoux ; le père de Beaumont semble rayonnant, Marcelle se tient pieusement inclinée ; Yves, un seul genou en terre, l'air grave*).

MARCELLE. — "Je vous adore, O mon Dieu ! avec l'humilité que m'inspire..

(*Le rideau tombe après ces premiers mots*)

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

Deuxième Tableau

Même décor. Au lever du rideau, Yves en tenue de travail, attend que Marcelle ait fini de fixer un ruban à un vieux chapeau de paille dont il se prépare à se coiffer. Le père de Beaumont le suit partout des yeux, réjoui.

SCÈNE 1

YVES — DE BEAUMONT — MARCELLE

YVES. — Préférez-vous que je fauche la pièce du coteau, vieux père ?.. Elle me semble plus mûre que les autres..

DE BEAUMONT. — Oui, mais beaucoup plus fatigante à abattre.. et quand on a comme toi perdu l'habitude.. Je ne voudrais pas abuser de ton aide.

YVES. — Oh ! ce n'est pas ce qui m'inquiéterait, si je savais y retrouver comme autrefois la musique enlevante de la faux de Lucas. (à Marcelle qui lui remet son chapeau) Mais c'est tout à fait chic.. Donne que je l'essaie..

MARCELLE. — Il te va très bien.. Tu as tout à fait l'allure d'un jeune "habitant".. Voyez donc, père de Beaumont ?..

DE BEAUMONT. — (sans répondre) C'est une des meilleures pièces, après celle du Puits.. Elle m'a déjà donné 130 minots de gabourage.. C'est rare les commerces qui peuvent rapporter autant..

YVES. — Oh ! la terre.. quand on veut s'y mettre pour tout de bon.. Mais ce n'est pas par là qu'elle m'a empoigné, l'autre jour, pendant que je faisais la revue des moissons, des bois, des bords familiers de notre vieille maison..

DE BEAUMONT. — De quelle manière donc, Yves ?

YVES. — (*avec un geste vague*) Je ne sais pas (*grave*).. Cela m'a pris tout à coup.. cinquante sensations étranges.. des souvenirs que je retrouvais à chaque sillon : la "grosse roche", le petit sentier qui traverse la sucrerie, les ponts rustiques.. jusqu'à ce coin d'ombre, dans le jardin, où le soleil est impuissant à nous atteindre.. Oh ! la terre natale..

DE BEAUMONT. — Et cependant, si tu l'aurais comme moi travaillée et remuée dans chaque motte, pendant quarante ans..

YVES. — Vrai.. bêtement.. je crois que j'aurais pleuré.. Mais ce n'est pas d'attendrissement qu'il s'agit. (*Il reste un instant perdu dans ses pensées, et comme se réveillant*) Bon, il faut que je fourre ce bouquin dans ma poche; j'y jetterai un coup d'oeil, en me reposant, si le soleil tape trop dur.. (*Il s'empare d'un vieux livre qu'il glisse dans sa poche*).

SCENE II

MARCELLE — DE BEAUMONT — YVES — le docteur DUVERT — puis ISA.

DR DUVERT. — (*Entrant tout à coup, son fouet à la main*) — Il n'est pas traître comme celui des Flandres va, notre soleil.. (*lui tendant la main avec élan*) Ah ! ce gaillard que j'ai mis au monde, le voilà devenu un héros !.. je n'ai pas voulu passer sans entrer te le dire, Yves..

YVES. — Vous êtes bien trop bon, docteur.

DR DUVERT. — (*se tournant vers de Beaumont*) Et c'est le père de Beaumont qui est fier, je suppose ?.. et Madame Marcelle aussi..

DE BEAUMONT. — Ce n'est que naturel, docteur.. Prenez donc un siège.. nous vous laissons là, debout..

DR DUVERT. — Merci, je suis inquiet.. j'ai simplement laissé ma voiture au coin de la

route, pour accourir te serrer la main.. Mais dis donc, Yves, la rage ne vous a-t-elle pas parfois affolée ?.. car est-ce vrai, Reims ?.. les bombes sur les ambulances ?.. les ôtages, les femmes maintenues à la tête des ponts ? Ah ! les bandits..

YVES. — Vous avez raison, j'ai été témoin de bien des horreurs..

DR DUVERT. — Et voilà que je te retrouve comme ces héros romains qui tout de suite retournaient aux champs ?

YVES. — Il faut bien aider un peu ce vieux père.. Je me préparais à lui donner un coup de main..

DR DUVERT. — Ah, le brave fils.. Et je suis sûr que tu n'as rien rencontré là-bas de plus attirant que la petite campagne de "chez-nous"..
(*Il se dirige déjà vers la porte suivi de Yves*)

YVES. — Ça c'est bien vrai, mon Dieu.

DR DUVERT. — ..ni assez de fumée, n'est-ce-pas, sur les champs de bataille pour obscurcir la vision du clocher natal ?.. Au revoir, Yves..
(*avec une tape paternelle*) Et ne tarde pas à venir me raconter ta campagne..

YVES. — Vous ne craignez donc pas, docteur ?.. "A beau mentir qui vient de loin"..

DR DUVERT. — Non, Yves, tu ne peux pas t'être gâté.. dans un tel bain de patriotisme.. Bonjour, madame Marcelle...

YVES. — Grand merci, docteur.. Mais je tiens à vous exprimer tout de suite ma reconnaissance pour les touchantes bontés que vous avez eues pour les miens..

MAROEILLE. — Jacqueline en mérite bien aussi sa part, Yves..

YVES. — Oui, je le sais.

DR. DUVERT. — Ta... ta... ta... Tu ne nous dois rien du tout. Seulement, hâte-toi de venir me raconter ta campagne. (*Il sort*).

DE BEAUMONT. — Quel excellent homme !.. Tout le monde est bon pour nous dans sa maison, et si tu avais une soeur, je crois qu'elle ne me serait pas plus chère que cette petite Jacqueline..

YVES. — (*comme pour se dérober*) Bon, si je veux faire l'essai de ton chapeau, Marcelle, il convient que je parte.. Tiens, ma pierre à aiguiser que j'oubliais (*Il disparaît et s'éloigne en chantant*).

DE BEAUMONT. — (*écoutant*) Que chante-t-il là ?.. C'est joli..

MARCELLE. — Certes.. "*Le Credo du Paysan*"..

DE BEAUMONT. — Un chant de guerre ?..

MARCELLE. — Loin de là... Ecoutez... C'est un hymne à la terre....

DE BEAUMONT. — A la terre ? (*Il écoute— La voix se perd*) C'est bien beau ce chant-là, ne trouves-tu pas Marcelle ? (*Après un moment de silence*) J'ai diverses choses à mettre en ordre... j'en profiterai pour réparer le harnais de Rougeaud (*Il va chercher le harnais dans la remise et revient s'installer dans un coin de la pièce*) Cela ne t'embarrassera pas trop, Marcelle ?..

MARCELLE. — Mais non, mais non.. aucunement.

ISA. — (*Pénétrant tout à coup sans frapper*) Ne vous dérangez pas, père de Beaumont.. c'est moi, Isa.. Vous voilà encore au travail ?.. Mais vous n'arrêtez donc jamais, vous ?.. Et Yves ? Pas retourné faire la chasse aux Boches à Guillaume, toujours ?.. Dites donc, je venais vous inviter, tous les deux, à notre Comité, ce soir..

DE BEAUMONT. — Quel Comité ?

ISA. — Ah ! vous n'aurez pas loin à aller ; chez Lusignan, votre voisin.. Les gens voudraient

y rencontrer Yves.. Tâchez donc de nous l'amener..

DE BEAUMONT. — Ah ! me voilà pas mal vieux pour ces réunions-là. Bon pour les jeunes.. Mais ça ne m'empêche pas de savoir choisir le meilleur homme.. Et pour qui ce comité ?

ISA. — Bedame ! pour les rouges.. Sans ça je ne vous.. Oui, un petit comité pour l'élection.. J'ai rencontré Charbonneau.. il dit que ça va être chaud.. ben chaud..

DE BEAUMONT. — Si Yves veut y aller..

ISA. — J'invite aussi les femmes, Mme Marcelle.. La petite Sans-Chagrin.. la mère Lauzon vont venir, certain.. . . Vous voyez, moi, je fais comme Borden.. Je suis pour le vote des femmes, mais je n'invite que celles qui votent pour nous autres..

MARCELLE. — Je vous remercie beaucoup, M. Isa, mais je vous assure que je n'ai pas l'esprit à ces choses..

ISA. — Bon, il faut que je me hâte.. J'ai encore les gens du Brulé à voir.. Ca va être chaud, oui, mais vous savez, père de Beaumont, on va les battre pareil.. Au revoir (*Il sort*).

DE BEAUMONT. — (*se remettant au travail*) — Tu n'as pas à te préoccuper.. Tu sais bien que je ne te laisserai pas seule.. Ca ne tentera pas Yves, non plus, d'y aller.. je suis sûr..

MARCELLE. — Non, je n'avais pas le cœur.. père de Beaumont. (*Elle reste pensive, prête à pleurer, puis sur un ton changé*) Vous ne savez pas.. je n'ai pas encore osé vous en parler..

DE BEAUMONT. — (*Interdit*) Lucas t'a écrit.. n'est-ce-pas ?

MARCELLE. — Oui, il m'a écrit..

DE BEAUMONT. — (*Cessant tout travail et sans la regarder*) Il te demande de le rejoindre ?

MARCELLE. — Oui.

DE BEAUMONT. — Et tu iras ?

MARCELLE. — Oui, j'irai....

DE BEAUMONT. — Tu as raison.. Ce n'était pas un mauvais enfant. Ce pauvre Lucas ! (*Songeur*) C'est le sort de Yves qui maintenant me préoccupe.. Les chimères ont tant d'écho dans les maisons vides.. Si le découragement allait le chasser de nouveau..

MARCELLE. — Quelle délicieuse remplaçante j'aurais à vous proposer pourtant..

DE BEAUMONT. — Oui, laquelle ?

MARCELLE. — Et qui vous aime bien tous les deux..

DE BEAUMONT. — (*Avec une surprise heureuse*) — Jacqueline, n'est-ce-pas ?.. Tu crois, toi aussi, qu'elle aime Yves ?.. (*Il se lève la figure irradiée*)

MARCELLE. — Oui, et il me semble que ce n'est qu'en étouffant son coeur à deux mains, qu'elle en retient les battements.. Et si Yves écoutait mieux..

DE BEAUMONT. — Ah ! si ce pouvait être vrai.. Quel bonheur ce serait pour lui !.. Mais ne lui dis rien de tout ça : ton départ, Lucas, Jacqueline, rien.. (*Il suspend le harnais, ramasse ses outils en silence*) J'ai envie de tout raconter au docteur Duvert ?.. Crois-tu que Yves serait mécontent, s'il l'apprenait ? (*Il arpente la pièce, agité*).. Mais un père ne peut-il pas tout oser, pour son enfant, sans rougir ?

MARCELLE. — (*Regardant par la fenêtre*) — Chut ! v'la justement Jacqueline qui s'en vient ici.

DE BEAUMONT. — Je me sauve.. Ça me gêne maintenant de la voir. (*Il sort à droite*)

SCENE III

MARCELLE — JACQUELINE — puis YVES

JACQUELINE. — (*S'avance en épiant pru-*

demment les lieux, puis entre, après s'être assurée de l'absence de Yves) — Tu es seule ?.. Personne ?..

MARCELLE. — (*l'accueillant avec transport*) — Ah ! Jacqueline ! comme tu tombes bien !..

JACQUELINE. — C'est donc la Providence qui m'a guidée.. car je ne pensais pas pousser jusqu'ici.. Qu'y a-t-il ?

MARCELLE. — J'ai de la peine, Jacqueline, (*elle l'entoure de ses bras*) Je vais vous quitter tous.. je viens de l'annoncer au vieux père de Beaumont.

JACQUELINE. — Tu t'en vas, Marcelle ?.. Retrouver Lucas ?.. Tu ne soupçonnes pas le chagrin que cela me cause.

MARCELLE. — Je l'aurai du moins près de moi — je saurai s'il souffre ou s'il est heureux.. je préfère tout à cette incertitude..

JACQUELINE. — Oh ! quelle admirable vaillante tu es, Marcelle. (*La contemplant dans les yeux*) Le sais-tu, au moins, le sais-tu, combien tu es vaillante ?..

MARCELLE. — Et maintenant ce sont les deux d'ici qu'il me coûte d'abandonner.

JACQUELINE. — En effet.. je n'y songeais pas.. Ce pauvre vieux de Beaumont..

MARCELLE. — Et ce pauvre Yves aussi ?.. Ne penses-tu pas ? Que feront-ils dans leur maison vide ? (*Pendant ces dernières phrases, Yves descend distraitemment de son champ, un râteau sur l'épaule. Après l'avoir déposé, il entre sans défiance et sans apercevoir Jacqueline qui a elle-même le dos tourné vers lui*).

YVES. — Sais-tu, Marcelle, que j'avais oublié de.. (*Mutuellement, ils se reconnaissent ; Jacqueline ébauche le geste de s'enfuir ; Yves reste également interdit. Marcelle, gênée elle-même, lui présente Jacqueline*)

MARCELLE. — C'est cette bonne Jacqueline dont je t'ai si souvent parlé, Yves..

Yves. — (*Avec un ton oppressé*) — Oh ! je sais.. Si vous me voyez ainsi confus, Mademoiselle, ce n'est pas que j'aie honte de ma tenue de travail.. Je regrette seulement que mon grossier accoutrement me prive de vous offrir de vous guider à travers les vergers.. Ne vous prépariez-vous pas à retourner au village ? (*Marcelle se dissimule discrètement*).

JACQUELINE. — (*Avec une expression défective*) — Et cela sous-entend que si vous ne rougissez pas, vous, de votre livrée de travail.. vous ne me reconnaissez pas une égale fierté, à moi ?.. (*au bout d'un temps et du ton des résolutions graves*) Eh ! bien, voyez si j'en rougis (*Allant résolument se placer à son côté*) Venez..

YVES. — (*Immobile et désespéré*) — C'est moi maintenant qui n'ose plus, je crois, (*la regardant avec douceur*). J'aurais eu bien des choses à vous dire pourtant (*très grave*). J'ai si longtemps souhaité une circonstance semblable : me trouver ainsi seul en votre compagnie, avec la joie de marcher à vos côtés.. vous parler doucement, avec des mots qui ne vous auraient pas interrogée, mais qui auraient tout de même obtenu des réponses - prononcées ou muettes —... J'aurais tant aimé vous raconter mes ambitions, mes rêves.. mes chagrins aussi.. vous initier en quelque sorte comme une soeur à l'intimité de ma vie.. (*Il s'abat sur une chaise le coude sur le genou*) (*Jacqueline se tend elle-même de tous ses nerfs pour contenir son émotion*) Et maintenant je n'ose plus.. C'est bien fou.. bien enfant.. car m'auriez-vous seulement compris ?.. écouté ?.. Qu'est-ce que cela pouvait vous faire ?... Une étrangère.. une indifférente..

JACQUELINE. — (*avec une révolte douloureuse*) Une indifférente ? Mais non.. vous sa-

vez bien que je vous aurais écouté avec intérêt.

YVES. — (*se redressant*) — Vrai, vous m'auriez écouté ?.. J'aurais pu vous expliquer.. vous faire comprendre ?.. Et maintenant je ne sais plus comment vous dire.. je ne pourrais plus (*les yeux à terre*).. Je me rappelle seulement que tout à coup cela m'a pris comme une fièvre ce besoin de fuir, de m'en aller loin, plus loin, de m'étourdir à même le vertige de la guerre.. Quand on a plus de mère (*Jacqueline pousse ici comme un cri d'angoisse*), pas une épaule de femme où blottir son front..

JACQUELINE. — Ah ! grand Dieu....

YVES. — Vous n'avez pas de mère, vous non plus.. Alors vous me comprendrez mieux.. J'ai vite senti cependant que, même en plein combat, il n'y aurait jamais assez de fumée dans le ciel pour obscurcir certaines visions lointaines.. Aussi est-ce là que le souvenir de certaines figures chères, où se glissait sans cesse la vôtre, a commencé par plus durement me torturer.. Qui m'eût dit alors que ces visions continueraient à me poursuivre au retour et que j'oserais.. les désirer réelles et vivantes... avec les mêmes visages aimés...

JACQUELINE. — Non, non, ne continuez pas.. je ne veux pas, (*implorante*) je ne peux pas vous écouter..

YVES. — (*avec effort*) — Je ne peux pas, moi non plus, je ne peux pas me taire. (*avec émotion*).. Et pardonnez-moi si j'ose.. mais votre ombre bienfaisante n'était pas plus absente là-bas dans ma pensée qu'elle ne l'est devenue, ici, dans ma vie..

JACQUELINE. — Oh ! n'achevez pas, mon Dieu !.. N'achevez pas, je vous supplie (*Elle ne veut pas l'entendre et tente de lui clore les lèvres de ses mains*)

YVES. — Oh ! pardon.. pardon.. Qu'ai-je osé vous dire ?.. je divague, (*l'implorant à son*

tour) Je vous ai blessée, n'est-ce-pas ? Pardon, j'ignorais.. j'oubliais.. j'oubliais que vous étiez promise..

JACQUELINE. — Ah ! grand Dieu.. (*hale-tante*).

YVES. — et que vous ne pouviez plus tolérer pareil langage sur les lèvres d'un autre..

JACQUELINE. — (*dans un cri étranglé*) C'est affreux.. horrible.. Vous ne voyez donc pas.. vous ne comprenez donc rien.. (*comme Yves s'enfuit éperdu, elle le poursuit de son appel*) Monsieur Yves.. Yves.. Yves (*Elle s'abot sur un fauteuil*).

MARCELLE. — (*accourant à elle*) Quoi ?.. Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu Jacqueline ?..

JACQUELINE. — (*se redressant hagarde*) C'est Yves. Yves.. Cours.. retiens-le.. C'est Yves.. je ne veux plus qu'il souffre.. je ne veux plus.. Dis-lui (*elle s'éloigne de Marcelle en reculant vers la sortie*).. Dis-lui que....

MARCELLE. — (*rayonnante*).. que tu l'aimes, hein, Jacqueline ?

JACQUELINE. — Dis-lui que.... (*elle disparaît en sanglotant*).

RIDEAU.

LA BOUÉE

ACTE IV

Chez le docteur Duvert.

A droite : Salon artistement meublé : Peintures, cheminées, tables, divan, etc. Portes au fond et à droite.

A gauche : Avenue et verandah, communiquant avec salon par large porte. Bancs et chaises rustiques — arbres et fleurs — La vue s'étend sur le Richelieu.

SCENE I

Le docteur DUVERT — YVES.

DR. DUVERT. — (*Accueillant Yves*). En fin, je te tiens, mon Yves.... Toujours un peu sauvage alors ?.. Assieds-toi....

YVES. — Je suis confus, en effet, docteur.. j'aurais dû me présenter plus tôt.. mais..

DR. DUVERT. — (*L'examinant*) C'est vrai que tu as changé, pris de l'ampleur.. Tu ne t'ennuies pas de tes Boches, j'espère ? Assieds-toi là..

YVES. — Oh ! pas le moins du monde.. "j'en ai soupe", docteur, selon que vous dirait le Poilu de là-bas.

DR DUVERT. — Sais-tu que je n'aurais guère acquis de nouvelles, sans ce bon vieux père de Beaumont, qui vient heureusement me visiter?.. Tu étais à l'attaque de St-Julien ? m'a-t-il dit.

YVES. — Oui, docteur, *j'y étais*... et je me sens heureux de m'exprimer au passé.. tant des nôtres *y sont* encore..

DR DUVERT. — Tant des nôtres n'en sont pas revenus, en effet.. Et tu t'en es tiré ?..

YVES. — Avec une légère blessure à l'épaule.

DR DUVERT. — Un éclat d'obus ?

YVES. — Oui, au moment où je me glissais hors de la tranchée..

DR DUVERT. — Tu as beaucoup souffert, tout de même ?

YVES. — Un peu.. après coup.. et peut-être pas de ma blessure..

DR DUVERT. — Pas de ta blessure ?

YVES. — A la guerre, voyez-vous, docteur, après les foudroiements qui donnent l'impression que tout s'effronde — dès qu'on s'est palpé, tâté, qu'on s'est aperçu que rien de rouge ne fuse ou se vide à travers le drap de la capote, c'est un autre émoi qui vient : Si l'on y était resté !..

DR DUVERT. — Oui, le frisson de l'opéré après le chloroforme.. La joie de revoir la lumière.. de se sentir encore vivant ?..

YVES. — Non, pas cette sensation -là.. Pour les Français, oui... C'est entourés du bras de leurs frères.. puis plus tard recouverts et comme bordés, à même la vieille terre de chez eux, qu'ils s'en allaient dormir.. Mais pour nous, d'ici, si loin...

DR DUVERT. — Oui, je comprends cette angoisse..

YVES. — Non, vous ne comprenez pas.. Ça ne se conçoit pas cet effroi.. posthume, je dirais..

Ce n'est pas la peur de la mort.. car je vous avoue.. Non, la peur seulement qu'elle aurait pu vous surprendre là, sans une caresse, une larme, un adieu quelconque du pays natal..

DR DUVERT. — Comme pour ton pauvre camarade Côté, n'est-ce pas ?

YVES. — Oh ! pour lui, ce fut encore plus affreux.. car l'on ignore même au fond de quel trou la Camargue l'a englouti et lui a étouffé dans la gorge son dernier râle.

DR DUVERT. — Horrible, en effet.

YVES. — J'ai cherché, à mon départ, à découvrir l'endroit.. J'aurais voulu, pour sa famille, rapporter dans ma pensée quelque vestige, quelque vision de son dernier geste.. L'on m'a montré son numéro matricule sur un bout de papier ..c'est tout.

DR DUVERT. — Heureusement que vous avez illuminé de gloire tout ça... campé la Victoire sur ces horreurs..

YVES. — Oh ! la victoire !.. Quelle taille lui mesurez-vous, vous-même ?.. Sans l'Alsace et la Lorraine rendues à la France, il n'y aurait plus de gloire.. plus de victoire..

DR DUVERT. — Mais la Marne, Verdun.. votre Vimy, à vous Canadiens... leurs noms ne resteront-ils pas toujours éclatants ?

YVES. — Certes le courage, la valeur, l'héroïsme n'ont manqué nulle part, ni à aucun moment.

DR DUVERT. — Eh ! bien..

YVES. — Eh ! bien.. je ne sais.. j'ai l'impression qu'aucun de ces noms ne gardera jamais dans les esprits ce prestige, cet attrait fascinateur de tant d'autres batailles : Austerlitz, par exemple, Waterloo.. où ils n'étaient cependant qu'une poignée d'hommes, qu'une pincée, comparée aux masses de combattants accumulés là.

DR DUVERT. — Tu crois ?.. Tu as cette impression ?

YVES. — La guerre d'où je sors, docteur, pourra réclamer ceci d'énorme.. et ce sera sa vraie victoire : Avoir rompu le prestige de la Guerre, en lui imprégnant comme un caractère de corvée.. Voilà pourquoi, devant Verdun ravagé, démantelé, ce qui surtout émeut et saisit c'est le gâchis, le chaos monstrueux, l'effort géant du canon, non l'empoignante majesté qui, un siècle après, vous étreint et vous écrase encore devant la plaine de Wagram ou de Waterloo, par exemple.

DR DUVERT. — C'est qu'elle a probablement trop duré, cette guerre.. trop duré.

YVES. — Je ne sais.. mais elle a, en tout cas, pendant si longtemps bousculé, accroupi, recoquillé le soldat, dans ses sales et étroites tranchées, qu'elle semble avoir ligoté son élan et lui avoir plutôt inspiré des paroles immortelles que des actions éclatantes..

DR DUVERT. — Le "Lequel" de Castelnau, tu veux dire, je suppose ; le "Debout ! les morts" du lieutenant..

YVES. — Péricard.

DR DUVERT. — Tu l'as connu ?

YVES. — Oh ! très-bien, je le rencontrais souvent. Il occupait un poste, agent de liaison je crois, dans le secteur voisin.

DR DUVERT. — Et tu t'imagines que ?.. Je t'avoue que je n'y ai jamais réfléchi..

YVES. — Mais, vous le démontrez vous-même, docteur. Voyez donc.. déjà vous connaissez.. vous me citez l'apostrophe immortelle de Péricard. Elle m'a précédé par télégraphie. Mentionnez-moi donc en regard quelque fait d'arme que la renommée vous ait pareillement apporté.. Il en existe pourtant.. En connaissez-vous ?

DR DUVERT. — Il me semble que les journaux — cependant..

YVES. — Non, vous n'en trouverez pas.. Certes tout a été grand, très beau, mais monotone et harassant.. Je vous maintiens, docteur, que cette guerre aura surtout tué l'autre, en lui coupant son auréole.. Les médailles ont repris la valeur du cuivre..

DR DUVERT. — C'est vrai que toi, Yves, tu es parti sans élan.. Un peu désabusé.

YVES. — Ce sont pourtant ceux-là d'ordinaire qui opèrent le plus de prodiges.. Vous me parliez de Verdun tantôt.. d'actions d'éclat.. L'on a eu là un jeune soldat d'artillerie du régiment de Pétain, je pense, — qui a littéralement enlevé des mains de son commandant la caisse de grenades.. Vous ne saisissez pas, en effet : ce sont les grenades qu'il importe d'aller porter aussi près que possible des lignes ennemies, la nuit qui précède l'attaque. Elles doivent servir à armer de nouveau les combattants, après la dépense des premiers bonds. Il y a une chance sur cent d'en revenir. C'est une mission que la discipline a horreur elle-même d'imposer.. Elle doit être librement consentie ; tant c'est la mort à peu près certaine pour celui qui l'exécute. D'ordinaire on la tire au sort.. Mais celui-là a sollicité, arraché en quelque sorte la fatale caisse des mains du capitaine.. Il est parti en riant, jetant à ses amis un adieu de la main.. Il n'est jamais revenu.. Savez-vous son nom ? Nous ne l'avons pas su nous-mêmes.. En avez-vous entendu parler ?

DR. DUVERT. — Non, je ne crois pas.. Je ne me rappelle pas du moins..

YVES. — Et cela ne vous frappe pas.. que l'apostrophe et le nom de Péricard aient retenti jusqu'ici et que le nom et le trait d'héroïsme de ce jeune artilleur n'aient éveillé aucun écho ?

DR DUVERT. — C'est étrange, en effet..

YVES. — Et bien, c'est ça.. On dirait que les paroles, les livres, les discours, la guerre par-

lée en somme, a plus occupé les esprits que l'autre..

DR DUVERT. — En ce qui concerne Lloyd George, en tout cas, tu as pleinement raison..

YVES. — Pour désembêter les soldats dans les camps, on est allé jusqu'aux chansons, jusqu'au théâtre.

DR DUVERT. — C'est vrai, oui.. Je n'avais encore rien pesé de ça..

YVES. — Aussi cela me révolte parfois que l'on ait, à ce jeu, moissonné toute une génération, presque la jeunesse des deux mondes, que nous ayons joué nous-mêmes nos vies.. pour rien.. pour un fantôme de paix.. Mais je vous retiens, docteur..

DR DUVERT. — Non, Yves, tu m'intéresses beaucoup.. Tu me plais.. tu me fais penser, en t'écoutant, combien ton aventure là-bas t'a déjà transformé, mûri..

YVES. — En me faisant observer le précepte du bonhomme Lafontaine, je suppose : "Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe" ?

DR DUVERT. — Que dit le père de Beaumont de tout ça ?

YVES. — Oh ! le père, la guerre ne l'a jamais emballé, vous savez.

DR DUVERT. — Je regrette vraiment que Jacqueline soit sortie.. J'aurais aimé..

YVES. — Vous êtes bien bon, docteur, mais je ne pourrais.. Je pars à l'instant.. Je vous ai déjà trop retenu..

DR DUVERT. — Je suis sûr qu'elle va regretter son absence.. Elle ne t'a pas encore vu depuis ton retour, n'est-ce-pas ?

YVES. — Ne manquez point de lui présenter mes respects.. Elle est toujours charmante... et fière de son docteur ? je suppose.

DR DUVERT. — Oh ! avec son caractère fermé.. on ne sait guère où elle en est.. Mais

toi-même, Yves.. pas de petite Française là-bas ?..

YVES. — Oh ! moi, docteur ! (*geste désabusé*).

DR DUVERT. — et qui t'aurait fait la guerre avec d'immortelles déclarations.. de paix?

YVES. — Peut-être.. mais j'avais emporté d'ici une armure — Merci docteur.. Au revoir..

DR DUVERT. — Oui, au revoir.. je compte causer de nouveau avec toi.. (*Il le regarde s'éloigner*) Il conserve encore l'allure militaire.

SCENE II

LE DOCTEUR — JACQUELINE — puis
MARCELLE

JACQUELINE. — (*entrant*) — Tu es ici, père ?

DR DUVERT. — Tiens, te voilà toi-même.. Tu étais à la maison ? Tu devais sortir, il me semble..

JACQUELINE. — Oui, je t'avais dit que..

DR DUVERT. — Tu aurais été heureuse sans doute de voir Yves de Beaumont ? Il vient justement de me quitter..

JACQUELINE. — Oui, je devais.. Je t'avais dit.. mais quand je sus que Marcelle se proposait de venir..

DR DUVERT. — Tu ne t'es pas aperçue que Yves était ici ?

JACQUELINE. — Je ne me doutais pas. je..

DR DUVERT. — Tu as dû nous entendre parler ?

JACQUELINE. — Non.. et puis d'ailleurs.. je..

DR DUVERT. — Il ne te plaît pas ce garçon ?.. Tu ne l'aimes pas ?

JACQUELINE. — Pourquoi cette enquête tout-à-coup ?

DR DUVERT. — Pour rien.. pour savoir..

JACQUELINE. — Je te trouve singulier avec tes questions.

DR DUVERT. — Oui, on dirait qu'il te fait peur parfois.. que tu te dérobes.. tu ne l'aimes pas ? Il te déplaît ?..

JACQUELINE. — Tu m'ennuies, à la fin..

DR DUVERT. — Vois-tu Jacqueline.. il ne faudrait pas lui causer de chagrin, à cause du père de Beaumont.. Il l'admire tant son Yves..

JACQUELINE. — Mais je ne voudrais pas, moi non plus.. Bon, tu me fais de la peine..

DR DUVERT. — Car moi aussi, je l'admire, ce garçon.. Il t'aurait intéressée, j'en suis certain.. C'est déjà un homme de pensée.. Ca t'aurait amusée et saisie comme moi d'entendre son verbe dégagé, doucement railleur.. Il était si timide..

JACQUELINE. — Oui ? tu le trouves changé ?

DR DUVERT. — Il fallait le voir, tout-à-l'heure, premener son âpre vision de jeune homme et de combattant sur les choses de la guerre..

JACQUELINE. — (*Ravie*) — Tu l'as toujours trouvé de ton goût, toi..

MARCELLE. — (*Entrant*) Pour l'amour de Dieu, quel problème êtes-vous à approfondir ?.. Je frappe, je cogne, je tousse, j'éternue.. Encore un peu, je criais : Au feu !

DR DUVERT. — Ah ! c'est Madame Marcelle.

JACQUELINE. — Je n'ai pas entendu.. Nous n'avons rien entendu.. hein, papa ?..

DR DUVERT. — Pardonnez-nous, Madame.. Je racontais justement à Jacqueline l'impression que vient de me causer votre soldat.. Mais il est charmant, ce Yves..

MARCELLE. — Vous trouvez, n'est-ce pas ?.. tu trouves ?

DR DUVERT. — Oh ! n'interrogez pas Jacqueline.. Elle n'est même pas entrée le saluer.. bien qu'elle m'eut dit ne pas l'avoir encore vu depuis son retour de la guerre..

MARCELLE. — Mais cependant, Jacqueline.. l'autre jour — tu..

DR DUVERT. — Je la croyais absente au moins.. Ca manque presque de coeur.. Un si sympathique jeune homme.. Il n'a pas oublié, lui, de me charger de ses respects pour toi.. (A Jacqueline émue).. Ah ! tu peux bien avoir envie de pleurer.. Je vous ordonne de la chicaner, Madame Marcelle (*Il sort*)

MARCELLE. — Vrai, Jacqueline, tu as eu cette dureté ? Et moi qui avais justement machiné ce piège.. Te prévenir de ma visite, afin de te retenir chez toi.. Mais qu'as tu ?.. Tu pleures ?.. Regarde-moi.. (*saisie elle-même*) Quelle secrète meurtrissure traînes-tu dans ta vie ? Jacqueline.. Il faut que tu me le dises..

JACQUELINE. — De grâce, Marcelle, ne m'interroge plus..

MARCELLE. — Non, laisse-moi.. Je n'ai pas vu le coeur des autres femmes, mais je le sais pareil chez toutes... Tu aimes, Jacqueline... tu aimes Yves.. Je le sens.... Tu t'es trahie, l'autre jour.. Et puis pourquoi ce mensonge à ton père à son sujet ?.. Tu ne réponds pas.. Tu ne veux pas me répondre ?.. Alors c'est Verneuil lui-même qui me répondra, ton Verneuil.. Quelle chaîne vous lie l'un à l'autre ? Oui, qu'est-ce ? Dis..

JACQUELINE. — Oh ! c'est affreux.. C'est affreux de croire que ..

MARCELLE. — Non, je ne me fourvoie plus.. je ne crois plus que ce soit l'amour.. Verneuil présent, d'ailleurs, ce ne peut être que fourbe, que lâche.. Car tu le méprises, toi aussi.. tu le hais, oui, tu le hais.. Alors par quel terrible

secret te tient-il ? (*avec tendresse*) Si tu savais pourtant comme je te défendrais.. comme j'aurais des mots.. j'en trouverais.. pour abattre devant toi les obstacles, te remonter, faire éclater sur tes lèvres ton rire ingénu et large d'autrefois.. tu sais ?.. (*la caressant*) Non, tu ne veux rien me dire ?.. Petite folle, tu ignores donc que dans la vie il n'y a qu'un seul et réel châtement : la traverser sans amour. Tout le reste, on le défie, on s'en moque.. Et tu cherches, malheureuse, à étouffer celui qui palpète en toi.. qui ne demande aujourd'hui qu'à dorer tes vingt ans, et que plus tard, aux heures où tout est noir, tu n'aurais encore qu'à regarder pour colorer ta route.. Tu ne veux pas que je t'aide ?.. Bah ! que m'importe.. Je suis ton amie.. Je suis une chrétienne et une femme.. Avec cette double conscience, crois-tu.. crois-tu que je vais te voir pleurer impassible ? laisser gémir en moi la chère amitié que tu y as mise ? Alors tu m'as mal jugée.. Maintenant dis, — je connais ta hauteur d'âme — as-tu quelque tort à te reprocher ? t'es-tu de quelque façon rapetissée dans ta propre pensée ?

JACQUILINE. — Non Marcelle, au moins cette joie-là me reste..

MARCELLE. — Alors, je n'ai plus besoin de rien.. Tu vas te redresser, Jacqueline, tu vas marcher en pleine lumière, souriante et sereine. Ton amour tu vas le brandir comme un flambeau, pour qu'à la fois il éclaire les braves gens et fasse clignoter les hiboux.. Tu comprends le sens de mes paroles, Jacqueline ?.. Acceptes-tu ?.. voici mes deux bras.

DR DUVERT. — (*Entrant*) — Et quelle pénitence lui avez vous imposée ?

MARCELLE. — Mais aucune.. Vous aviez tort, docteur.. Jacqueline m'a expliqué.. Elle ne savait pas. Tu ne savais pas Jacqueline ?

DR DUVERT. — Je le préfère ainsi.. Ne se-

rait-ce que pour ce bon vieux de Beaumont, si bon, si confiant..

MARCELLE. — Oh ! oui, par exemple, il ne faut pas le chagriner, (*interrogeant Jacqueline*) Tu ne le voudrais pas, non plus, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Pourquoi me tourmentez-vous ainsi l'un et l'autre..

MARCELLE. — Il est ton trop bon ami..

DR DUVERT. — Si vous saviez.. si tu savais Jacqueline, sa démarche de l'autre jour auprès de moi.. Ne lui dites rien à propos de Yves, s'il vous plaît, madame Marcelle, (*comme elles s'en vont toutes deux*) Avertissez donc Marianne en passant, que je la demande. (*reste debout songeur*)

SCENE III

Docteur DUVERT — MARIANNE

DR DUVERT. — Qu'est-ce que tu me racontais l'autre jour, Marianne ? que Jacqueline n'a pas pour Verneuil l'affection que les gens croient ?

MARIANNE. — C'est, en effet, mon avis, mon bon Monsieur.

DR DUVERT. — Ah ! ces vieilles filles ! Il faut toujours qu'elles arrangent les événements à leur gré.. N'est-ce-pas plutôt parce que tu ne l'aimes pas, toi, ce garçon ?

MARIANNE. — Peut-être que oui.. Je ne contredis pas.. Peut-être aussi que.. D'abord, est-ce vrai ce qu'on raconte à son sujet ? : son refus de secourir l'enfant de cette pauvre, l'autre jour, vous savez ?..

DR DUVERT. — Ce serait bien vilain, en tout cas.

MARIANNE. — Car si l'on ne met pas de coeur dans son métier, on n'en met pas dans sa vie, n'est-ce-pas ?

DR DUVERT. — Et tu en conclus que Jacqueline ne saurait avoir d'affection pour lui ?..

Sais-tu que le père de Beaumont s'accorde avec toi, sur ce point ? .. Il s' imagine même, que Jacqueline.. aime plutôt Yves..

MARIANNE.—Je ne puis pas, moi non plus, chasser cette idée.

DR DUVERT. C'est son caractère si fermé, si compliqué, qui te dérouté, va, ma vieille Marianne.

MARIANNE. — Ce n'est pourtant pas ce que j' imagine ..

DR DUVERT. — Mais alors, pourquoi cette attitude de mystère ?.. A cause de qui ? de quoi ?

MARIANNE. — J'ai été tentée souvent de le lui demander ; tant je souffrais de la voir parfois si triste, si songeuse .. Vous ne vous en apercevez pas, vous.. Elle s'empresse toujours de se composer une figure sereine en votre présence.

DR DUVERT. — Au contraire, Marianne, j'éprouve de forts soucis sur la conduite étrange de Jacqueline, et c'est pour en découvrir les motifs que je te poursuis si souvent de mes questions.

MARIANNE. — Oh ! mon bon monsieur.. laissez donc : La Providence sait bien ce qu'elle a fait, allez..

DR DUVERT. — (*Se moquant*). Tu crois que ça suffit, Marianne ?.. M'est avis cependant que Verneuil intervient aussi un peu.. C'est bon, retire-toi et dis à Jacqueline de revenir. (*Elle sort*). Serait-il possible que le père de Beaumont eut raison et que je serais le seul à manquer de perspicacité ?..

SCENE IV

Le docteur DUVERT — JACQUELINE.

DR DUVERT. — (*Jacqueline entre*) —Bon, te voilà, Jacqueline.. Approche.. (*jovial*) Accours que je te raconte une histoire.. une histoire si délicieuse et si amusante que personne n'en a jamais entendue de pareille.. Bon, assieds-toi,

là.. Non, plus près.. Ca ne se raconte pas bien, à haute voix, ces choses-là. Ecoute.. (*Avec la pantomime et le ton convenables pour contes d'enfant*) "Il y avait une fois une grande petite fille.. qui aimait beaucoup beaucoup un beau jeune homme.. Mais elle était si rusée, la coquine, qu'elle n'en laissait rien paraître et que son père ne s'en était même.. pas aperçu.. Pour je ne sais quel mystérieux motif, elle était parvenue à si bien verrouiller son cocur que le beau jeune homme, qui lui-même l'aimait beaucoup beaucoup en secret, se croyant véritablement repoussé, s'était enfui à la guerre, l'âme meurtrie et découragée..

JACQUELINE. — (*se blottissant sur l'épaule de son père*) — Non, père, je ne l'aime pas je ne puis.. je ne dois pas l'aimer.. je ne dois pas..

DR DUVERT. — Mais ai-je prononcé son nom ? (*Après un silence*) Non, tu ne l'aimes pas ?.. C'est bien vrai ce que tu me dis là ? (*Autre silence*).. Oh ! je sentais bien que le pauvre vieux de Beaumont s'abusait à cet égard.. Sais-tu, Jacqueline, qu'il m'avait presque gagné à sa chimère ! Il soutient que secrètement tu aimes son fils..

JACQUELINE. — (*Avec angoisse et fuyant le regard du Dr. Duvert*) — Et lui.. Yves ?

DR DUVERT. — S'il t'aime ? lui ?.. Oh ! il suffit d'entendre le père de Beaumont. Mais peut-être se trompe-t-il parcelllement sur ce point.. A son âge, on imagine avec plaisir tant de châteaux pour ses enfants.. Son pauvre Yves, il me semblait le voir, pendant qu'il me le décrivait, assis sur le rebord de son lit et lui annonçant sa subite détermination de partir pour la guerre.. Il aurait bien voulu le consoler, m'a-t-il dit, convaincu qu'il souffrait à cause de toi.. mais une pudeur de toucher à ces choses intimes l'avait retenu.. On n'ose pas entre hommes.. Il avait même été tenté de te mendier pour lui quelque sem-

blant d'affection, puis il avait craint ton accueil. .
N'est-ce-pas navrant ?

JACQUELINE. — (*qui pendant ce récit s'est tordue sous l'angoisse, se dresse dans un sursaut de douleur.*) — Oui, mon Dieu. . C'est vrai je l'aime. . Oui, je l'aime, je l'avoue. . je n'ai plus la force de lutter. .

DR DUVERT. — (*Interdit*) — Tu l'aimes. . vrai, tu l'aimes ?. . . . Mais pourquoi t'en cacher comme d'une honte ?. . . . (*l'attirant à lui et la caressant*) Je serais si heureux, moi. . . . si fier. . Ce n'est pas de son état, n'est-ce-pas, que tu rougis ?. . Car, où trouver un plus estimable jeune homme que ce Yves ?. . Instruit, pétri d'honneur et d'idéal — c'est-à-dire prêt à jouer un rôle magnifique dans son pays. . à la simple condition de sentir, sur sa manche de paysan, la main d'une petite Jacqueline comme toi, complice de son rêve. . Oh ! l'admirable foyer que nous nous étions déjà mis en train de vous bâtir, comme deux pauvres vieux fous, le père de Beaumont et moi. .

JACQUELINE. — (*Implorante*) — Pourquoi me tortures-tu ainsi ?. . Pour m'amener à te faire partager ma souffrance ?. . je me sens plus forte seule. .

DR DUVERT. — Mais, de grâce, Jacqueline, qu'y a-t-il ? Tu me tiens au supplice. .

JACQUELINE. — Moi qui te trouvais si heureux d'ignorer. . Pourquoi m'interroges-tu ?. . C'est si fourbe la vie. .

DR DUVERT. — Non, il faut que je sache. . j'exige, Jacqueline. . Raconte. .

JACQUELINE. — (*Ecrasée et muette*)

DR DUVERT. — C'est mon devoir de savoir. . Ecoute-moi. .

JACQUELINE. — Tu veux donc. . que j'empoisonne ton existence. . comme. . j'ai. .

DR DUVERT (*les nerfs tendus*) — Dis.. Dis..

JACQUELINE. — (*se voilant la figure*) — Comme j'ai empoisonné.. la mère de Yves..

DR DUVERT. — La mère de Yves ?.. la mère.. Qu'inventes-tu là ?.. Mais elle a succombé à une cause naturelle..

JACQUELINE. — Non, père, non.. Verneuil a dit vrai.. les poudres.. ces poudres que tu m'avais donné à préparer..

DR DUVERT. — (*Dans un sursaut d'émoi*) Verneuil t'a dit.. Ciel !.. Est-ce possible ?.. Me serais-je trompé de flacon ?

MARIANNE. — (*pénétrant tout-à-coup*) J'écoutais.. Pardon.. n'en croyez rien.. Il ment.. Ce n'est pas vrai..

JACQUELINE. — Oh ! si tu avais assisté à la scène.. tu ne douterais pas.. toi non plus.

DR DUVERT. — (*atterré*) — Mais c'est horrible.. horrible.. La mère de Yves !.. Et personne des de Beaumont ne sait.. ne soupçonne ?..

JACQUELINE. — Personne.

DR DUVERT. — (*haletant*) — Et eux qui nous accablent de leur reconnaissance.. Que c'est fourbe, en effet, la vie !.. (*s'agitant au hasard*) La mère de Yves.. la mère de Yves.. Ah ! je saisis maintenant l'énigme touchante de ta vie.. (*avec une douleur tragique*) C'est presque barbare ce que je vais te dire.. alors que je te vois ainsi malheureuse.. mais c'est vrai que j'éprouve quelque chose de suave à noter que ta noblesse d'âme a crié plus fort que ton amour.. Oh ! les fictions des livres, tu ne les inventes pas, toi.. tu les vis.. Soit, je ne baisserai pas, moi non plus.. j'accepte ton sacrifice..

MARIANNE. — Non, vous ne l'accepterez pas.. C'est affreux.. (*pointant le ciel*) Sa mère refuse, elle..

DR DUVERT. — Je vais tout dévoiler aux

de Beaumont et reprendre la parole que je leur avais donnée. (*Jacqueline après un geste pour le retenir, l'écoute en pleurant — pendant que nerveusement il cherche son chapeau, sa canne*) Je dévoilerai tout.. Oui, l'honneur et la loyauté me le commandent. (*Il reste un moment songeur, puis comme en lui-même*) Ces pauvres affligés.. ils avaient pourtant déjà assez souffert.. sans qu'une voix amie n'ajoute encore à leur peine...

JACQUELINE. — Oh ! combien tu dis vrai !..

DR DUVERT. — Qu'importe, je ne puis permettre à Yves cette dérision atroce d'accepter la main de celle.. (*Il se dirige vers la porte communiquant avec la verandah ; Jacqueline reste muette, écrasée sur elle-même, puis se dresse affoîée et se précipite à genoux comme pour un appel suprême au ciel. Le docteur la regarde longuement et la suit du regard alors qu'au bout d'un moment Marianne l'entraîne par une porte latérale*)

SCENE V

Docteur DUVERT — père de BEAUMONT
YVES — JACQUELINE

DR DUVERT. — *comme il se dispose à sortir, il se trouve face à face avec Yves et le père de Beaumont qui émergent de l'avenue* — Ah ! c'est vous.. vous voilà.. j'allais.. justement.. (*Il bafouille*) j'allais..

DE BEAUMONT. — (*souriant*) — Bien le bonjour, docteur.

DR DUVERT. — (*égaré*) — C'est vous.. le père et toi, Yves.. j'allais.. je m'en allais justement.. à votre rencontre.. (*il s'appuie à un banc et essuie péniblement son front. Sa canne lui glisse des mains*)

MARCELLE. — (*accourant radieuse*) — Vous avez consenti ?.. Oh ! j'ai envie de vous em-

brasser, docteur.. Où est Jacqueline ?.. Je veux prendre ma part de joie, moi aussi..

YVES. — (au docteur) — Qu'avez-vous ?.. Vous me paraissez souffrant ?..

DR DUVERT. — En effet.. tout à coup.. je ne sais (*épongeant son front*) Un léger malaise, la surprise.. je me rendais.. Ah ! cette Marcelle.. (*il ne sait que dire*)

MARCELLE. — Oui, cette Marcelle qui a deviné avant vous, n'est-ce-pas ?.. Où est Jacqueline ?.. (*elle sort*)

DE BEAUMONT. — Si vous entriez vous reposer, docteur ?

DR DUVERT. — Non.. non.. ce ne sera rien.. cela va mieux déjà.. (*déposant son chapeau*).. un simple vertige, je crois.. je ne sais.. Ça disparaît.. (*plus ferme*) Prenez donc une place ici.. brave père de Beaumont. (*à Yves, d'un ton plus grave*) Et quant à toi, Yves, tu songes à m'enlever ma Jacqueline, paraît-il ?

YVES. — Avec votre approbation toutefois (*souriant*)

DR DUVERT. — Elle est la plus intéressée.. va la lui demander à elle-même, (*à de Beaumont, dès que Yves s'est éloigné*) Je suis sûr qu'elle ne lui offrira pas autant de résistance que les Boches à Guillaume.. (*Yves reparait avec Marcelle et Jacqueline blottie à son épaule ; le docteur court les accueillir*).. Tu la trouves digne de toi, Yves,.. digne de t'aider à reconstituer le foyer des de Beaumont ? (*très grave*) Ne cherche pas à démêler le sens de mes paroles : tu me convaincs seulement qu'il y a aussi sur terre, une providence réparatrice.. Vous vous aimez, vous vous estimez tous les deux.. et en vous tenant ainsi en route, aussi étroitement serrés par le cœur que par la main, vous y trouverez sûrement la plus complète mesure du bonheur.. (*avec grande émotion*) Je ne voudrais même pas vous la souhaiter plus

complète.. car le bonheur trop parfait ne voit pas autour de soi.. et peut-être n'apercevriez-vous pas (*avec un sanglot dans la gorge*) la détresse du vieux docteur abandonné.. seul maintenant pour manipuler.. ses onguents.. et ses pensées.. Qu'importe.. je te la donne.. et si dans l'avenir.. si.. si..

(D'un geste navré il fait signe en pleurant qu'il n'en peut plus.. que c'est tout, et il se jette sur l'épaule de Yves comme dans un besoin de se faire pardonner).

RIDEAU

ALPHONSE
 1912-1913